



Ex libris
FRANCISCI CARAFÆ
DUCIS DE FORLÌ,
et
COMITIS POLICASTRI

Pl. Lec. N.

· BIBLIOTECA ·
· LUCCHESI · PALLI ·



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.^a SALA

SCAFFALE *B*

PLUTEO *7*

N.^o CATENA *10*





$D \ E$

TRAGÉDIES ET COMÉDIES.

CHOICES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS ANCIENS.

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS ANCIENS.

TOME DIXIÈME.



A LIVOURNE 1776.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Éditeurs & Imprimeurs-Libraires.

Éditeurs & Imprimeurs-Libraires.

Avec Approbation.

Duca d'Aligi



ALEXANDRE
LE GRAND;
TRAGÉDIE.

Par Monsieur **RACINE.**

ACTEURS.

ALEXANDRE.

PORUS,)
TAXILE,) *Rois dans les Indes.*

AXIANE, *Reine d'une autre partie
des Indes.*

CLE'OFILÉ, *sœur de Taxile.*

E'PHESTION.

Suite D'ALEXANDRE.

*La Scène est sur le bord de l'Hydaspe,
dans le Camp de Taxile.*



ALEXANDRE
LE GRAND,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TAXILE, CLEOFILÉ.

CLEOFILÉ.

QUoi! vous allez combattre un Roi, dont
la puissance
Semble forcer le Ciel à prendre sa défense!
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses Rois,
Et qui tient la Fortune attachée à ses loix!
Mon frere, ouvrez les yeux pour connoître Ale-
xandre:

Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre ;
 Les Peuples asservis, & les Rois enchaînés ;
 Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE.

Voulez-vous que, frappé d'une crainte si basse,
 Je présente la tête au joug qui nous menace ?
 Et que j'entende dire aux Peuples Indiens,
 Que j'ai forgé moi-même & leurs fers & les miens ?
 Quitterai-je Porus ? Trahirai-je ces Princes,
 Que rassemble le soin d'affranchir nos Provinces,
 Et qui, sans balancer sur un si noble choix,
 Sçauront également vivre ou mourir en Rois ?
 En voyez-vous un seul, qui, sans rien entre-
 prendre,

Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
 Et le croyant déjà maître de l'Univers,
 Aille, esclave empressé, lui demander des fers ?
 Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire ;
 Ils l'attaqueront même au sein de la victoire ;
 Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'hui,
 Tout prêt à le combattre, implore son appui ?

CLEOFILE.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce Prince s'adresse ;
 Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse :
 Quand la foudre s'allume & s'apprête à partir,
 Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage ?
 De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage,
 Ai-je mérité seul son indigne pitié ?
 Ne peut-il à Porus offrir son amitié ?
 Ah ! sans doute il lui croit l'ame trop généreuse

Pour écouter jamais une offre si honteuse.
Il cherche une vertu qui lui résiste moins;
Et peut-être il me croit plus digne de ses soins.

CLEOFILÉ.

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,
Que de ses ennemis il vous croit le plus brave;
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il se promet du reste un triomphe certain.
Son choix à votre nom n'imprime point de taches;
Son amitié n'est point le partage des lâches:
Quoiqu'il brûle de voir tout l'Univers soumis,
On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.
Ah! si son amitié peut souiller votre gloire,
Que ne m'épargnez-vous une tache si noire!
Vous connoissez les soins qu'il me rend tous les
jours;

Il ne tenoit qu'à vous d'en arrêter le cours.
Vous me voyez ici maîtresse de son ame;
Cent messagers secrets m'assurent de sa flamme:
Pour venir jusqu'à moi, ses soupirs embrasés
Se font jour à travers de deux Camps opposés.
Au-lieu de le haïr, au-lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre;
Vous m'avez engagé à souffrir son amour,
Et peut-être, mon frere, à l'aimer à mon tour.

TAXILE.

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos
charmes,
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes;
Et sans que votre cœur doive s'en alarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer.
Mais l'Etat aujourd'hui suivra ma destinée;

Je tiens avec mon sort sa fortune enchainée ;
 Et quoique vos conseils tâchent de me flechir ,
 Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
 Je sçais l'inquiétude où ce dessein vous livre ;
 Mais comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à
 suivre.

Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix ,
 Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits :
 Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes ,
 Pour cette liberté que détruisent ses charmes ;
 Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux ,
 Et n'y sçauroit souffrir de tyrans que ses yeux.
 Il faut servir, ma sœur, son illustre colere.
 Il faut aller...

CLEOFILE.

He bien, perdez-vous pour lui plaire ;
 De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal ;
 Servez les, ou plutôt servez votre rival.
 De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne :
 Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne ;
 Et par de beaux exploits, appuyant sa rigueur ,
 Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE.

Ah ! ma sœur, croyez-vous que Porus...

CLEOFILE.

Mais, vous-même,
 Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime ?
 Quoi, vous ne voyez pas avec quelle chaleur
 L'ingrate, à vos yeux même, étale sa valeur !
 Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
 Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire ;
 Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins ;

TRAGÉDIE.

9

La liberté de l'Inde est toute entre ses mains.
Sans lui, déjà nos murs seroient réduits en cendre;
Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre;
Elle se fait un Dieu de ce Prince charmant,
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant!

TAXILE.

Je tâchois d'en douter, cruelle Cléofile.
Hélas! dans son erreur affermissiez Taxile!
Pourquoi lui peignez-vous cet objet-odieux?
Aidez-le, bien plutôt, à démentir ses yeux.
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frere.
Flatter de quelque espoir...

CLEOFILE.

Espérez, j'y consens;
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissans.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête,
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer;
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste Renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée;
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat;
Et comme ses Sujets il vous mene au combat.
Ah! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs & les Persans vous enseignent un maître!
Vous trouverez cent Rois compagnons de vos fers;
Porus y viendra même avec tout l'Univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes:
Il laisse à votre front ces marques souveraines,
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera regner.

Au-lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous ferez... Mais voici ce rival magnanime.

TAXILE.

Ah! ma sœur, je me trouble; & mon cœur alarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.

CLEOFILE.

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous
rendre

L'esclave de Porus, ou l'ami d'Alexandre.

=====

S C E N E II

PORUS, TAXILE.

PORUS.

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers en-
nemis

Feront moins de progrès qu'ils ne s'étoient promis.
Nos chefs & nos soldats brûlant d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance;
Ils s'animent l'un l'autre, & nos moindres guer-
riers

Se promettent déjà des moissons de lauriers.
J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,
Par des cris généreux éclater à ma vue:
Ils se plaignoient qu'au-lieu d'éprouver leur grand
cœur,

L'oisiveté d'un Camp consume leur vigueur.
Laissons-nous languir tant d'illustres courages?
Notre ennemi, Seigneur, cherche ses avantages:

TRAGÉDIE.

11

Il se sent foible encore ; & pour nous retenir,
Ephestion demande à nous entretenir ;
Et par de vains discours ...

TAXILE.

Seigneur , il faut l'entendre :
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre ,
Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PORUS.

La paix ! Ah ! de sa main pourriez-vous l'accepter ?
Hé quoi ! nous l'aurons vu , par tant d'horribles
guerres ,
Troubler le calme heureux dont jouissoient nos
terres ,

Et le fer à la main entrer dans nos Etats ,
Pour attaquer des Rois qui ne l'offensoient pas !
Nous l'aurons vu piller des Provinces entières ,
Du sang de nos Sujets faire enfler nos rivières ;
Et quand le Ciel s'apprête à nous l'abandonner ,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner !

TAXILE.

Ne dites point , Seigneur , que le Ciel l'abandonne ;
D'un soin toujours égal sa faveur l'environne.
Un Roi , qui fait trembler tant d'Etats sous ses loix ,
N'est pas un ennemi que méprisent les Rois.

PORUS.

Loin de le mépriser , j'admire son courage ;
Je rends à sa valeur un légitime hommage.
Mais je veux , à mon tour , mériter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui , je consens qu'au Ciel on élève Alexandre :
Mais , si je puis , Seigneur , je l'en ferai descendre ;
Et j'irai l'attaquer jusques sur les Autels

Que lui dresse , en tremblant , le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces Princes ,
Dont sa valeur pourtant a conquis les Provinces.
Si son cœur dans l'Asie eut montré quelque effroi ,
Darius en mourant l'auroit-il vu son Roi ?

TAXILE.

Seigneur , si Darius avoit sçu se connoître ,
Il regneroit encore où regne un autre maître.
Cependant son orgueil , qui causa son trépas ,
Avoit un fondement que vos mépris n'ont pas.
La valeur d'Alexandre à peine étoit connue ;
Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue.
Dans un calme profond Darius endormi ,
Ignoreit jusqu'au nom d'un si foible ennemi :
Il le connut bientôt ; & son ame étonnée
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée :
Il se vit terrassé d'un bras victorieux ;
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS.

Mais encore , à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne paix dont il veut nous surprendre ?
Demandez-le , Seigneur , à cent peuples divers ,
Que cette paix trompeuse a jettés dans les fers.
Non , ne nous flattons point ; sa douceur nous
outrage.

Toujours son amitié traîne un long esclavage :
Envain on prétendoit n'obéir qu'à demi ;
Si l'on n'est son esclave , on est son ennemi.

TAXILE.

Seigneur , sans se montrer lâche ni téméraire ,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
Flattons par des respects ce Prince ambitieux ,

Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un torrent qui passe, & dont la violence
Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance;
Qui, grossi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'Univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage?
D'un favorable accueil honorons son passage;
Et lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

ACHILLE. PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur? l'osez-vous
croire?

Compterais-je pour rien la perte de ma gloire?
Votre Empire & le mien feroient trop achetés,
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés.
Mais croyez-vous qu'un Prince, enflé de tant
d'audace,

De son passage ici ne laissât point de trace?
Combien de Rois brisés à ce funeste écueil,
Ne regnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil?
Nos couronnes d'abord devenant ses conquêtes,
Tant que nous régnerions, flotteroient sur nos têtes;
Et nos sceptres en proie à ses moindres dédains,
Dès qu'il auroit parlé, tomberoient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de Province en Province:
Jamais de ses liens il ne dégage un Prince;
Et pour mieux asservir les peuples sous ses loix,
Souvent dans la poussière il leur cherche des Rois.
Mais ces indignes soins touchent peu mon courage;
Votre seul intérêt m'inspire ce langage:
Porus n'a point de part dans tout cet entretien;
Et quand la gloire parle, il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute, comme vous, ce que l'honneur m'inspire,
Seigneur, mais il m'engage à sauver mon Empire.

PORUS.

Si vous voulez sauver l'un ou l'autre aujourd'hui,
Prévenons Alexandre, & marchons contre lui.

TAXILE.

L'audace & le mépris sont d'infidèles guides.

PORUS.

La honte suit de près les courages timides.

TAXILE.

Le Peuple aime les Rois qui savent l'épargner.

PORUS.

Il estime encor plus ceux qui savent regner.

TAXILE.

Ces conseils ne plairont qu'à des âmes hautesaines.

PORUS.

Ils plairont à des Rois, & peut-être à des Reines.

TAXILE.

La Reine, à vous quit, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un esclave est pour elle un objet de courroux.

TAXILE.

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous
ordonne

D'exposer avec vous son peuple & sa personne?

Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour

Vous suivez votre haine, & non pas votre amour.

PORUS.

Hé bien, je l'avouerai que ma juste colère:

Aime la guerre autant que la paix vous est chère.

J'avouerai que, brûlant d'une noble chaleur,

Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon ame importunée,
Attend depuis long-temps cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchat, un orgueil inquiet
M'avoit déjà rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie,
Je le trouvois trop lent à traverser l'Asie.
Je l'attirois ici par des vœux si puissans,
Que je portois envie au bonheur des Persans;
Et maintenant encor, s'il trompoit mon courage,
Pour sortir de ces lieux, s'il cherchoit un passage,
Vous me verriez moi-même, armé pour l'arrêter,
Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE.

Oui, sans doute, une ardeur si haute & si constante
Vous promet dans l'Histoire une place éclatante;
Et sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La Reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zele,
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi, je troublerois un si noble entretien,
Et vos cœurs rougiroient des foiblesses du mien.

S C E N E III.

PORUS, AXIANE.

AXIANE.

QUoi ! Taxile me fuit ? Quelle cause in-
connue...

P O R U S.

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue;
 Et puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hazards,
 De quel front pourroit-il soutenir vos regards?
 Mais laissons-le, Madame; & puisqu'il veut se

rendre,
 Qu'il aille avec sa femme adorer Alexandre.
 Retirons-nous d'un Camp où, l'encens à la main,
 Le fidele Taxile attend son Souverain.

A X I A N E.

Mais, Seigneur, que dit-il?

P O R U S.

Il en fait trop paroître:
 Cet esclave déjà m'ose vanter son maître;
 Il veut que je le serve.

A X I A N E.

Ah! sans vous emporter,
 Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter.
 Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore;
 Quoiqu'il en soit, souffrez que je lui parle en-
 core
 Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
 D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

P O R U S.

Hé quoi! vous en doutez? Et votre ame s'assure
 Sur la foi d'un amant infidele & parjure,
 Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
 Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui?
 Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même:
 Il vous peut arracher à mon amour extrême.
 Mais il ne peut m'ôter par ses efforts jaloux,
 La gloire de combattre & de mourir pour vous.

A X I A N E.

AXIANE.

Et vous croyez qu'après une telle insolence,
Mon amitié, Seigneur, seroit sa récompense?
Vous croyez que mon cœur s'engageant sous sa loi,
Je souscrirois au don qu'on lui feroit de moi?
Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel
crime?

Ai-je fait pour ce Prince éclater tant d'estime?
Entre Taxile & vous, s'il falloit prononcer,
Seigneur, le croyez-vous qu'on me vit balancer?
Sçais-je pas que Taxile est une ame incertaine?
Que l'amour le retient, quand la crainte l'en-
traîne?

Sçais-je pas que sans moi, sa timide valeur
Succomberoit bientôt aux ruses de sa sœur?
Vous sçavez qu'Alexandre en-fit sa prisonniere,
Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frere;
Mais je connus bientôt qu'elle avoit entrepris
De l'arrêter au piège où son cœur étoit pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle?
Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle?
Pourquoi, par tant de soins, voulez-vous épargner
Un Prince...

AXIANE.

C'est pour vous que je veux le gagner.
Vous verrai-je, accablé du soin de nos Provinces,
Attaquer seul un Roi vainqueur de tant de Princes?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur,
Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.
Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée!
Mais d'un soin si commun votre ame est peu blessée:

Tom. X.

B

Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
 Ce qui suivra sa mort le touche faiblement.
 Vous me voulez livrer sans secours, sans asyle,
 Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile;
 Qui me traitant bientôt en superbe vainqueur,
 Pour prix de votre mort demandera mon cœur.
 Hé bien, Seigneur, allez, contentez votre envie;
 Combattez, oubliez le soin de votre vie;
 Oubliez que le Ciel, favorable à vos vœux,
 Vous préparoit peut-être un fort assez heureux.
 Peut-être qu'à son tour Axiane charmée
 Alloit... Mais non, Seigneur, courez vers votre
 Armée.

Un si long entretien vous seroit ennuyeux;
 Et c'est vous retenir trop long-temps en ces lieux.

PORUS.

Ah! Madame, arrêtez & connoissez ma flamme;
 Ordonnez de mes jours, disposez de mon ame.
 La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas:
 Mais que n'y peuvent point tant de divins appas!
 Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre,
 Vos soldats & les miens alloient tout entrepren-
 dre;

Que c'étoit pour Porus un bonheur sans égal
 De triompher tout seul aux yeux de son rival.
 Je ne vous dis plus rien. Parlez en Souveraine;
 Mon cœur met à vos pieds & sa gloire & sa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien; ce cœur qui veut bien m'obéir,
 N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.
 Non, je ne prétens pas, jalouse de sa gloire,
 Arrêter un Héros qui court à la victoire.

Contre un fier ennemi précipitez vos pas;
Mais de vos alliés ne vous séparez pas;
Ménagez-les, Seigneur, & d'une ame tranquille
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile:
Montrez en sa faveur des sentimens plus doux;
Je le vais engager à combattre pour vous.

P O R U S.

Hé bien, Madame, allez, j'y consens avec joie.
Voyons Ephestion, puisqu'il faut qu'on le voie;
Mais, sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attends Ephestion, & le combat après.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

CLEOFILE, EPHESTION.

EPHESTION.

Oui, tandis que vos Rois délibèrent en-semble,

Et que tout se prépare au Conseil qui s'assemble;
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secretes raisons qui m'amènent ici.
Fidele confident du beau feu de mon Maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait
naître;

Et que pour ce Héros, j'ose vous demander
Le repos qu'à vos Rois il veut bien accorder.

B 2

Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère ?
 Attendez-vous encore après l'aveu d'un frere ?
 Voulez-vous que son cœur incertain & confus,
 Ne se donne jamais sans craindre vos refus ?
 Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre ?
 Faut il donner la paix ? Faut-il faire la guerre ?
 Prononcez Alexandre est tout prêt d'y courir,
 Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

C L E O F I L E.

Puis-je croire qu'un Prince, au comble de la
 gloire,
 De mes foibles attraits garde encor la mémoire ?
 Que traînant après lui la victoire & l'effroi,
 Il se puisse abaisser à soupirer pour moi ?
 Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne ;
 A de plus hauts desseins la gloire les entraîne ;
 Et l'amour dans leurs cœurs, interrompu, troublé,
 Sous le faix des lauriers est bientôt accablé.
 Tandis que ce héros me tint sa prisonniere,
 J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légère ;
 Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens,
 Alexandre, à son tour, brisa bientôt les siens.

E P H E S T I O N.

Ah ! si vous l'aviez vu brûlant d'impatience,
 Compter les tristes jours d'une si longue absence,
 Vous verriez que l'amour précipitant ses pas,
 Il ne cherchoit que vous en courant aux combats.
 C'est pour vous qu'on l'a vu vainqueur de tant de
 Princes,
 D'un cours impétueux traverser vos Provinces ;
 Et briser en passant sous l'effort de ses coups,
 Tout ce qui l'empêchoit de s'approcher de vous.

On voit en même champ vos drapeaux & les
nôtres;

De ses retranchemens il découvre les vôtres;
Mais, après tant d'exploits, ce timide vainqueur
Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée?
Si, pour ne point répondre à de sincères vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux?
Si votre esprit armé de mille défiances...

CLEOFILÉ.

Hélas! de tels soupçons sont de foibles défenses!
Et nos cœurs, se formant mille soins superflus,
Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Oui, puisque ce Héros veut que j'ouvre mon ame,
J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme;
Je craignois que le temps n'en eût borné le cours;
Je souhaite qu'il m'aime, & qu'il m'aime toujours.
Je dis plus. Quand son bras força notre frontière,
Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière,
Mon cœur, qui le voyoit maître de l'Univers,
Se consolait déjà de languir dans ses fers;
Et loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude;
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même en la demandant, craignoit de l'obtenir.
Jugez-si son retour me doit combler de joie.
Mais, tout couvert de sang, veut il que je le voie?
Est ce comme ennemi qu'il se vient présenter?
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter?

EPHESTION.

Non, Madame, vaincu du pouvoir de vos char-
mes,

Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes ;
 Il présente la paix à des Rois aveuglés ;
 Et retire la main qui les eut accablés.
 Il craint que la victoire à ses vœux trop facile ,
 Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
 Son courage , sensible à vos justes douleurs ,
 Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
 Favorisez les soins où son amour l'engage ;
 Exemptez sa valeur d'un si triste avantage ;
 Et disposez des Rois qu'épargne son courroux ,
 A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLEOFILE.

N'en doutez point, Seigneur, mon ame inquiétée,
 D'une crainte si juste est sans cesse agitée ;
 Je tremble pour mon frere , & crains que son
 trépas ,

D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
 Mais envain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme,
 Axiane & Porus tyrannisent son ame ;
 Les charmes d'une Reine , & l'exemple d'un Roi ,
 Dès que je veux parler , s'élèvent contre moi.
 Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême !
 Je crains pour lui , je crains pour Alexandre même.
 Je sçais qu'en l'attaquant , cent Rois se sont perdus ,
 Je sçais tous ses exploits , mais je connois Porus.
 Nos peuples qu'on a vu triomphans à sa suite
 Repousser les efforts du Persan & du Scythe ,
 Et tous fiers des lauriers dont il les a chargés ,
 Vaincront à son exemple , ou périront vengés ;
 Et je crains ...

EPHESTION.

Ah ! quittez une crainte si vaine ;

TRAGÉDIE.

23.

Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne;
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses Etats,
Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
Mais les voici.

CLOFILE.

Seigneur, achevez votre ouvrage.
Par vos sages conseils dissipez cet orage;
Ou, s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.



SCÈNE II.

PORUS, TAXILE, EPHESTION.

EPHESTION.

Avant que le combat qui menace vos têtes,
Mette tous vos Etats au rang de nos conquêtes,
Alexandre veut bien différer ses exploits,
Et vous offrir la paix pour la dernière fois.
Vos Peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
Prétendoient arrêter le vainqueur de l'Euphrate;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards.
Vous les verriez plantés jusques sur vos tranchées,
Et de sang & de morts vos campagnes jonchées;
Si ce Héros, couvert de tant d'autres lauriers,
N'eut lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici souillé du sang des Princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos Provinces;
Et cherchant à briller d'une triste splendeur,

Sur le tombeau des Rois élever sa grandeur.
 Mais vous-mêmes, trompés d'un vain espoir de gloire,
 N'allez point dans ses bras irriter la victoire;
 Et lorsque son courroux demeure suspendu,
 Princes, contentez vous de l'avoir attendu.
 Ne différez point tant à lui rendre l'hommage
 Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage;
 Et recevant l'appui que vous donne son bras,
 D'un si grand défenseur honorez vos Etats.
 Voilà ce qu'un grand Roi veut bien vous faire entendre,

Prêt à quitter le fer, & prêt à le reprendre.
 Vous sçavez son dessein. Choisissez aujourd'hui,
 Si vous voulez tout perdre, ou tenir tout de lui.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare
 Nous fasse méconnoître une vertu si rare;
 Et que dans leur orgueil nos Peuples affermis,
 Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.
 Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples;
 Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs temples.

Des Héros qui chez vous passioient pour des mortels,
 En venant parmi nous, ont trouvé des Autels.
 Mais envain l'on prétend chez des peuples si
 braves,

Au-lieu d'adorateurs, se faire des esclaves.
 Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher,
 Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.

Assez d'autres Etats, devenus vos conquêtes,
De leurs Rois sous le joug, ont vu ployer les
têtes.

Après tous ces Etats qu'Alexandre a soumis,
N'est-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des
amis?

Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un
maître,

Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître;
Ils ont pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts;
Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts.
Ils pleurent en secret leurs Rois sans diadèmes.

Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes,
Et déjà dans leur cœur les Scythes mutins

Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.

Essayez, en prenant notre amitié pour gage,

Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage;

Laissez un peuple au moins, qui puisse quelquefois

Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.

Jé reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre;

Et je l'attends déjà comme un Roi doit attendre

Un Héros dont la gloire accompagne les pas,

Qui peut tout sur mon cœur, & rien sur mes Etats.

P O R U S.

Je croyois, quand l'Hydaspe assemblant ses Pro-
vinces,

Au secours de ses bords fit voler tous ses Princes,

Qu'il n'avoit avec moi, dans des desseins si grands,

Engagé que des Rois ennemis des Tyrans.

Mais puisqu'un Roi, flattant la main qui nous
menace,

Parmi ses alliés brigue une indigne place,

C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays ;
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher ici le Roi qui vous envoie ?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie ?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que
lui ?

Avant que sa fureur ravageât tout le monde ,
L'Inde se reposoit dans une paix profonde ;
Et si quelques voisins en troubloient les douceurs ,
Il portoit dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer ? par quelle barbarie
A t-on de votre Maître excité la furie ?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
Désoler un Pays inconnu parmi nous ?
Faut-il que tant d'Etats , de déserts , de rivières ,
Soient entre nous & lui d'impuissantes barrières ?
Et ne sçauroit-on vivre au bout de l'Univers ,
Sans connoître son nom , & le poids de ses fers ?
Quelle étrange valeur qui , ne cherchant qu'à
nuire ,
Embrasse tout , si-tôt qu'elle commence à luire ;
Qui n'a que son orgueil pour règle & pour raison ;
Qui veut que l'Univers ne soit qu'une prison ;
Et que , maître absolu de tous tant que nous
sommes ,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes !
Plus d'Etats , plus de Rois. Ses sacrilèges mains ,
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sçais qu'il nous dévore.
De tant de Souverains nous seuls regnons encore.
Mais que dis-je , nous seuls ? Il ne reste que moi ,

Où l'on découvre encor les vestiges d'un Roi.
 Mais c'est pour mon courage une illustre matiere.
 Je vois d'un œil content trembler la terre entiere,
 Afin que par moi seul les mortels secourus,
 S'ils sont libres, le soient de la main de Porus;
 Et qu'on dise par-tout dans une paix profonde,
Alexandre vainqueur eut domté tout le monde;
Mais un Roi l'attendoit au bout de l'Univers,
Par qui le monde entier a vu briser ses fers.

E P H E S T I O N.

Votre projet du moins, nous marque un grand courage.

Mais, Seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage.
 Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
 Je le plains, & vous plains vous-même autant que lui.

Je ne vous retiens point. Marchez contre mon Maître :

Je voudrois seulement qu'on vous l'eut fait connoître ;

Et que la renommée eut voulu, par pitié,
 De ses exploits, au moins, vous conter la moitié;
 Vous verriez...

P O R U S.

Que verrois-je? & que pourrois-je apprendre
 Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre?
 Seroit-ce sans efforts les Persans subjugués,
 Et vos bras tant de fois, de meurtres fatigués?
 Quelle gloire, en effet, d'accabler la foiblesse
 D'un Roi déjà vaincu par sa propre mollesse;
 D'un peuple sans vigueur & presque inanimé,
 Qui gémissoit sous l'or dont il étoit armé;

Et qui tombant en foule , au-lieu de se défendre ;
N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre ?

Les autres , éblouis de ses moindres exploits ,
Sont venus à genoux lui demander des loix ;
Et leur crainte écoutant je ne sçais quels oracles ,
Ils n'ont pas cru qu'un Dieu put trouver des obstacles.

Mais nous qui d'un autre œil jugeons des conquérans ,

Nous sçavons que les Dieux ne sont pas des Tyrans ;

Et de quelque façon qu'un esclave le nomme ,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin ;
Il nous trouve par-tout les armes à la main.

Il voit à chaque pas , arrêter ses conquêtes.

Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes ,
Plus de soins , plus d'assauts , & presque plus de temps

Que n'en coûte à son bras l'Empire des Persans.

Ennemis du repos qui perdit ces infames ,
L'or qui naît sous nos pas , ne corrompt point nos ames.

La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter ,
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer.
C'est elle...

EPHESTION , *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.

A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui l'arrachant du sein de ses Etats ,
Au Trône de Cyrus lui fit porter ses pas ;

Et du plus ferme Empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, & donner les couronnes;
Et puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux, dès aujourd'hui témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire.
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

P O R U S.

Allez donc, je l'attends, ou je vais le chercher.

S C E N E I I I.

P O R U S, T A X I L E.

T A X I L E.

QUoi! vous voulez au gré de votre impatience?...

P O R U S.

Non, je ne prétends point troubler votre alliance
Ephestion aigri seulement contre moi,
De vos soumissions rendra compte à son Roi.
Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées,
Attendent le combat sous mes drapeaux rangées;
De son trône & du mien je soutiendrai l'éclat,
Et vous ferez, Seigneur, le juge du combat:
A moins que votre cœur animé d'un beau zèle,
De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle.





S C E N E IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE, à *Taxile*.

AH ! que dit-on de vous , Seigneur ! nos ennemis

Se vantent que *Taxile* est à moitié soumis ;
Qu'il ne marchera point contre un Roi qu'il respecte.

TAXILE.

La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte ,
Madame ; avec le temps ils me connoîtront mieux.

AXIANE.

Démentez donc , Seigneur , ce bruit injurieux ;
De ceux qui l'ont semé , confondez l'insolence.
Allez , comme *Porus* , les forcer au silence ;
Et leur faire sentir par un juste courroux ,
Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeste que vous.

TAXILE.

Madame , je m'en vais disposer mon Armée.
Ecoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée.
Porus fait son devoir , & je ferai le mien.



S C E N E V.

A X I A N E , P O R U S .

A X I A N E .

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien ,

Lâche , & ce n'est point là , pour me le faire croire ,
La démarche d'un Roi qui court à la victoire.

Il n'en faut plus douter , & nous sommes trahis.

Il immole à sa sœur sa gloire & son Pays ;

Et sa haine , Seigneur , qui cherche à vous abattre ,
Attend pour éclater , que vous alliez combattre.

P O R U S .

Madame , en le perdant je perds un foible appui ;
Je le connoissois trop pour m'assurer sur lui.

Mes yeux sans se troubler , ont vu son inconstance.

Je craignois beaucoup plus sa molle résistance.

Un traître , en nous quittant , pour complaire à sa
sœur ,

Nous affoiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

A X I A N E .

Et cependant , Seigneur , qu'allez-vous entre-
prendre ?

Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre ;

Et courant presque seul , au-devant de leurs coups ,

Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

P O R U S .

Hé quoi ! voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître ,

Ma frayeur conspirat à vous donner un maître ?
 Que Porus, dans un Camp se laissant arrêter ,
 Refusat le combat qu'il vient de présenter ?
 Non , non , je n'en crois rien. Je connois mieux ,
 Madame ,

Le beau feu que la gloire allume dans votre ame.
 C'est vous, je m'en souviens, dont les puissans
 appas

Excitoient tous nos Rois, les trainoient aux
 combats ;

Et de qui la fierté, refusant de se rendre,
 Ne vouloit pour amant qu'un vainqueur d'Ale-
 xandre.

Il faut vaincre, & j'y cours; bien moins pour éviter
 Le titre de captif, que pour le mériter.

Oui, Madame, je vais, dans l'ardeur qui m'en-
 traîne ,

Victorieux ou mort, mériter votre chaîne :
 Et puisque mes soupirs s'expliquoient vainement
 A ce cœur que la gloire occupe seulement,
 Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
 Attacher de si près la gloire à ma personne,
 Que je pourrai peut-être amener votre cœur,
 De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

A X I A N E.

Hé bien, Seigneur, allez. Taxile aura peut-être
 Des sujets dans son camp plus braves que leur
 maître ;

Je vais les exciter par un dernier effort.
 Après, dans votre Camp j'attendrai votre sort.
 Ne vous informez point de l'état de mon ame :
 Triomphez & vivez.

PORUS.

PORUS.

Qu'attendez-vous, Madame?

Pourquoi dès ce moment, ne puis-je pas sçavoir
Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir?
Voulez-vous; car le sort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir, peut-être me condamne;
Voulez-vous qu'en mourant, un Prince infortuné
Ignore à quelle gloire il étoit destiné?
Parlez.

AXIANE.

Que vous dirai-je?

PORUS.

Ah! divine Princesse,

Si vous sentiez pour moi quelque heureuse foi-
bleffe,
Ce cœur, qui me promet tant d'estime en ce jour,
Me pourroit bien encor promettre un peu
d'amour!
Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre?
Peut-il?...
AXIANE.

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.
La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon
cœur.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

AXIANE, CLEOFILE.

AXIANE.

QUoi, Madame, en ces lieux on me tient
enfermée !

Je ne puis au combat voir marcher mon armée !
Et commençant par moi sa noire trahison,
Taxile de son Camp, me fait une prison !
C'est donc-là cette ardeur qu'il me faisoit pa-
roître !

Cet humble adorateur se déclare mon maître !
Et déjà son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne au défaut de mon cœur !

CLEOFILE.

Expliquez mieux les soins & les justes alarmes
D'un Roi, qui pour vainqueur ne connoit que
vos charmes ;

Et regardez, Madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui s'intéresse à votre sûreté.

Tandis qu'autour de nous, deux puissantes ar-
mées,

D'une égale chaleur au combat animées,
De leur fureur par-tout font voler les éclats,
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas ?

Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête?
Un plein calme en ces lieux, assure votre tête.
Tout est tranquille...

AXIANE.

Et c'est cette tranquillité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoi, lorsque mes Sujets, mourans dans une
pleine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur Reine;
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi;
Que le cri des mourans vient presque jusqu'à moi;
On me parle de paix? & le Camp de Taxile
Garde dans ce désordre, une assiette tranquille!
On flatte ma douleur d'un calme injurieux!
Sur des objets de joie on arrête mes yeux!

CLEOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frere
Abandonne aux périls une tête si chere?
Il sçait trop les hazards...

AXIANE.

Et pour m'en détourner,
Ce généreux amant me fait emprisonner!
Et tandis que pour moi, son rival se hazarde,
Sa paisible valeur me sert ici de garde!

CLEOFILE.

Que Porus est heureux! le moindre éloignement,
A votre impatience est un cruel tourment;
Et si l'on vous croyoit, le soin qui vous travaille
Vous le feroit chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE.

Je ferois plus, Madame. Un mouvement si beau
Me le feroit chercher jusques dans le tombeau;

Perdre tous mes Etats, & voir d'un œil tranquille
 Alexandre en payer le cœur de Cléofile.

CLEOFILE.

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner ?
 Alexandre en ces lieux pourra le ramener.
 Permettez que veillant au soin de votre tête,
 A cet heureux amant l'on garde sa conquête.

AXIANE.

Vous triomphez, Madame, & déjà votre cœur
 Vole vers Alexandre, & le nomme vainqueur.
 Mais sur la seule foi d'un amour qui vous flatte,
 Peut-être avant le temps, ce grand orgueil éclate :
 Vous poussez un peu loin vos vœux précipités ;
 Et vous croyez trop-tôt ce que vous souhaitez.
 Oui, oui...

CLEOFILE.

Mon frere vient, & nous allons apprendre
 Qui de nous deux, Madame, aura pu se mé-
 prendre.

AXIANE.

Ah ! je n'en doute plus ; & ce front satisfait
 Dit assez à mes yeux que Porus est défait !

✱ ————— ✱

S C E N E II.

TAXILE, AXIANE, CLEOFILE.

TAXILE.

M Adame, si Porus, avec moins de colere ;
 Eut suivi les conseils d'une amitié sincere, . . .

Il m'auroit, en effet, épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoi, Porus...

TAXILE.

C'en est fait, & sa valeur trompée,
Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu,
N'accable point encore un rival abattu)
Ce n'est point que son bras disputant la victoire,
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire ;
Qu'elle même, attachée a ses faits éclatans,
Entre Alexandre & lui n'ait douté quelque-temps.
Mais enfin, contre moi sa vaillance irritée,
Avec trop de chaleur s'étoit précipitée.
J'ai vu ses Bataillons rompus & renversés,
Vos soldats en désordre, & les siens dispersés ;
Et lui-même, à la fin, entraîné dans leur fuite,
Malgré lui, du vainqueur éviter la poursuite ;
Et de son vain courroux trop tard désabusé,
Souhaiter le secours qu'il avoit refusé.

AXIANE.

Qu'il avoit refusé ? Quoi donc, pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie !
Il faut donc, malgré toi, te trainer aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes Etats !
L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moi, n'étoit-ce pas une voix assez forte ?
Ce héros en péril, ta maîtresse en danger,
Tout l'Etat périssant n'a pu t'encourager !
Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne :
Acheve, & fais de moi ce que sa haine ordonne.

Garde à tous les vaincus un traitement égal,
 Enchaîne ta maîtresse en livrant ton rival.
 Aussi-bien, c'en est fait. Sa disgrâce & ton crime
 Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime.
 Je l'adore, & je veux avant la fin du jour,
 Déclarer à la fois ma haine & mon amour;
 Lui vouer à tes yeux une amitié fidelle,
 Et te jurer aux siens une haine immortelle.
 Adieu. Tu me connois. Aime-moi, si tu veux.

TAXILE.

Ah! n'espérez de moi que de sinceres vœux,
 Madame, n'attendez ni menaces ni chaînes;
 Alexandre sçait mieux ce qu'on doit à des Reines.
 Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
 Un trône que Porus devoit moins hazarder;
 Et moi-même en aveugle on me verroit combattre
 La sacrilege main qui le voudroit abattre.

AXIANE.

Quoi, par l'un de vous deux mon sceptre raffermi,
 Deviendrait dans mes mains le don d'un ennemi;
 Et sur mon propre trône on me verroit placée
 Par le même tyran qui m'en auroit chassée!

TAXILE.

Des Reines & des Rois, vaincus par sa valeur,
 Ont laissé, par ses soins, adoucir leur malheur.
 Voyez de Darius & la femme & la mere;
 L'une le traite en fils, l'autre le traite en frere.

AXIANE.

Non, non, je ne sçais point vendre mon amitié,
 Caresser un tyran, & regner par pitié.
 Penses-tu que j'imité une foible Persane?
 Qu'à la Cour d'Alexandre on retienne Axiane,

Et qu'avec mon vainqueur, courant tout l'Univers,
J'aïlle vanter par-tout la douceur de ses fers ?
S'il donne les Etats, qu'il te donne les nôtres.
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Regne, Porus ni moi n'en ferons point jaloux ;
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espère qu'Alexandre, amoureux de sa gloire,
Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
Des traîtres comme toi, sont souvent des ingrats ;
Et de quelques faveurs que ma main t'éblouisse,
Du perfide Bessus regarde le supplice.
Adieu.

S C E N E III.

TAXILE, CLOFILE.

CLEOFILÉ.

CÉdez, mon frere, à ce bouillant transport ;
Alexandre & le temps vous rendront le plus fort ;
Et cet âpre courroux, quoi qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un Empire.
Maître de ses destins, vous l'êtes de son cœur.
Mais, dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur ?
Quel traitement, mon frere, en devons-nous attendre ?
Qu'a-t-il dit ?

TAXILE.

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre :

D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits,
 M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
 Mon cœur plein de son nom, n'osoit, je le confesse,
 Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse.
 Mais de ce même front l'héroïque fierté,
 Le feu de ses regards, la haute majesté,
 Font connoître Alexandre. Et certes, son visage
 Porte de sa grandeur l'infailible présage ;
 Et sa présence auguste , appuyant ses projets,
 Ses yeux, comme son bras, font par-tout des
 Sujets.

Il sortoit du combat. Ebloui de sa gloire,
 Je croyois dans ses yeux voir briller la victoire.
 Toutefois, à ma vue, oubliant sa fierté,
 Il a fait à son tour, éclater sa bonté.
 Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse.
 Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la Princesse ;
 Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
 Qui va mettre à ses pieds sa victoire & son cœur.
 Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
 Ma sœur, de votre sort je vous laisse l'empire ;
 Je vous confie encor la conduite du mien.

CLEOFILÉ.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
 Tout va vous obéir, si le vainqueur m'écoute.

TAXILE.

Je vais donc... Mais on vient. C'est lui-même,
 sans doute.



SCÈNE IV.

ALEXANDRE, TAXILE, CLEOFILÉ,
EPHESTION, *suite d'Alexandre.*

ALEXANDRE.

Allez, Ephestion. Que l'on cherche Porus ;
Qu'on épargne sa vie, & le sang des vaincus.

SCÈNE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLEOFILÉ.

ALEXANDRE, à *Taxile.*

Seigneur, est-il donc vrai qu'une Reine aveu-
glée

Vous préfère d'un Roi la valeur déréglée ?
Mais ne le craignez point. Son Empire est à vous.
D'une ingrate à ce prix, fléchissez le courroux.
Maître de deux Etats, arbitre des siens mêmes,
Allez avec vos vœux, offrir trois diadèmes.

TAXILE.

Ah ! c'en est trop, Seigneur, prodiguez un peu
moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez à loisir, reconnoître mes soins.
Ne tardez point. Allez où l'amour vous appelle ;
Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCENE VI.

ALEXANDRE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

MAdame, à son amour je promets mon appui :

Ne puis-je rien pour moi , quand je puis tout pour lui ?

Si prodigue envers lui des fruits de la victoire ,
N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire ?
Les sceptres devant vous , ou rendus ou donnés ;
De mes propres lauriers mes amis couronnés ;
Les biens que j'ai conquis , répandus sur leurs têtes ,
Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.
Je vous avois promis que l'effort de mon bras
M'approcheroit bientôt de vos divins appas ;
Mais dans ce même-temps , souvenez-vous , Ma-

dame ,

Que vous me promettiez quelque place en votre ame.

Je suis venu. L'amour a combattu pour moi.

La victoire elle-même a dégagé ma foi.

Tout cède autour de vous. C'est à vous de vous rendre ;

Votre cœur l'a promis , voudra-t-il s'en défendre ?

Et lui seul pourroit-t-il échapper aujourd'hui

A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui ?

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
 Garde seul contre vous le titre d'invincible.
 Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
 Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.
 Les Indiens domtés sont vos moindres ouvrages:
 Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages;
 Et quand vous le voudrez, vos bontés, à leur
 tour,

Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.
 Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces char-
 mes,

Me troublent bien souvent par de justes alarmes.
 Je crains que satisfait d'avoir conquis un cœur,
 Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur;
 Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
 Votre ame ne dédaigne une conquête aisée.
 On attend peu d'amour d'un héros tel que vous;
 La gloire fit toujours vos transports les plus doux;
 Et peut-être, au moment que ce grand cœur
 soupire,

La gloire de me vaincre est tout ce qu'il desire.

ALEXANDRE.

Que vous connoissez mal les violens desirs
 D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs!
 J'avouerai qu'autrefois, au milieu d'une Armée,
 Mon cœur ne soupироit que pour la renommée.
 Les peuples & les Rois devenus mes sujets,
 Etoient seuls à mes vœux d'assez dignes objets.
 Les beautés de la Perse à mes yeux présentées,
 Aussi-bien que ses Rois ont paru surmontées.
 Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs
 traits,

N'a pas du moindre hommage honoré leurs at-
traits.

Amoureux de la gloire, & par-tout invincible,
Il mettoit son bonheur à paroître insensible.

Mais, hélas ! que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets différens !

Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il
souhaite ;

Il vient avec plaisir, avouer sa défaite.

Heureux ! si votre cœur se laissant émouvoir,

Vos beaux yeux, à leur tour, avoient leur
pouvoir !

Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire ?

Toujours de mes exploits me reprocher la gloire ?

Comme si les beaux nœuds, où vous me tenez
pris,

Ne devoient arrêter que de foibles esprits.

Par des faits tout nouveaux, je m'en vais vous
apprendre

Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.

Maintenant que mon bras engagé sous vos loix,

Doit soutenir mon nom & le vôtre à la fois,

J'irai rendre fameux, par l'éclat de la guerre,

Des peuples inconnus au reste de la terre ;

Et vous faire dresser des Autels en des lieux

Où leurs sauvages mains en refusent aux Dieux :

CLEOFILÉ.

Oui, vous y trainerez la victoire captive ;

Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive.

Tant d'Etats, tant de mers, qui vont nous désunir,

M'effaceront bientôt de votre souvenir.

Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde,

Achever quelque jour la conquête du monde;
 Quand vous verrez les Rois tomber à vos genoux,
 Et la terre en tremblant, se taire devant vous;
 Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune Princesse,
 Au fond de ses Etats vous regrette sans cesse;
 Et rappelle en son cœur les momens bienheureux
 Où ce grand Conquérant l'assuroit de ses feux?

ALEXANDRE.

Hé quoi? Vous croyez donc qu'à moi-même bar-
 bare,

J'abandonne en ces lieux une beauté si rare?
 Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
 Au trône de l'Asie où je veux vous placer?

CLEOFILE.

Seigneur, vous le sçavez, je dépens de mon frere.

ALEXANDRE.

Ah! s'il dispoit seul du bonheur que j'espère,
 Tout l'Empire de l'Inde, asservi sous ses loix,
 Bientôt en ma faveur iroit briguer son choix.

CLEOFILE.

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
 Appaisez seulement une Reine offensée;
 Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui,
 Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que
 lui.

ALEXANDRE.

Porus étoit sans doute un rival magnanime;
 Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
 Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint;
 Et je puis dire encor qu'il ne m'évitoit point.
 Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si
 belle

Alloit entre nous deux, finir notre querelle ;
 Lorsqu'un gros de soldats, se jettant entre nous,
 Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.



S C E N E V I I.

ALEXANDER, CLEOFILÉ, EPHESTION

ALEXANDRE.

H

É bien, ramene-t-on ce Prince téméraire ?
 EPHESTION.

On le cherche par-tout. Mais, quoi qu'on puisse
 faire,

Seigneur, jusques ici sa fuite ou son trépas
 Dérobe ce captif aux soins de vos soldats.
 Mais un reste des siens entourés dans leur fuite,
 Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite,
 A nous vendre leur mort semblent se préparer.

ALEXANDRE.

Désarmez les vaincus sans les désespérer.
 Madame, allons fléchir une fiere Princesse,
 Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse;
 Et puisque mon repos doit dépendre du sien,
 Achevons son bonheur pour établir le mien.



A C T E I V.

SCÈNE PREMIÈRE.

AXIANE *seule.*

N'Entendrons-nous jamais que des cris de
victoire,
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire ?
Et ne pourrai-je au moins , dans de si grands mal-
heurs ,
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs !
D'un odieux amant , sans cesse poursuivie ,
On prétend , malgré moi , m'attacher à la vie.
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.
Sans doute , à nos malheurs ton cœur n'a pu sur-
vivre.
Envain tant de soldats s'arment pour te poursuivre ;
On te découvroit au bruit de tes efforts ;
Et s'il te faut chercher , ce n'est qu'entre les
morts.
Hélas ! en me quittant , ton ardeur redoublée
Sembloit prévoir les maux dont je suis accablée ;
Lorsque tes yeux aux miens découvrant ta langueur,
Me demandoient quel rang tu tenois dans mon cœur ;
Que sans t'inquiéter du succès de tes armes ,
Le soin de ton amour te causoit tant d'alarmes.

Et pourquoi te cachois-je, avec tant de détours,
Un secret si fatal au repos de tes jours ?

Combien de fois, tes yeux forçant ma résistance,
Mon cœur s'est-il vu prêt de rompre le silence ?

Combien de fois, sensible à tes ardens desirs,
M'est-il en ta présence échappé des soupirs ?

Mais je voulois encor douter de ta victoire ;
J'expliquois mes soupirs en faveur de la gloire ;
Je croyois n'aimer qu'elle. Ah ! pardonne, grand
Roi ;

Je sens bien aujourd'hui que je n'aimois que toi.
J'avouerai que la gloire eut sur moi quelque em-
pire :

Je te l'ai dit cent fois. Mais je devois te dire
Que toi seul, en effet m'engagea sous ses loix.

J'appris à la connoître en voyant tes exploits ;
Et de quelque beau feu qu'elle m'eut enflammée,
En un autre que toi je l'aurois moins aimée.

Mais que sert de pousser des soupirs superflus
Qui se perdent en l'air, & que tu n'entends plus ?
Il est temps que mon ame, au tombeau descen-
due,

Te jure une amitié si long-temps attendue.
Il est temps que mon cœur, pour gage de sa foi,
Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.

Aussi-bien, pense-tu que je voulusse vivre
Sous les loix d'un vainqueur à qui ta mort nous
livre ?

Je sçais qu'il se dispose à me venir parler ;
Qu'en me rendant mon sceptre, il veut me con-
soler.

Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée,
A sa

A sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne. Il me verra, toujours digne de toi,
Mourir en Reine, ainsi que tu mourus en Roi.

S C E N E II.

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE.

HÉ bien, Seigneur, hé bien, trouvez-vous
quelques charmes

A voir couler des pleurs que font verser vos armes?
Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis?

ALEXANDRE.

Votre douleur est libre autant que légitime.
Vous regrettez, Madame, un Prince magnanime:
Je fus son ennemi; mais je ne l'étois pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vit paroître,
L'éclat de sa vertu me l'avoit fait connoître;
Entre les plus grands Rois il se fit remarquer.
Je sçavois. . .

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer?
Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre,
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater,
Sans pousser votre orgueil à le persécuter?

Tom. X.

D

Oui , j'ai cherché Porus. Mais quoi qu'on puisse dire ,

Je ne le cherchois pas afin de le détruire.
J'avouerai , que , brûlant de signaler mon bras ,
Je me laissai conduire au bruit de ses combats ;
Et qu'au seul nom d'un Roi , jusqu'alors invincible ,
A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
Tandis que je croyois , par mes combats divers ,
Attacher sur moi seul les yeux de l'Univers ,
J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue ,
Tenir la renommée entre nous suspendue ;
Et voyant de son bras voler par-tout l'effroi ,
L'inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi.
Lassé de voir des Rois vaincus sans résistance ,
J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance.
Un ennemi si noble a sçu m'encourager ;
Je suis venu chercher la gloire & le danger.
Son courage , Madame , a passé mon attente.
La victoire à me suivre autrefois si constante ,
M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers ;
Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire ,
Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire ;
Qu'une chute si belle élève sa vertu ,
Et qu'il ne voudroit pas n'avoir point combattu !

A X I A N E.

Hélas ! il falloit bien qu'une si noble envie
Lui fit abandonner tout le soin de sa vie ;
Puisque de toutes parts , trahi , persécuté ,
Contre tant d'ennemis il s'est précipité !
Mais vous , s'il étoit vrai que son ardeur guerrière

Eut ouvert à la vôtre une illustre carrière,
 Qu'en'avez vous, Seigneur, dignement combattu ?
 Falloit-il par sa ruse attaquer sa vertu ?
 Et loin de remporter une gloire parfaite,
 D'un autre que de vous attendre sa défaite ?
 Triomphez. Mais sçachez que Taxile, en son cœur,
 Vous dispute déjà ce beau nom de vainqueur ;
 Que le traître se flatte avec quelque justice,
 Que vous n'avez vaincu que par son artifice :
 Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux,
 De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE.

Envain votre douleur s'arme contre ma gloire.
 Jamais on ne m'a vu dérober la victoire ;
 Et par ces lâches soins, qu'on ne peut m'imputer,
 Tromper mes ennemis au-lieu de les domter.
 Quoique par-tout, ce semble, accablé sous le
 nombre,
 Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre ;
 Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras ;
 Et le jour a par-tout éclairé mes combats.
 Il est vrai que je plains le sort de vos Provinces ;
 J'ai voulu prévenir la perte de vos Princes ;
 Mais, s'ils avoient suivi mes conseils & mes vœux,
 Je les aurois sauvés, ou combattus tous deux.
 Oui, croyez...

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible ;
 Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible ?
 Ne tient-il qu'à jeter tant de Rois dans les fers ?
 Qu'à faire impunément gémir tout l'Univers ?
 Et que vous avoient fait tant de Villes captives,

Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives?

Qu'ai-je fait , pour venir accabler en ces lieux
Un Héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux ?
A-t-il de votre Grece inondé les frontieres ?
Avons-nous soulevé des Nations entieres ,
Et contre votre gloire excité leur courroux ?
Hélas ! nous l'admirions sans en être jaloux ,
Contens de nos Etats , & charmés l'un de l'autre ,
Nous attendions un fort plus heureux que le vôtre .
Porus bernoit ses vœux à conquérir un cœur
Qui , peut-être aujourd'hui , l'eut nommé son vain-
queur .

Ah ! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime ;
Quand on ne vous pourroit reprocher que ce crime ,
Ne vous sentez-vous pas , Seigneur , bien malheu-
reux

D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds ?
Non , de quelque douceur que se flatte votre ame ,
Vous n'êtes qu'un tyran .

ALEXANDRE .

Je le vois bien , Madame ;
Vous voulez que saisi d'un indigne courroux ,
En reproches honteux j'éclate contre vous .
Peut-être espérez-vous que ma douceur laissée
Donnera quelque atteinte à sa gloire passée .
Mais , quand votre vertu ne m'auroit point charmé ,
Vous attaquez , Madame , un vainqueur désarmé .
Mon ame , malgré vous , à vous plaindre engagée ,
Respecte le malheur où vous êtes plongée .
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux ,
Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux .

Sans lui, vous avoueriez que le sang & les larmes
N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes.
Vous verriez ...

A X I A N E.

Ah! Seigneur, puis-je ne les point voir
Ces vertus, dont l'éclat aigrit mon désespoir!
N'ai-je pas vu par-tout la victoire modeste,
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste?
Ne vois-je pas le Scythe & le Persé abbattus,
Se plaindre sous le joug, & vanter vos vertus;
Et disputer enfin par une aveugle envie,
A vos propres Sujets le soin de votre vie?
Mais que sert à ce cœur que vous persécutez,
De voir par-tout ailleurs adorer vos bontés?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente;
Pour voir baisser par-tout la main qui me tour-
mente?

Tant de Rois, par vos soins, vengés ou secourus;
Tant de peuples contents me rendent-ils Porus?
Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on
vous aime,

D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-
même;

Que l'Univers entier m'en impose la loi,
Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

A L E X A N D R E.

L'excuse les transports d'une amitié si tendre;
Mais, Madame, après tout, ils doivent me sur-
prendre.

Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé.

Entre Taxile & lui votre cœur en balance,

Tant qu'ont duré ses jours, a gardé le silence ;
 Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
 Vous commencez, Madame, à prononcer pour
 lui.

Pensez-vous que sensible à cette ardeur nouvelle,
 Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle ?
 Ne vous accablez point d'inutiles douleurs ;
 Des soins plus importants vous appellent ailleurs.
 Vos larmes ont assez honoré sa mémoire.
 Regnez, & de ce rang soutenez mieux la gloire ;
 Et redonnant le calme à vos sens défolés,
 Rassurez vos Etats par sa chute ébranlés.
 Parmi tant de grands Rois choisissez-leur un maître.
 Plus ardent que jamais Taxile...

AXIANE.

Quoi, le traître !

ALEXANDRE.

Hé, de grace, prenez des sentimens plus doux ;
 Aucune trahison ne le souille envers vous.
 Maître de ses Etats, il a pu se résoudre
 A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
 Ni serment, ni devoir ne l'avoient engagé
 A courir dans l'abyme où Porus s'est plongé.
 Enfin, souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
 S'intéresse au bonheur d'un Prince qui vous aime.
 Songez que réunis, par un si juste choix,
 L'Inde & l'Hydaspe entiers couleront sous vos
 loix,

Que pour vos intérêts tout me sera facile,
 Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
 Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs ;
 Je le laisse lui-même expliquer ses desirs.

Ma présence à vos yeux n'est déjà que trop rude.
L'entretien des amans cherche la solitude.
Je ne vous trouble point.

SCÈNE III.

AXIANE, TAXILE.

AXIANE.

Approche, puissant Roi,

Grand Monarque de l'Inde, on parle ici de toi.
On veut, en ta faveur, combattre ma colere.
On dit que tes desirs n'aspirent qu'à me plaire;
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
On fait plus, & l'on veut que je t'aime à mon
tour.

Mais sçais-tu l'entreprise où s'engage ta flamme?
Sçais-tu par quel secret on peut toucher mon ame?
Es-tu prêt...

TAXILE.

Ah! Madame, éprouvez seulement
Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
Que faut-il faire?

AXIANE.

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime;
Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même;
Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux
faits,

Et haïr Alexandre autant que je le hais;
Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes;

D

Il faut combattre, vaincre, ou périr sous les armes.
 Jette, jette les yeux sur Porus & sur toi;
 Et juge qui des deux étoit digne de moi.
 Oui, Taxile, mon cœur, douteux en apparence,
 D'un esclave & d'un Roi faisoit la différence.
 Je l'aimai, je l'adore; & puisqu'un fort jaloux
 Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
 C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire;
 Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire;
 Toujours tu me verras, au fort de mon ennui,
 Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE.

Ainsi je brûle en vain pour une ame glacée;
 L'image de Porus n'en peut être effacée;
 Quand j'irois, pour vous plaire, affronter le trépas,
 Je me perdrois, Madame, & ne vous plairois pas.
 Je ne puis donc...

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon estime;
 Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
 L'occasion te rit: Porus dans le tombeau
 Rassemble ses soldats autour de son drapeau;
 Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
 Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite,
 Font lire sur leurs fronts, justement courroucés,
 Le repentir du crime où tu les as forcés.
 Va seconder l'ardeur du feu qui les dévore.
 Venge nos libertés qui respirent encore.
 De mon trône & du tien deviens le défenseur.
 Cours, & donne à Porus un digne successeur.
 Tu ne me réponds rien? Je vois sur ton visage,
 Qu'un si noble dessein étonne ton courage.

Je te propose en vain l'exemple d'un héros ;
Tu veux servir. Va, fers, & me laisse en repos.

TAXILE.

Madame, c'est en trop. Vous oubliez peut-être,
Que, si vous m'y forcez, je puis parler en maître ;
Que je puis me laisser de souffrir vos dédains,
Que vous & vos Etats, tout est entre mes mains ;
Qu'après tant de respects, qui vous rendent plus fière
Je pourrai...

AXIANE.

Je t'entends. Je suis ta prisonnière ;
Tu veux peut-être encor captiver mes desirs ;
Que mon cœur, en tremblant, réponde à tes
soupirs.

Hé bien, dépouille enfin cette douceur contrainte :
Appelle à ton secours la terreur & la crainte :
Parle en tyran tout prêt à me persécuter ;
Ma haine ne peut croître, & tu peux tout tenter.
Sur-tout ne me fais point d'inutiles menaces.
Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses.
Adieu. Si ses conseils & mes vœux en sont crus,
Tu m'aideras bientôt à rejoindre Forus.

TAXILE.

Ah! plutôt...

S C E N E

TAXILE, CLEOFILE.

CLEOFILE.

A

Hé quittez cette ingrate Princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse ;

Qui met tout son plaisir à vous désespérer !
Oubliez...

TAXILE.

Non , ma sœur , je la veux adorer.
Je l'aime. Et quand les vœux que je pousse pour
elle,

N'en obtiendroient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous les mépris, malgré tous vos discours;
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colere, après tout, n'a rien qui me surprenne;
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en
prenne.

Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont
trahi,

Si je n'étois aimé, je serois moins haï.

Je la verrois, sans vous, par mes soins défendue,
Entre Porus & moi, demeurer suspendue.

Et ne seroit-ce pas un bonheur trop charmant,
Que de l'avoir réduite à douter un moment ?

Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine;
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.

J'y cours : Je vais m'offrir à servir son courroux,
Même contre Alexandre, & même contre vous.

Je sçais de quel ardeur vous brûlez l'un pour l'autre.
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre;

Et sans m'inquiéter du succès de vos feux,

Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.

CLEOFILÉ.

Allez donc, retournez sur le champ de bataille;
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.

A quoi s'arrête ici ce courage inconstant ?

Courez. On est aux mains, & Porus vous attend.

TAXILE.

Quoi, Porus n'est point mort? Porus vient de paroître!

CLEOFILÉ.

C'est lui. De si grands coups le font trop reconnoître;

Il l'avoit bien prévu. Le bruit de son trépas,
D'un vainqueur trop crédule, a retenu le bras.

Il vient surprendre ici leur valeur endormie,
Troubler une victoire encor mal affermie.

Il vient, n'en doutez point, en amant furieux,
Enlever sa maîtresse, ou périr à ses yeux.

Que dis-je? Votre Camp, séduit par cette ingrate,
Prêt à suivre Porus, en murmures éclate.

Allez vous-même, allez, en généreux amant,
Au secours d'un rival aimé si tendrement.

Adieu.

S C E N E V.

TAXILE *seul.*

Q

Uoi, la fortune obstinée à me nuire,
Ressuscite un rival armé pour me détruire!

Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,

Qui, tout mort qu'il étoit, me l'avoient préféré!

Ah! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête;

A qui doit demeurer cette noble conquête.

Allons. N'attendons pas, dans un lâche courroux,

Qu'un si grand différend se termine sans nous.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE, CLEOFILÉ.

ALEXANDRE.

Quoi! vous craignez Porus, même après sa défaite!

Ma victoire, à vos yeux, sembloit-elle imparfaite? Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'échapper, Que mes ordres par-tout, ont fait envelopper. Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLEOFILÉ.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre. Quelque brave qu'il fut, le bruit de sa valeur M'inquiétoit bien moins que ne fait son malheur. Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée, Ses forces, ses exploits ne m'ont point alarmée. Mais, Seigneur, c'est un Roi malheureux & soumis; Et dès-lors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre; Il a trop recherché la haine d'Alexandre. Il sçait bien qu'à regret je m'y suis résolu; Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu. Je dois même un exemple au reste de la terre.

Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre;
Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
Vaincu deux fois, hâï de ma belle Princesse...

CLEOFILÉ.

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse;
Et s'il m'étoit permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirois qu'il fut le plus grand de nos Princes;
Que son bras fut long-temps l'appui de nos Pro-
vinces;

Qu'il a voulu, peut-être en marchant contre vous,
Qu'on le crut digne au moins de tomber sous vos
coups;

Et qu'un même combat signalant l'un & l'autre,
Son nom volât par-tout à la suite du vôtre.
Mais, si je le défends, des soins si généreux
Retombent sur mon frere & détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne?
Sa perte est infaillible, & peut-être la mienne.

Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable, & m'en voudra punir.
Et maintenant encor, que votre cœur s'apprête
A voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon frere & vous,
Qui retiendra, Seigneur, son injuste courroux?
Mon ame, loin de vous, languira solitaire.
Hélas! s'il condamnoit mes soupirs à se taire!
Que deviendrait alors ce cœur infortuné?
Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné?

ALEXANDRE.

Ah! c'en est trop, Madame; & si ce cœur se donne,

Je ſçaurai le garder , quoi que Taxile ordonne ,
Bien mieux que tant d'Etats qu'on m'a vu con-
quérir ,

Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
Encore une victoire , & je reviens , Madame ,
Borner toute ma gloire à regner ſur votre ame ,
Vous obéir moi-même , & mettre entre vos mains
Le deſtin d'Alexandre & celui des humains.

Le Mallien m'attend prêt à me rendre hommage.
Si près de l'Océan que faut-il davantage
Que d'aller me montrer à ce fier élément ,
Comme vainqueur du monde , & comme votre
amant ?

Alors . . .

CLEOFILÉ.

Mais quoi , Seigneur , toujours guerre ſur guerre ,
Cherchez-vous des Sujets au delà de la terre ?
Voulez-vous pour témoin de vos faits éclatans ,
Des Pays inconnus même à leurs habitans ?
Qu'eſpérez-vous combattre en des climats ſi rudes ?
Ils vous oppoſeront de vaſtes ſolitudes ,
Des déſerts que le Ciel refuſe d'éclairer ,
Où la nature ſemble elle-même expirer.
Et peut-être le ſort , dont la ſecrete envie
N'a pu cacher le cours d'une ſi belle vie ,
Vous attend dans ces lieux , & veut que dans
l'oubli ,

Votre tombeau , du moins , demeure enſeveli.
Pensez-vous y traîner le reſte d'une armée ,
Vingt fois renouvelée , & vingt fois conſumée ?
Vos ſoldats , dont la vue excite la pitié ,
D'eux-mêmes , en cent lieux ont laiſſé la moitié ;

Et leurs gémissemens vous font assez connoître...

ALEXANDRE.

Ils marcheront, Madame, & je n'ai qu'à paroître.
Ces cœurs, qui dans un Camp, d'un vain loisir
déchus,

Comptent, en murmurant, les coups qu'ils ont
reçus,

Rèvivront pour me suivre; & blâmant leurs mur-
mures,

Brigueront à mes yeux, de nouvelles blessures.

Cependant de Taxile appuyons les soupirs.

Son rival ne peut plus traverser ses desirs,

Je vous l'ai dit, Madame; & j'ose encor vous
dire...

CLEOFILE.

Seigneur, voici la Reine.



S C E N E I I.

ALEXANDRE, AXIANE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

H

É bien, Porus respire.

Le Ciel semble, Madame, écouter vos souhaits;
Il vous le rend...

AXIANE.

Hélas! il me l'ôte à jamais!

Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine;
Sa mort étoit douteuse, elle devient certaine:

Il y court, & peut-être il ne s'y vient offrir
 Que pour me voir encore, & pour me secourir.
 Mais que feroit-il seul contre toute une armée ?
 Envain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée :
 Envain quelques guerriers, qu'anime son grand
 cœur,

Ont ramené l'effroi dans le Camp du vainqueur.
 Il faut bien qu'il succombe, & qu'enfin son courage
 Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
 Encor si je pouvois, en sortant de ces lieux,
 Lui montrer Axiane, & mourir à ses yeux !
 Mais Taxile m'enferme, & cependant le traître,
 Du sang de ce héros est allé se repaître ;
 Dans les bras de la mort il le va regarder,
 Si toutefois encore il ose l'aborder.

ALEXANDRE.

Non, Madame, mes soins ont assuré sa vie.
 Son retour va bientôt contenter votre envie.
 Vous le verrez.

AXIANE.

Vos soins s'étendroient jusqu'à lui !
 Le bras qui l'accabloit, deviendrait son appui !
 J'attendrois son salut de la main d'Alexandre !
 Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre !
 Je m'en souviens, Seigneur, vous me l'avez promis,
 Qu'Alexandre vainqueur n'avoit plus d'ennemis ;
 Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre.
 La gloire également vous arma l'un & l'autre ;
 Contre un si grand courage, il voulut s'éprouver ;
 Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE

Ses mépris redoublés , qui bravent ma colere ,
Mériteroient , sans doute , un vainqueur plus fé-
vere ;

Son orgueil , en tombant , semble s'être affermi.
Mais je veux bien cesser d'être son ennemi :
J'en dépouille , Madame , & la haine & le titre.
De mes ressentimens je fais Taxile arbitre :
Seul il peut à son choix , le perdre ou l'épargner ;
Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE.

Moi , j'irois à ses pieds mandier un asyle !
Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile !
Vous voulez que Porus cherche un appui si bas ?
Ah ! Seigneur , votre haine a juré son trépas.
Non , vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
Qu'une ame généreuse est facile à séduire !
Déjà mon cœur crédule , oubliant son courroux ,
Admiroit des vertus qui ne sont point en vous.
Armez-vous donc , Seigneur , d'une valeur cruelle :
Enfanglantez la fin d'une course si belle.
Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever ,
Perdez le seul enfin , que vous deviez sauver.

ALEXANDRE.

Hé bien , aimez Porus sans détourner sa perte.
Refusez la faveur qui vous étoit offerte.
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux :
Mais enfin , s'il périt , n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même ;
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

SCENE III. & Dernière.

ALEXANDRE, PORUS, AXIANE, CLEO-
FILE, EPHESTION, *Gardes d'Alexandre.*

ALEXANDRE.

HÉ bien, de votre orgueil, Porus, voilà
le fruit.

Où sont ces beaux succès qui vous avoient séduit ?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.

Je dois une victime à ma gloire offensée.

Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.

Cette Reine, elle seule à mes bontés rebelle,
Aux dépens de vos jours, veut vous être fidelle;

Et que sans balancer, vous mouriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant.

N'achetez point si cher une gloire inutile.

Vivez. Mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS.

Taxile !

ALEXANDRE.

Oui.

PORUS.

Tu fais bien ; & j'approuve tes soins.

Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.

C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire.

Il t'a donné sa sœur. Il t'a vendu sa gloire.

Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais

Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits ?
Mais j'ai sçu prévenir le soin qui te travaille.
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoi, Taxile !

CLEOFILÉ.

Qu'entends-je ?

EPHESTION.

Oui, Seigneur, il est mort
Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
Porus étoit vaincu. Mais au-lieu de se rendre,
Il sembloit attaquer, & non pas se défendre.
Ses soldats, à ses pieds étendus & mourans,
Le mettoient à l'abri de leurs corps expirans.
Là, comme dans un fort, son audace enfermée
Se soutenoit encor contre toute une armée ;
Et d'un bras qui portoit la terreur & la mort,
Aux plus hardis guerriers en défendoit l'abord.
Je l'épargnois toujours. Sa vigueur affoiblie,
Bientôt en mon pouvoir auroit laissé sa vie ;
Quand sur ce champ fatal Taxile descendu :
Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû ;
C'en est fait, a-t-il dit, & ta perte est certaine ;
Porus, il faut périr, ou me céder la Reine.
Porus, à cette voix, ranimant son courroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups ;
Et cherchant son rival d'un œil fier & tranquille :
N'entends je pas, dit-il, l'infidèle Taxile,
Ce traître à sa Patrie, à sa maîtresse, à moi ;
Viens, lâche, poursuit-il, Axiane est à toi.
Oui, je veux te céder cette illustre conquête,
Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.

Approche. A ce discours , ces rivaux irrités ,
L'un sur l'autre à la fois se sont précipités ,
Nous nous sommes en foule opposés à leur rage ;
Mais Porus parmi nous court & s'ouvre un pas-
sage ,

Joint Taxile , le frappe , & lui perçant le cœur ,
Content de sa victoire , il se rend au vainqueur.

CLEOFILE.

Seigneur , c'est donc à moi de répandre des larmes ,
C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos ar-
mes.

Mon frere a vainement recherché votre appui ;
Et votre gloire , hélas ! n'est funeste qu'à lui.
Que lui sert au tombeau l'amitié d'Alexandre ?
Sans le venger , Seigneur , l'y verrez-vous descen-
dre ?

Souffrirez-vous , qu'après l'avoir percé de coups ,
On en triomphe aux yeux de sa sœur & de vous ?

AXIANE.

Oui , Seigneur , écoutez les pleurs de Cléofile.
Je la plains. Elle a droit de regretter Taxile ,
Tous ses efforts envain l'ont voulu conserver ,
Elle en a fait un lâche , & ne l'a pu sauver.
Ce n'est point que Porus ait attaqué son frere ;
Il s'est offert lui-même à sa juste colere.
Au milieu du combat que venoit-il chercher ?
Au courroux du vainqueur venoit-il l'arracher ?
Il venoit accabler , dans son malheur extrême ,
Un Roi que respectoit la victoire elle-même.
Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau ?
Que voulez-vous de plus ? Taxile est au tombeau.
Immolez-lui , Seigneur , cette grande victime.

Vengez-vous. Mais songez que j'ai part à son crime.
 Oui, oui, Porus; mon cœur n'aime point à demi,
 Alexandre le sçait, Taxile en a gémi.
 Vous seul vous l'ignorez. Mais ma joie est extrême
 De pouvoir en mourant, vous le dire à vous-même.

P O R U S.

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.
 Tout vaincu que j'étois, tu vois ce que j'ai fait.
 Crains Porus; crains encor cette main désarmée,
 Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
 Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
 Et réveiller cent Rois dans leurs fers endormis.
 Etouffe dans mon sang ces semences de guerre,
 Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
 Aussi-bien, n'attends pas qu'un cœur comme le
 mien,

Reconnoisse un vainqueur, & te demande rien.
 Parle, & sans espérer que je blesse ma gloire,
 Voyons comme tu sçais user de la victoire.

A L E X A N D R E.

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser.
 Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
 En effet, ma victoire en doit être alarmée.
 Votre nom peut encor plus que toute une armée,
 Je m'en dois garantir. Parlez donc, dites-moi,
 Comment prétendez-vous que je vous traite?

P O R U S.

En Roi.

A L E X A N D R E.

Hé bien, c'est donc en Roi qu'il faut que je vous
 traite.

Je ne laisserai point ma victoire imparfaite.

E 3

Vous l'avez seul souhaité, vous ne vous plaindrez pas,

Regnez toujours, Porus, je vous rends vos Etats.
Avec mon amitié, recevez Axiane.

A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, regnez tous deux ; & seuls de tant de Rois,
Jusques aux bords du Gange allez donner vos
Loix.

(à Cléofile.)

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre.

Mais enfin, c'est ainsi que se venge Alexandre.
Je vous aime, & mon cœur touché de vos soupirs,

Voudroit par mille morts venger vos déplaisirs.
Mais vous-même pourriez prendre pour une offense

La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense,
Il en triompheroit ; & bravant ma rigueur,
Porus dans le tombeau descendroit en vainqueur.
Souffrez que jusqu'au bout, achevant ma carrière,
J'apporte a vos beaux yeux ma vertu toute entière.
Laissez regner Porus couronné par mes mains ;
Et commandez-vous même au reste des humains.
Prenez les sentimens que ce rang vous inspire,
Faites dans sa naissance, admirer votre Empire ;
Et regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le courroux.

AXIANE.

Oui, Madame, regnez ; & souffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un héros qui vous aime.
Aimez, & possédez l'avantage charmant

De voir toute la terre adorer votre amant.

P O R U S.

Seigneur, jusqu'à ce jour l'Univers en alarmes,
Me forçoit d'admirer le bonheur de vos armes,
Mais rien ne me forçoit, en ce commun effroi,
De reconnoître en vous plus de vertu qu'en moi.
Je me rends. Je vous cède une pleine victoire.
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.
Allez, Seigneur, rangez l'Univers sous vos loix,
Il me verra moi-même appuyer vos exploits.
Je vous suis, & je crois devoir tout entreprendre,
Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alé-
xandre.

C L E O F I L E.

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste,
abattu ?

Je ne murmure point contre votre vertu.
Vous rendez à Porus la vie & la couronne.
Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne ;
Mais ne me pressez point en l'état où je suis,
Je ne puis que me taire & pleurer mes ennuis.

A L E X A N D R E.

Oui, Madame, pleurons un ami si fidele,
Faisons, en soupirant, éclater notre zele ;
Et qu'un tombeau superbe instruisse l'avenir,
Et de votre douleur & de mon souvenir.

F I N.



LES
HORACES
TRAGÉDIE.

Par Monsieur **PIERRE CORNEILLE.**



ACTEURS.

TULLE, *Roi de Rome.*

Le vieil HORACE, *Chevalier Romain.*

HORACE, *son fils.*

CURIACE, *Gentilhomme d'Albe, Amant de Camille.*

VALERE, *Chevalier Romain, amoureux de Camille.*

SABINE, *femme d'Horace, & sœur de Curiace.*

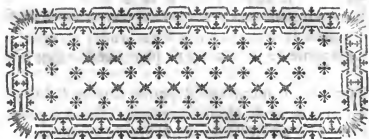
CAMILLE, *Amante de Curiace, & sœur d'Horace.*

JULIE, *Dame Romaine, Confidente de Sabine & de Camille.*

FLAVIAN, *Soldat de l'Armée d'Albe.*

PROCULE, *Soldat de l'Armée de Rome.*

*La Scene est à Rome dans une Salle
de la maison d'Horace.*



L E S

H O R A C E S

TRAGÉDIE.

A C T E P R E M I E R.

SCENE PREMIERE.

SABINE, JULIE.

SABINE.

Approuvez ma foiblesse, & souffrez ma
douleur,

Elle n'est que trop juste en un si grand malheur;

Si près de voir sur soi fondre de tels orages,

L'ébranlement sied bien aux plus fermes cou-
rages ;

Et l'esprit le plus mâle & le moins abattu,

Ne sçauroient sans désordre exercer sa vertu ;
 Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes ,
 Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes lar-
 mes ;

Et parmi les soupirs qu'il pousse vers les Cieux ,
 Ma constance du moins regne encor sur mes yeux .
 Quand on arrête-là les dé plaisirs d'une ame ,
 Si l'on fait moins qu'un homme , on fait plus
 qu'une femme ;

Commander à ses pleurs en cette extrémité ,
 C'est montrer pour le sexe assez de fermeté .

JULIE.

C'en est peut-être assez pour une ame commune ;
 Qui du moindre péril se fait une infortune ,
 Mais de cette foiblesse un grand cœur est honteux ,
 Il ose espérer tout dans un succès douteux .
 Les deux camps sont rangés au pied de nos mu-
 railles ;

Mais Rome ignore encor comme on perd des ba-
 tailles ;

Loin de trembler pour elle , il lui faut applaudir ;
 Puisqu'elle va combattre , elle va s'aggrandir .
 Bannissez , bannissez une frayeur si vaine ,
 Et concevez des vœux dignes d'une Romaine .

SABINE.

Je suis Romaine , hélas ! puisqu'Horace est Ro-
 main ,

J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;
 Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée ;
 S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je suis née .
 Albe , où j'ai commencé de respirer le jour ;
 Albe , mon cher pays , & mon premier amour ;

Lorsqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.

Rome, si tu te plains que c'est-là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Quand je vois de tes murs leur armée & la nôtre,
Mes trois freres dans l'une, & mon mari dans
l'autre,

Puis-je former des vœux, & sans impiété
Importuner le Ciel pour ta félicité ?

Je sçais que ton Etat encore en sa naissance,
Ne sçauroit sans la guerre affermir sa puissance,
Je sçais qu'il doit s'accroître, & que tes grands
destins

Ne le borneront pas chez les peuples Latins ;
Que les Dieux t'ont promis l'Empire de la terre ;
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.

Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des Dieux & court à ta grandeur,
Je voudrois déjà voir tes troupes couronnées,
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.

Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons,
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.

Ingrate, souviens-toi que du sang de ses Rois
Tu tiens ton nom, tes mœurs, & tes premières
loix ;

Albe est ton origine ; arrête, & considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mere.

Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans,
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfans ;
Et se laissant ravir à l'amour maternelle,

Ses vœux feront pour toi , si tu n'es plus contr'elle.

JULIE.

Ce discours me surprend , vu que depuis le tems
Qu'on a contre son peuple armé nos combattans ,
Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence
Que si d'un sang Romain vous aviez pris naissance.
J'admirois la vertu qui réduisoit en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux ;
Et je vous consolais au milieu de vos plaintes ,
Comme si notre Rome eut fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats ,
Trop foibles pour jeter un des partis à bas ;
Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine :
Oui , j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret ,
Soudain j'ai condamné ce mouvement secret ;
Et si j'ai senti dans ses destins contraires ,
Quelque maligne joie en faveur des mes freres ,
Soudain pour l'étouffer rappelant ma raison ,
J'ai pleuré quand la gloire entroit dans leur maison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'un ou l'autre
tombe ,
Qu'Albe devienne esclave , ou que Rome suc-
combe ,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs , ni d'espoir aux
vaincus ;
J'aurois pour mon pays une cruelle haine ,
Si je pouvois encore être toute Romaine ,

Et si je demandois votre triomphe aux Dieux ,
 Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
 Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un
 homme ,
 Je ne suis point pour Albe , & ne suis plus pour
 Rome ;
 Je crains pour l'une & l'autre en ce dernier effort ,
 Et ferai du parti qu'affligera le sort ,
 Egal à tous les deux jusques à la victoire ,
 Je prendrai part aux maux sans en prendre à la
 gloire ;
 Et je garde , au milieu de tant d'âcres rigueurs ,
 Mes larmes aux vaincus , & ma haine aux vain-
 queurs.

J U L I E.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses
 En des esprits divers des passions diverses !
 Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement !
 Son frere est votre époux , le vôtre est son amant ,
 Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre ,
 Son sang dans une armée , & son amour dans
 l'autre.
 Lorsque vous conserviez un esprit tout Romain ,
 Le sien irrésolu , le sien tout incertain ,
 De la moindre mêlée appréhendoit l'orage ,
 De tous les deux partis détestoit l'avantage ,
 Au malheur des vaincus donnoit toujours ses
 pleurs ,
 Et nourrissoit ainsi d'éternelles douleurs.
 Mais hier quand elle sçut qu'on avoit pris journée ,
 Et qu'enfin la bataille alloit être donnée ,
 Une soudaine joie éclatant sur son front ...

Ah ! Que je crains , Julie , un changement si prompt !

Hier dans sa belle humeur elle entretenoit Valere ;
 Pour ce rival sans doute elle quitte mon frere ;
 Son esprit ébranlé par les objets présens ,
 Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
 Mais excusez l'auteur d'une amour fraternelle ,
 Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle ;
 Je forme des soupçons d'un trop léger sujet ;
 Près d'un jour si funeste on change peu d'objet ,
 Les ames rarement sont de nouveau blessées ;
 Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées.
 Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens ,
 Ni de contentement qui soient pareils aux siens.

JULIE.

Les causes comme à vous , m'en semblent fort obscures ,

Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.

C'est assez de constance en un si grand danger ,
 Que de le voir , l'attendre , & ne point s'affliger ,
 Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.
 Essayez sur ce point à la faire parler.

Elle vous aime assez pour ne rien vous céler :
 Je vous laisse.



SCENE

S C E N E I I.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

MA sœur; entreprenez Julie,

J'ai honte de montrer tant de mélancolie;
Et mon cœur accablé de mille déplaisirs,
Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

S C E N E I I I.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

QU'elle a tort de vouloir que je vous entre-
tienne!

Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne?
Et que plus insensible à de si grands malheurs,
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs?
De pareilles frayeurs mon ame est alarmée,
Comme elle je perdrai dans l'une & l'autre armée.
Je verrai mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour son pays ou détruire le mien;
Et cet objet d'amour devenir pour ma peine,
Digne de mes soupirs ou digne de ma haine.
Hélas!

Tom. X.

F

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous ,
On peut changer d'amant , mais non changer
d'époux.

Oubliez Curiace & recevez Valere ,
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire ,
Vous ferez toute nôtre ; & votre esprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes ;
Et plaiguez mes malheurs sans m'ordonner des
crimes.

Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister ,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi ! vous appelez crime un change raison-
nable ?

CAMILLE.

Quoi ! le manque de foi vous semble pardon-
nable ?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguisez envain une chose trop claire ,
Je vous vis encor hier entretenir Valere ;
Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous ,
Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier & lui fis bon visage ,
N'en imaginez rien qu'a son désavantage ;

De mon contentement un autre étoit l'objet ;
 Mais pour sortir d'erreur sçachez-en le sujet.
 Je garde à Curiace une amitié trop pure ,
 Pour souffrir plus long-tems qu'on m'estime par-
 jure.

Il vous souvient qu'à peine on voyoit de sa sœur,
 Par un heureux hymen mon frere possesseur ;
 Quand pour comble de joie il obtint de mon
 pere

Que de ses chastes feux je serois le salaire ,
 Ce jour nous fut propice & funeste à la fois ;
 Unissant nos maisons , il défunit nos Rois ,
 Un même instant conclut notre hymen & la guerre,
 Fit naître notre espoir & le jetta par terre ,
 Nous ôta tout si-tôt qu'il nous eut tout promis :
 Et nous faisant amant il nous fit ennemis.
 Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes ,
 Combien contre le Ciel il vomit de blasphêmes ,
 Et combien de ruisseaux coulerent de mes yeux !
 Je ne vous le dis point , vous vites nos adieux.
 Vous avez vu depuis les troubles de mon ame ,
 Vous sçavez pour la paix quels vœux a fait ma
 flamme ,

Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement ,
 Tantôt pour mon pays, tantôt pour un amant.
 Enfin , mon désespoir parmi ces longs obstacles ,
 M'a fait avoir recours à la voix des oracles ;
 Écoutez si celui qui me fut hier rendu ,
 Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
 Ce Grec si renommé qui depuis tant d'années ,
 Au pied de l'Aventin prédit nos destinées :
 Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux ,

Mais promet par ces vers la fin de mes travaux.
Albe & Rome demain prendront une autre face ,
Tes vœux sont exaucés , elles auront la paix ,
Et tu seras unie avec ton Curiace ,
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais.
 Je pris sur cet oracle une entière assurance ;
 Et comme le succès passoit mon espérance ,
 J'abandonnai mon ame à des ravissemens
 Qui passoient les transports des plus heureux
 amans.

Jugez de leurs excès. Je rencontrai Valere ,
 Et contre sa coutume il ne put me déplaire ,
 Il me parla d'amour sans me donner d'ennui ,
 Je ne m'apperçus pas que je parlois à lui ,
 Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace ,
 Tout ce que je voyois me sembloit Curiace ,
 Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux ,
 Tout ce que je disois l'assuroit de mes vœux.
 Le combat général aujourd'hui se hasarde ;
 J'en scus hier la nouvelle , & je n'y pris pas
 garde.

Mon esprit rejettoit ces funestes objets ,
 Charmé des doux penfers d'hymen & de la paix.
 La nuit a dissipé des erreurs si charmantes ,
 Mille songes affreux , mille images sanglantes ,
 Ou plutôt mille amas de carnage & d'horreur .
 M'ont arraché ma joie & rendu ma terreur.
 J'ai vu du sang , des morts , & n'ai rien vu de
 suite.

Un spectre en paroissant prenoit soudain la fuite ,
 Ils s'effaçoient l'un l'autre , & chaque illusion
 Redoubloit mon effroi par sa confusion.

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprete.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes sou-
hais,

Au jour d'une bataille, & non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, & la paix lui succède.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal s'il y faut ce remede!
Soit que Rome y succombe, ou qu'Albe ait le
dessous,

Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon
époux.

Jamais, jamais ce nom ne fera pour un homme
Qui soit ou le vainqueur ou l'esclave de Rome.

Mais, quel objet nouveau se présente en ces
lieux?

Est-ce toi, Curiace? En croirai-je mes yeux?

S C E N E I V.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'En doutez point, Camille, & revoyez
un homme

Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome.
Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains

Du poids honteux des fers ou du fang des Romains.

J'ai cru que vous aimiez assez Rome & la gloire,
Pour mépriser ma chaîne & haïr ma victoire;
Et comme également en cette extrémité
Je craignois la victoire & la captivité...

CAMILLE.

Curiaçe, il fuffit, je devine le refte.
Tu fuis une bataille à tes vœux fi funefte;
Et ton cœur tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le fecours de ton bras.
Qu'un autre confidère ici ta renommée,
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,
Ce n'eft point à Camille à t'en méfeftimer,
Plus ton amour paroît, plus elle doit t'aimer,
Et fi tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,

Plus tu quitte pour moi, plus tu le fais paroître.
Mais as-tu vu mon pere, & peut-il endurer
Qu'ainfi dans fa maifon tu m'ofes retirer?
Ne préfère-t-il point l'état à fa famille?
Ne regarde-t-il point Rome plus que fa fille?
Enfin notre bonheur eft-il bien affermi?
T'a-t-il vu comme gendre ou bien comme ennemi?

CURIAÇE.

Il m'a vu comme gendre avec une tendrefse
Qui témoignoît affez une entière allégrefse;
Mais il ne m'a point vu par une trahifon,
Indigne de l'honneur d'entrer dans fa maifon.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville,
J'aime encor mon honneur en adorant Camille;
Tant qu'à duré la guerre on m'a vu conftamment

Aussi bon citoyen que véritable amant ;
 D'Albe avec mon amour j'accordoïis la querelle ;
 Je soupirois pour vous en combattant pour elle ;
 Et s'il falloit encor que l'on en vint aux coups ,
 Je combattois pour elle en soupirant pour vous.
 Oui , malgré les desirs de mon ame charmée ,
 Si la guerre duroit , je serois dans l'armée.
 C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès ,

La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ?

JULIE.

Camille , pour le moins croyez-en votre oracle ;
 Et sçachons pleinement par quels heureux effets ,
 L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'auroit-on jamais cru ! Déjà les deux armées ,
 D'une égale chaleur au combat animées ,
 Se menaçoient des yeux , & marchant fierement ,
 N'attendoient pour donner que le commande-
 ment ;

Quand notre Dictateur devant les rangs s'avance ,
 Demande à votre Prince un moment de silence ;
 Et l'ayant obtenu : *Que faisons-nous , Romains ,*
 Dit-il , *& quel démon nous fait venir aux mains ?*
Souffrons que la raison éclaire enfin nos ames ;
Nous sommes vos voisins , nos filles sont vos femmes ,
Et l'hymen nous a joints par tant & tant de nœuds ,
Qu'il est peu de vos fils qui ne soient nos neveux .
Nous ne sommes qu'un sang & qu'un peuple en deux
villes ,

*Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs,
Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?
Nos ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie ;
Lassé , demi rompu , vainqueur , mais pour tout
fruit*

*Dénué d'un secours par lui-même détruit.
Ils ont assez long-tems joui de nos divorces ;
Contr'eux dorénavant joignons toutes nos forces ,
Et noyons dans l'oubli ces petits différends
Qui de si bons guerriers font de mauvais parens.
Que si l'ambition de commander aux autres ,
Fait marcher aujourd'hui vos troupes & les nôtres ,
Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
Elle nous unira , loin de nous diviser.
Nommons des combattans pour la cause commune ,
Que chaque peuple aux siens attache sa fortune ;
Et suivant ce que d'eux ordonnera le sort ,
Que le foible parti prenne loi du plus fort.
Mais sans indignité pour des guerriers si braves ,
Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves ,
Sans honte , sans tribut & sans autre rigueur
Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vain-
queur :*

*Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire.
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire ,
Chacun jettant les yeux dans un rang ennemi ,
Reconnoît un beau-frere , un cousin , un ami ,
Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides
Voloient sans y penser à tant de parricides ,
Et font paroître un front couvert tout à la fois*

D'horreur pour la bataille & d'ardeur pour ce
choix.

Enfin, l'offre s'accepte, & la paix désirée,
Sous ces conditions est aussi-tôt jurée.

Trois combattront pour tous; mais pour les mieux
choisir,

Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir.
Le vôtre est au Sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O Dieux! que ce discours rend mon ame contente!

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun ac-
cord,

Le sort de nos guerriers réglera notre sort.

Cependant tout est libre attendant qu'on les nom-
me;

Rome est dans notre camp, & notre camp dans
Rome.

D'un & d'autre côté l'accès étant permis,
Chacun va renouer avec ses vieux amis.

Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos freres;
Et mes desirs ont eu des succès si prosperes,

Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur sans pareil de vous donner la main.

Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement
Qui doit mettre le comble a mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes freres,

Et sçavoir d'eux encor la fin de nos miseres.

JULIE.

Allez , & cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous graces aux immortels,

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime,
Elle eut cru faire ailleurs un choix illégitime;
Cette superbe ville , en vos freres & vous ,
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous ;
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres ,
D'une seule maison brave toutes les nôtres.
Nous croirons , à la voir toute entiere en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire;
Oui , l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix ,
En pouvoit à bon titre immortaliser trois ;
Et puisque c'est chez vous que mon heur & ma
flamme
M'ont fait placer ma sœur & choisir une femme ,
Ce que je vais vous être , & ce que je vous suis ,
Me font y prend part autant que je le puis :

Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte.
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe & prévois son malheur.
Puisque vous combattez, la perte est assurée,
En vous faisant nommer le destin l'a jurée,
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

H O R A C E.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre
Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, & les trois qu'elle
nomme.

C'est un aveuglement pour elle bien fatal,
D'avoir tant à choisir & de choisir si mal.
Mille de ses enfans beaucoup plus dignes d'elle,
Pouvoient bien mieux que nous soutenir sa que-
relle ;

Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;
Mon esprit en conçoit une mâle assurance,
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;
Et du sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi, mais mon ame ravie
Remplira son attente ou quittera la vie.
Qui veut mourir ou vaincre, est vaincu rarement,
Ce noble désespoir périt mal-aisément.
Rome, quoiqu'il en soit, ne sera point sujette,
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

C U R I A C E.

Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint !

Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
 Dures extrémités, de voir Albe asservie,
 Ou sa victoire au prix d'une si chère vie,
 Et que l'unique bien où tendent ses desirs,
 S'achete seulement par vos derniers soupirs !
 Quels vœux puis-je former, & quel bonheur attendre ?

De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre,
 De tous les deux côtés mes desirs sont trahis.

H O R A C E.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !

Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes,
 La gloire qui le suit ne souffre point de larmes ;
 Et je le recevrais en bénissant mon sort,
 Si Rome & tout l'Etat perdoient moins en ma mort.

C U R I A C E.

A vos amis pourtant permettez de le craindre,
 Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre ;
 La gloire en est pour vous, & la perte pour eux,
 Il vous fait immortel, & les rend malheureux :
 On perd tout quand on perd un ami si fidele,
 Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.



SCÈNE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.
CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Hé bien, qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux freres & vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous & vos deux freres.

Mais pourquoi ce front triste & ces regards sé-
veres ?

Ce choix vous déplait-il ?

CURIACE.

Non, mais il me surprend.

Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au Dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie ?

Ce morne & froid accueil me surprend à mon
tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance, & l'amour

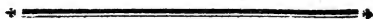
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contr'eux ! Ah ! c'est beaucoup me dire en peu
de mots.

CURIACE.

Porte lui ma réponse, & nous laisse en repos.



S C E N E I I I.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le Ciel, les enfers & la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ;
Que les hommes, les dieux, les démons, & le
fort

Préparent contre nous un général effort ;
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le fort & les démons, & les dieux & les hom-
mes ;

Ce qu'ils ont de cruel, & d'horrible, & d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à
tous deux.

HORACE.

Le fort qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière ;
Il épuise sa force à former un malheur,
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;

Et comme il voit en nous des ames peu communes ,

Hors de l'ordre commun il nous fair des fortunes.

Combattre un ennemi pour le salut de tous ,

Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups ,

D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;

Mille déjà l'ont fait , mille pourroient le faire.

Mourir pour le pays est un si digne sort ,

Qu'on brigueroit en foule une si belle mort.

Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime ,

S'attacher au combat contre un autre soi-même ,

Attaquer un parti qui prend pour défenseur

Le frere d'une femme & l'amant d'une sœur ,

Et rompant tous ces nœuds s'armer pour la patrie

Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie ;

Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous ,

L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux ;

Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée ,

Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIA CE.

Il est vrai que nos noms ne sçauroient plus périr ,

L'occasion est belle , il nous la faut chérir ,

Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare :

Mais votre fermeté tient un peu du barbare.

Peu , même de grands cœurs , tireroient vanité

D'aller par ce chemin à l'immortalité.

A quelque prix qu'on mette une telle fumée ,

L'obscurité vaut mieux que tant de renommée :

Pour moi je l'ose dire , & vous l'avez pu voir ,

Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir ;

Notre longue amitié , l'amour , ni l'alliance

N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance :

Et puisque par ce choix Albe montre en effet
 Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
 Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome,
 J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.
 Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
 Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
 Prêt d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
 Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire,
 Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
 Mon cœur s'en effarouche, & j'en frémis d'hor-
 reur ;

J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie.
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,
 Ce triste & fier honneur m'émeut sans m'ébranler,
 J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il
 m'ôte ;

Et si Rome demande une vertu plus haute,
 Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain,
 Pour conserver encor quelque chose d'humain.

H O R A C E.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être,
 Et si vous m'égalez, faites le mieux paroître.
 La solide vertu dont je fais vanité,
 N'admet point de foiblesse avec la fermeté ;
 Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière,
 Que dès le premier pas regarder en arriere.
 Notre malheur est grand, il est au plus haut
 point ,

Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.
 Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
 J'accepte aveuglément cette gloire avec joie :

Celle

Celle de recevoir de tels commandemens,
Doit étouffer en nous tous autres sentimens :
Qui prêt de le servir considère autre chose ,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose ;
Ce droit saint & sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras , je n'examine rien ,
Avec une allégresse aussi pleine & sincere
Que j'épousai la sœur , je combattrai le frere ;
Et pour trancher enfin ces discours superflus ,
Albe vous a nommé , je ne vous connois plus.

CURIACE.

Je vous connois encor , & c'est ce qui me tue ;
Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue ,
Comme notre malheur elle est au plus haut point ,
Souffrez que je l'admire & ne l'inite point.

HORACE.

Non , non , n'embrassez pas de vertu par con-
trainte ,
Et puisque vous trouvez plus de charme à la
plainte ,
En toute liberté goûtez un bien si doux ;
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous :
Je vais revoir la vôtre & résoudre son ame
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme ,
A vous aimer encor si je meurs par vos mains ,
Et prendre à son malheur des sentimens Romains.



S C E N E I V.

HORACE, CURIACE, CAMILLE.
HORACE.

Avez-vous sçu l'état qu'on fait de Curiace,
Ma sœur ?

CAMILLE.

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance & montrez-vous ma
sœur,

Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frere,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit
faire,

Qui sert bien son pays, & sçait montrer à tous
Par sa haute vertu qu'il est digne de vous.
Comme si je vivois, achevez l'hyménée.
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler & votre cœur se presse,
Consumez avec lui toute cette foiblesse,
Querellez Ciel & Terre, & maudissez le sort ;
Mais après le combat ne pensez plus au mort.

[à Curiace]

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous ap-
pelle.

SCÈNE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

I Ras-tu, Curiace? & ce funeste honneur
Te plait-il aux dépens de tout notre bonheur?

CURIACE.

Hélas ! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
Mourir ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vais comme au supplice à cet illustre emploi,
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi,
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime,
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime,
Elle se prend au Ciel & l'ose quereller ;
Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connois mieux, tu veux que je te prie,
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits ;
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois,
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre,
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque
rien,

Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre
tête

Des lauriers immortels que la gloire m'apprête ?
 Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
 Qu'il auroit triomphé si j'avois combattu ?
 Et que sous mon amour, ma valeur endormie
 Couronne tant d'exploits d'une telle infamie ?
 Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
 Tu ne succomberas ni vaincras que par moi ;
 Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,

Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis !

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,
 Ta sœur de son mari !

CURIACE.

Telle est notre misère.

Le choix d'Albe & de Rome ôte toute douceur
 Aux noms jadis si doux de beau-frère & de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,
 Et demander ma main pour prix de ta conquête !

CURIACE.

Il n'y faut plus penser ; en l'état où je suis,
 Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.
 Vous en pleurez, Camille !

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure,
 Mon insensible amant ordonne que je meure ;
 Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau,

Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encor alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissans discours,

Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours !

Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue !

Ma constance contr'elle à regret s'évertue.

N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,

Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs.

Je sens qu'elle chancelle & défend mal la place;

Plus je suis votre amant, moins je suis Curiaçe :

Foible d'avoir déjà combattu l'amitié,

Vaincroit-elle à la fois l'amour & la pitié ?

Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,

Où j'oppose l'offense à de si fortes armes,

Je me défendrai mieux contre votre courroux,

Et pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.

Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage.

Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage !

Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi !

En faut-il plus encor ? Je renonce à ma foi.

Rigoureuse vertu dont je suis la victime,

Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime !

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime & j'atteste les Dieux

Qu'au-lieu de t'en haïr je t'en aimerai mieux ;

Oui, je te chérirai tout ingrat & perfide,

Et cesse d'aspirer au nom de fraticide.

Pourquoi fais-je Romaine, ou que n'es-tu Romain ?

Je te préparerois des lauriers de ma main.
 Je t'encouragerois au-lieu de te distraire,
 Et je traiterois comme j'ai fait mon frere.
 Hélas ! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui ;
 J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
 Il revient ; quel malheur , si l'amour de sa femme
 Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton ame !

* ————— *

S C E N E VI.

HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le fuit ! pour ébranler mon
 cœur,
 Est-ce peu de Camille , y joignez-vous ma sœur ?
 Et laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,
 L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

Non , non , mon frere , non , je ne viens en ce lieu
 Que pour vous embrasser & pour vous dire adieu.
 Votre sang est trop bon , n'en craignez rien de
 lâche ,
 Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche ;
 Si ce malheur illustre ébranloit l'un de vous ,
 Je le défavouerois pour frere ou pour époux.
 Pourrai-je toutefois vous faire une priere
 Digne d'un tel époux & digne d'un tel frere ?

Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mélange de crimes;
Enfin, je vous veux faire ennemis légitimes.

Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien,
Quand je ne serai plus, vous ne vous ferez rien;
Brisez votre alliance, & rompez-en la chaîne;
Et puisque votre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr.
Albe le veut & Rome, il faut leur obéir,
Qu'un de vous deux me tue, & que l'autre me
venge;

Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa
sœur.

Mais quoi! vous souilleriez une gloire si belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle;
Le zèle du pays vous défend de tels soins;
Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins;
Il lui faut, & sans haine, immoler un beau-frère.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire;
Commencez par sa sœur à répandre son sang,
Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à nos chères patries;
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, & moi de toutes
deux.

Quoi! me réservez-vous à voir une victoire,
Où pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari,

Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri ?
 Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame ?
 Satisfaire aux devoirs & de sœur & de femme ?
 Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?
 Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu :
 Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne ,
 Le refus de vos mains y condamne la mienne.
 Sus donc, qui vous retient ? Allez , cœurs inhu-
 mains,

J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains.
 Vous ne les aurez point au combat occupées,
 Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ;
 Et malgré vos refus, il faudra que leurs coups
 Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma sœur !

CAMILLE.

Courage, ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlisent !
 Quelle peur vous saisit ? Sont-ce-là ces grands
 cœurs,
 Ces héros qu'Albe & Rome ont pris pour défen-
 seurs ?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine, & quelle est mon offense ?
 Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
 Que t'a fait mon honneur ? & par quel droit
 viens-tu,
 Avec toute ta force attaquer ma vertu ?

Du moins contente-toi de l'avoir étonnée ,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point ,
Aime assez ton mari pour n'en triompher point.
Va-t-en , & ne rends plus la victoire douteuse ,
La dispute déjà m'en est assez honteuse ,
Souffre qu'avec horreur je termine mes jours.

S A B I N E.

Va , cesse de me craindre , on vient à ton secours.



S C E N E V I I.

Le vieil HORACE , HORACE CURIACE ,
SABINE , CAMILLE.

Le vieil H O R A C E.

QU'est ceci , mes enfans ? Ecoutez-vous vos
flames ,

Et perdez-vous encor le tems avec des femmes ?
Prêts à verser du sang , regardez-vous des pleurs ?
Fuyez , & laissez les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art & de tendresse ,

Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse ;
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

S A B I N E.

N'appréhendez rien d'eux , ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts , vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez & d'un fils & d'un gendre ;
Et si notre foiblesse avoit pu les changer ,

Nous vous laissons ici pour les encourager.

Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes.

Contre tant de vertus cé font de foibles armes,
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.
Tygres, allez combattre, & nous, allons mourir.



S C E N E V I I I.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

MOn pere , retenez des femmes qui s'emportent ;

Et de grace empêchez sur-tout qu'elles ne sortent;
 Leur amour importun viendrait avec éclat,
 Par des cris & des pleurs troubler notre combat,
 Et ce qu'elles nous font, feroit qu'avec justice
 On nous imputerait ce mauvais artifice.
 L'honneur d'un si beau choix seroit trop acheté,
 Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

Le vieil HORACE.

**J'en aurai foin. Allez, vos freres vous attendent,
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.**

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je, & par quels compli-
ments...

Le vieil HORACE.

Ah ! n'attendrifiez point ici mes sentimens

Pour vous encourager ma voix manque de termes,
 Mon cœur ne forme point de penfers assez fermes,
 Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
 Faites votre devoir & laissez faire aux Dieux.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

SABINE *seul.*

PRenons parti, mon ame, en de telles disgraces,
 Soyons femme d'Horace ou sœur des Curiaces :
 Cessons de partager nos inutiles soins,
 Souhaitons quelque chose ; & craignons un peu moins.
 Mais las ! quel parti prendre en un sort si contraire !
 Quel ennemi choisir d'un époux ou d'un frere !
 La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux ;
 Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
 Sur leurs hauts sentimens réglons plutôt les nôtres,
 Soyons femme de l'un, ensemble, & sœur des autres,
 Regardons leur honneur comme un souverain bien,
 Imitons leur constance, & ne craignons plus rien ;
 La mort qui les menace est une mort si belle
 Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.

N'appellons point alors les destins inhumains ;
Songeons pour quelle cause, & non par quelles
 mains ;

Revoyons les vainqueurs sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire ;
Et sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang ,
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je suis femme , en l'autre je suis fille ;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens
Qu'on ne peut triompher que par les bras des
 miens.

Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie :
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur ,
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans hor-
 reur.

Flatteuse illusion , erreur douce & grossière ,
Vain effort de mon ame , impuissante lumière
De qui le faux-brillant prend droit de m'éblouir ;
Que tu sçais peu durer & tôt t'évanouir !
Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
Poussent un jour qui fuit & rend les nuits plus
 sombres ,

Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté,
Que pour les abîmer dans plus d'obscurité.
Tu charmois trop ma peine, & le Ciel qui s'en
 fâche

Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frere ou mon époux.
Quand je songe à leur mort, quoi que je me pro-
 pose ,

Je songe par quels bras, & non pour quelle cause,
 Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang,
 Que pour considérer aux dépens de quel sang.
 La maison des vaincus touche seule mon ame,
 En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
 Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
 Qu'on ne peut triompher que par la mort des
 miens.

C'est-là donc cette paix que j'ai tant souhaitée ;
 Trop favorables Dieux, vous m'avez écoutée !
 Quels foudres lancez-vous quand vous vous ir-
 ritez ,

Si même vos faveurs ont tant de cruautés !
 Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
 Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence !

S C E N E II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

EN est-ce fait, Julie, & que m'apportez-
 vous ?

Est-ce la mort d'un frere ou celle d'un époux ?
 Le funeste succès de leurs ames impies,
 De tous les combattans a-t-il fait des hosties ?
 Et m'enviant l'horreur que j'aurois des vain-
 queurs ,
 Pour tous tant qu'ils étoient, demande-t-il mes
 pleurs ?

JULIE.

Quoi ! ce qui s'est passé vous l'ignorez encore ?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore,
Et ne sçavez-vous pas que de cette maison,
Pour Camille & pour moi l'on fait une prison ?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos lar-
mes,

Sans cela nous serions au milieu de leurs armes ;
Et par les désespoirs d'une chaste amitié,
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle ;
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.
Si-tôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer :
A voir de tels amis, des personnes si proches
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
L'autre d'un si grand zèle admire la fureur,
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
Et tel l'ose nommer sacrilège & brutale.
Ces divers sentimens n'ont pourtant qu'une voix,
Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur
choix,

Et ne pouvant souffrir un combat si barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands Dieux qui
m'exaucez !

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez,

Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre;
Mais il vous reste encore assez de quoi vous plain-
dre.

Envain d'un sort si triste on les veut garantir,
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir.
La gloire de ce choix leur est si précieuse,
Et charme tellement leur ame ambitieuse,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps fouille leur renom-
mée,
Ils combattront plutôt & l'une & l'autre armée;
Et mourront par les mains qui leur font d'autres
loix,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel
choix.

S A B I N E.

Quoi! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obsti-
nent!

J U L I E.

Où, mais d'autre côté les deux camps se mu-
tinent;
Et leurs cris des deux parts poussés en même-
temps,
Demandent la bataille ou d'autres combattans.
La présence des chefs à peine est respectée,
Le pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée;
Le Roi même s'étonne, & pour dernier effort,
Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,
Consultons des grands Dieux la majesté sacrée,
Et voyons si ce change à leurs bontés agréé.
Quel impie osera se prendre à leur vouloir,

*Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir ?
Il le sait , & ces mots semblent être des charmes ,
Même aux six combattans ils attachent les armes ,
Et ce desir d'honneur qui leur ferme les yeux ,
Tout aveugle qu'il est , respecte encor les Dieux.
Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle ,
Et soit par déference ou par un prompt scrupule ,
Dans l'une & l'autre armée on s'en fait une loi ,
Comme si toutes deux le connoissoient pour Roi.
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.*

SABINE.

Les Dieux n'avoueront point un combat plein de crimes ,
J'en espère beaucoup puisqu'il est différé ;
Et je commence à voir ce que j'ai désiré.



S C E N E I I I

SABINE, CAMILLE, JULIE.

SABINE.

MA sœur, que je vous dise une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la sçavoir, s'il faut la nommer telle ;
On l'a dite a mon pere , & j'étois avec lui ;
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus
rudes ,
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes ;
Et

Et tout l'allègement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les Dieux n'ont pas envain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Difons plutôt, ma fœur, qu'envain on les consulte,

Ces mêmes Dieux à Tulle ont inspiré ce choix;
Et la voix du public n'est point toujours leur voix.
Ils descendent bien moins dans de fi bas étages,
Que dans l'ame des Rois leurs vivantes images,
De qui l'indépendance & sainte autorité
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles,

Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles;

Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre,
On l'entend d'autant moins que plus on doit l'entendre;

Et loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur, doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'assurance;

Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du Ciel ouvre à demi ses bras,

Tom. X.

H

Qui ne s'en promettre rien, ne la mérite pas ;
 Il empêche souvent qu'elle ne se déploie ,
 Et lorsqu'elle descend , son refus la renvoie.

CAMILLE.

Le Ciel agit sans nous en ces événemens ;
 Et ne les règle point dessus nos sentimens.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace !
 Adieu : je vais sçavoir comme enfin tout se passe.
 Modérez vos frayeurs , j'espère à mon retour
 Ne vous entretenir que de propos d'amour ;
 Et que nous n'emploierons la fin de la journée
 Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moi , je n'espère rien.

JULIE.

L'effet nous fera voir que nous en jugeons bien.



S C E N E IV.

SABINE, CAMILLE,

SABINE.

Parmi nos déplaisirs souffrez que je vous
 blâme,
 Je ne puis approuver tant de trouble en votre
 ame ;
 Que feriez-vous , ma sœur , au point où je me
 vois ,

Si vous aviez à craindre autant que je le dois ?
Et si vous attendiez de leurs ames fatales ,
Des maux pareils aux miens & des pertes égales ?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux & des miens.
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les
siens ;

Mais , à bien regarder ceux où le Ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous ;
Des freres ne font rien à l'égard d'un époux ,
L'hymen qui nous attache en un autre famille ,
Nous détache de celle où l'on a vécu fille ;
On voit d'un œil divers des nœuds si différens ,
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parens.
Mais si près d'un hymen, l'amant que donne un pere
Nous est moins qu'un époux , & non pas moins
qu'un frere ;

Nos sentimens entre eux demeurent suspendus ,
Notre choix impossible , & nos vœux confondus.
Ainsi , ma sœur , du moins vous avez dans vos
plaintes

Où porter vos souhaits & terminer vos craintes ;
Mais si le Ciel s'obstine à vous persécuter ,
Pour moi j'ai tout à craindre , & rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure , & par les mains
de l'autre ,

C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
Quoique ce soient , ma sœur , des nœuds bien dif-
férens ,

C'est sans les oublier qu'on quitte ses parens ,

H 2

L'hymen n'efface point ces profonds caractères ,
 Pour aimer un mari l'on ne hait pas ses frères ;
 La nature en tout temps garde ses premiers droits ,
 Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix ,
 Aussi-bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes ,

Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes.
 Mais l'amant qui vous charme & pour qui vous brûlez ,

Ne vous est après tout que ce que vous voulez ;
 Une mauvaise humeur , un peu de jalousie ,
 En fait assez souvent passer la fantaisie.

Ce que peut le caprice , osez-le par raison ,
 Et laissez votre sang hors de comparaison.
 C'est crime qu'opposer des liens volontaires
 A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
 Si donc le Ciel s'obstine à nous persécuter ,
 Seule j'ai tout à craindre & rien à souhaiter ;
 Mais pour vous , le devoir vous donne dans vos plaintes

Où porter vos souhaits & terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le vois bien , ma sœur , vous n'aimates jamais ,
 Vous ne connoissez point ni l'amour ni ses traits.
 On peut lui résister quand il commence à naître ,
 Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître ,
 Et que l'aveu d'un pere engageant notre foi ,
 A fait de ce tyran un légitime Roi.
 Il entre avec douceur , mais il regne par force ;
 Et quand l'ame une fois a goûté son amorce ,
 Vouloir ne plus aimer , c'est ce qu'elle ne peut ,
 Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut ,
 Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

S C E N E V.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

JE viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
Mes filles, mais envain je voudrois vous céler
Ce qu'on ne vous sçauroit long-temps dissimuler.
Vos freres sont aux mains, les Dieux ainsi l'or-
donnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent ;
Et je m'imaginois dans la Divinité
Beaucoup moins de justice & bien plus de bonté.
Ne nous consolez point ; contre tant d'infortune
La pitié parle envain, la raison importune ;
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs ;
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aisément faire en votre présence,
De notre désespoir une fausse constance ;
Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
L'affecter au-dehors c'est une lâcheté :
L'usage d'un tel art nous le laissons aux hommes,
Et ne voulons passer que pour ce que nous som-
mes.

Nous ne demandons point qu'un courage si fort
S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort :
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes,

H 3

Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes;
Enfin, pour toute grace, en de vels déplaisirs,
Gardez votre constance & souffrez nos soupirs.

Le vieil HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,

Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre;
Et céderois peut-être à de si rudes coups,
Si je prenois ici même intérêt que vous.

Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,

Tous trois me sont encor des personnes bien chères;
Mais enfin l'amitié n'est pas de même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang.

Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine, comme Sœur, Camille, comme amante;
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.

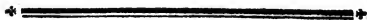
Ils sont, graces aux Dieux, dignes de leur patrie,
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie;
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque foiblesse ils l'avoient mandiée,
Si leur haute vertu ne l'eut répudiée,

Ma main bientôt sur eux m'eut vengé hautement
De l'affront que m'eut fait ce mol consentement.
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres;
Si le Ciel pitoyable eut écouté ma voix,
Albe seroit réduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces,

Sans voir leurs bras fouillés du sang des Curiaces ;
Et de l'événement d'un combat plus humain ,
Dépendroit maintenant l'honneur du nom Ro-
main.

La prudence des Dieux autrement en dispose ,
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose ,
Il s'arme en ce besoin de générosité ,
Et du bonheur public fait sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos pei-
nes ,

Et songez toutes deux que vous êtes Romaines ,
Vous l'êtes devenue , & vous l'êtes encor ;
Un si glorieux titre est un digne trésor.
Un jour , un jour viendra que par toute la terre ;
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre ;
Et que tout l'Univers tremblant dessous ses loix ,
Ce grand nom deviendra l'ambition des Rois :
Les Dieux à notre Enée ont promis cette gloire.



S C E N E VI.

Le vieil HORACE, SABINE,
CAMILLE, JULIE.

Le vieil HORACE

Nous venez-vous, Julie, apprendre la vi-
ctoire ?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, & vos fils sont défaits ,

Des trois, les deux sont morts, son époux seul vous
reste.

Le vieil HORACE

O d'un triste combat, effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe, & pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point, on vous trompe,
Julie,

Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie,
Je connois mieux mon sang, il sçait mieux son
devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses freres,
Mais quand il s'est vu seul contre trois adversaires,
Prêt d'être enfermé d'eux, sa suite l'a sauvé,

Le vieil HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs, à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes freres!

Le vieil HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous,
Deux jouissent d'un sort dont le pere est jaloux.
Que de plus nobles fleurs leur tombe soit cou-
verte,

La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage vaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son Prince,

Ni d'un Etat voisin devenir la Province.
 Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront.
 Que sa fuite honteuse imprime à notre front,
 Pleurez le déshonneur de toute notre race;
 Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

Le vieil HORACE.

Qu'il mourut,

Ou qu'un beau désespoir alors le secourut.
 N'eut-il que d'un moment reculé sa défaite,
 Rome eut été du moins un peu plus tard sujette.
 Il eut avec honneur laissé mes cheveux gris;
 Et c'étoit de sa vie un assez digne prix.
 Il est de tout son sang comptable à sa patrie,
 Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie;
 Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
 Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
 J'en romprai bien le cours, & ma juste colere
 Contre un indigne fils, usant des droits d'un pere,
 Sçaura bien faire voir dans sa punition,
 L'éclatant défaveu d'une telle action.

SABINE.

Ecoutez un peu moins ces ardeurs généreuses;
 Et ne nous rendez point tout-à fait malheureuses.

Le vieil HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément,
 Nos malheurs jusqu'ici vous touchent foiblement,
 Vous n'avez point encor de part à nos miseres,
 Le Ciel vous a sauvé votre époux & vos freres,
 Si nous sommes sujets, c'est de votre pays,
 Vos freres sont vainqueurs quand nous sommes
 trahis ;

Et voyant le haut point où leur gloire se monte ;
 Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte ;
 Mais votre trop d'amour pour cet infame époux ,
 Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.
 Vos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses.
 J'atteste des grands Dieux les suprêmes puissances,
 Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres
 mains

Laveront dans son sang la honte des Romains.

(*Le vieil Horace sort.*)

SABINE.

Suivons-le promptement, la colere l'emporte.
 Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la
 sorte !

Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus
 grands,

Et toujours redouter la main de nos parens !

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

NE me parlez jamais en faveur d'un infame ;
 Qu'il me fuie à l'égal des freres de sa femme ;
 Pour conserver un sang qu'il tient si précieux ,
 Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.

Sabine y peut mettre ordre , ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste ...

CAMILLE.

Ah! mon pere , prenez un plus doux sentiment ;
Vous verrez Rome même en user autrement ,
Et de quelque malheur que le Ciel l'ait comblée ,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

Le vieil HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard ;
Camille , je suis pere , & j'ai mes droits à part.
Je sçais trop comme agit la vertu véritable :
C'est sans en triompher que le nombre m'accable ;
Et sa mâle vigueur toujours en même point ,
Succombe sous la force & ne lui cède point.
Taisez-vous , & sçachons ce que nous veut Va-
lere.



S C E N E I I.

Le vieil HORACE, VALERE, CAMILLE.

VALERE.

ENvoyé par le Roi pour consoler un pere ,
Et pour lui témoigner ...

Le vieil HORACE.

N'en prenez aucun soin ,
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;
Et j'aime mieux voir morts , que couverts d'infamie ;
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens
d'honneur ,

124 *LES HORACES*
Il me suffit.

VALERE.

Mais l'autre est un rare bonheur,
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

Le vieil HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALERE.

Scul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

Le vieil HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

Le vieil HORACE.

Quel état de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALERE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

Le vieil HORACE.

Vous redoublez ma honte & ma confusion ;
Certes , l'exemple est rare & digne de mémoire ,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALERE.

Quelle confusion & quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous ,
Qui fait triompher Rome & lui gagne un Empire ?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un pere
aspire ?

Le vieil HORACE.

Quels honneurs , quel triomphe , & quel Empire ,
enfin ,

Lorsqu'Albe sous ses loix range notre destin ?

VALERE.

Que parlez-vous ici d'Albe & de sa victoire ?

Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire ?

Le vieil HORACE.

Je sçais que par sa fuite il a trahi l'État.

VALERE.

Oui, s'il eut en fuyant terminé le combat ;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyoit qu'en homme
Qui sçavoit ménager l'avantage de Rome.

Le vieil HORACE.

Quoi, Rome donc triomphe !

VALERE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, & lui seul sans blessure,
Trop foible pour eux tous, trop fort pour cha-
cun d'eux,

Il sçait bien se tirer d'un pas si hasardeux,
Il fuit pour mieux combattre, & cette prompte
ruse

Divise adroitement trois freres qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé ;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite ;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, & déjà les croit demi domptés ;
Il attend le premier, & c'étoit votre gendre.
L'autre tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
Envain en l'attaquant fait paroître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort con-
traire,

Elle crie au second qu'il secoure son frere ,
 Il se hâte & s'épuise en efforts superflus ,
 Il trouve en le joignant que son frere n'est plus.

C A M I L L E.

Hélas !

V A L E R E.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
 Et redouble bientôt la victoire d'Horace.
 Son courage sans force est un débile appui ,
 Voulant venger son frere , il tombe auprès de lui.
 L'air raisonne des cris qu'au Ciel chacun envoie,
 Albe en jette d'angoisse , & les Romains de joie.
 Comme notre héros se voit prêt d'achever ,
 C'est peu pour lui de vaincre , il veut encor
 braver.

*J'en viens d'immoler deux aux manes de mes freres ,
 Rome aura le dernier de mes trois adversaires ,
 C'est à ses intérêts que je vais l'immoler ,*
 Dit-il ; & tout d'un tems on le voit y voler.
 La victoire entr'eux deux n'étoit pas incertaine ;
 L'Albain percé de coups ne le traînoit qu'à peine ;
 Et comme une victime aux marches de l'autel ,
 Il sembloit présenter sa gorge au coup mortel :
 Aussi le reçoit-il , peu s'en faut , sans défense :
 Et son trépas , de Rome établit la puissance.

Le vieil H O R A C E.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !
 O d'un Etat penchant l'inespéré secours !
 Vertu digne de Rome , & sang digne d'Horace ,
 Appui de ton pays , & gloire de ta race !
 Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassemens ,
 L'erreur dont j'ai formé de si faux sentimens !

Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse !

V A L E R E.

Vos caresses bientôt pourront se déployer,
Le Roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remer à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux Dieux pour un bonheur si rare.
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
Par des chants de victoire & par de simples vœux;
C'est où le Roi le mène, & tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur & de joie.
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui,
Il y viendra lui-même & peut-être aujourd'hui;
Il croit mal reconnoître une vertu si pure,
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'Etat.

Le vieil H O R A C E.

De tels remerciemens ont pour moi trop d'éclat;
Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres,
Du service d'un fils & du sang des deux autres.

V A L E R E.

Il ne sçait ce que c'est d'honorer à demi;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi,
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plait de vous
faire,

Au-dessous du mérite & du fils & du pere.
Je vais lui témoigner quels nobles sentimens
La vertu vous inspire en tous vos mouvemens,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son ser-
vice.

Le vieil H O R A C E.

Je vous deyrai beaucoup pour un si bon office.

S C E N E III.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

MA fille, il n'est plus temps de répandre
des pleurs,

Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'hon-
neurs,

On pleure injustement des pertes domestiques,
Quand on en voit sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, & c'est assez pour nous,
Tous nos maux à ce prix doivent nous être
doux.

En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un
homme,

Dont la perte est aisée à réparer dans Rome :
Après cette victoire il n'est point de Romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle,
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle;
Et ses trois freres morts par la main d'un époux;
Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à
vous;

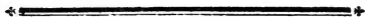
Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence aidant son grand cou-
rage,

Fera bientôt regner sur un si noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.

Cependant

Cependant étouffez cette lâche tristesse ,
Recevez-le*, s'il vient , avec moins de foiblesse ,
Faites-vous voir sa sœur ; & qu'en un même
flanc

Le Ciel vous a tous deux formés d'un même fang.



S C E N E I V.

CAMILLE *seule.*

Oui, je lui ferai voir par d'infailibles marques

Qu'un véritable amour brave la main des parques,
Et ne prend point de loix de ces cruels tyrans
Qu'un astre injurieux nous donne pour parens.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche,
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable pere, & par un juste effort
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverses
Prissent en moins de rien tant de faces diverses,
Qui fut doux tant de fois & tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joie & de douleur, d'espérance & de crainte ?
Asservie en esclave à plus d'événemens,
Et le piteux jouet de plus de changemens ?
Un oracle m'assure, un songe me travaille,
La paix calme l'effroi que me fait la bataille,
Mon hymen se prépare; & presque en un moment,
Pour combattre mon frere on choisit mon amant.

Quand on a tout perdu, que sçauroit-on plus craindre ?

Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect,
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect,
Offensez sa victoire, irritez sa colere ;
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
Il vient, préparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

S C E N E V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

*Procule porte en sa main les trois épées
des Curiaces.*

HORACE.

M

A sœur, voici le bras qui venge nos deux
freres,

Le bras qui rompt le cours de nos destins con-
traires,

Qui nous rend maître d'Albe : enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort des deux Etats.

Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma
gloire,

Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits ;

Et nos deux freres morts dans le malheur des armes,
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes.
Quand la perte est vengée on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paroître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée.
Mais, qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier sa perte en un moment?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace !
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur,
Le nom est dans ta bouche & l'amour dans ton
cœur !

Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !
Ta bouche la demande & ton cœur la respire !
Suis moins ta passion, règle mieux tes desirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :
Tes flammes désormais doivent être étouffées,
Bannis-les de ton ame & songe à mes trophées
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le
tien ?

Et si tu veux enfin que je trouve mon ame ;
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme.
Ma joie & mes douleurs dépendoient de son sort,
Je l'adorois vivant & je le pleure mort.

Ne cherche plus ta sœur où tu l'avois laissée,
 Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
 Qui comme une furie attachée à tes pas,
 Te veut incessamment reprocher son trépas.
 Tigre altéré de sang qui me défends les larmes,
 Qui veux que dans sa mort je trouve encor des
 charmes ;

Et que jusques au Ciel élevant tes exploits,
 Moi-même je le tue une seconde fois.
 Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
 Que tu tombes au point de me porter envie!
 Et toi, bientôt souiller par quelque lâcheté,
 Cette gloire si chère à ta brutalité!

H O R A C E.

O Ciel ! qui vit jamais une pareille rage !
 Crois tu donc que je sois insensible à l'outrage,
 Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
 Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
 Et préfère du moins au souvenir d'un homme,
 Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

C A M I L L E.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
 Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
 Rome qui t'a vu naître & que ton cœur adore !
 Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
 Puissent tous ses voisins ensemble conjurés,
 Sapper ses fondemens encor mal assurés !
 Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
 Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie !
 Que cent peuples unis des bouts de l'univers,
 Passent pour la détruire & les monts & les mers !
 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,

Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
 Que le courroux du ciel allumé par mes vœux ,
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
 Puis-je de mes yeux y voir tomber la foudre ,
 Voir ses maisons en cendre & tes lauriers en pou-
 dre ,

Voir le dernier Romain à son dernier soupir ,
 Moi seule en être cause & mourir de plaisir !

*HORACE, mettant l'épée à la main ,
 & poursuivant sa sœur qui s'enfuit.*

C'est trop , ma passion à la raison fait place.
 Va dedans les enfers plaindre ton Curiace

CAMILLE, blessée derrière le théâtre.
 Ah, traître !

HORACE, revenant sur le théâtre.

Ainsi reçoive un châtimement soudain ,
 Quiconque ose pleurer un ennemi Romain.



S C E N E VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de justice.

Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

Ne me dis point qu'elle est & mon sang & ma
sœur.

Mon pere ne peut plus l'avouer pour sa fille ,
Qui maudit son pays renonce à sa famille ;
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus per-
mis .

De ses plus chers parens il fait ses ennemis ;
Le sang même les arme en haine de son crime ,
La plus prompte vengeance en est plus légitime ;
Et ce souhait impie , encore qu'impuissant ,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.



S C E N E V I I.

HORACE, SABINE, PROCULE.

SABINE.

A Quoi s'arrête ici ton illustre colere?
Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton
pere .

Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux ;
Ou si tu n'es point las de ces généreux coups ,
Immole au cher pays des vertueux Horaces ,
Ce reste malheureux du sang des Curiaces ;
Si prodigue du tien , n'épargne pas le leur ,
Joins Sabine à Camille & ta femme à ta sœur .
Nos crimes sont pareils ainsi que nos misères ,
Je soupire comme elle & déplore mes freres ;
Plus coupable en ce point contre tes dures loix ,

Qu'elle n'en pleuroit qu'un, & que j'en pleure
trois;

Qu'après son châtiment ma faute continue.

H O R A C E.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue,
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser & qu'une
ame,

C'est à toi d'élever tes sentimens aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime & je connois la douleur qui te presse,
Embrasse ma vertu pour vaincre ta foiblesse,
Participe à ma gloire au-lieu de la fouiller,
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie?
Sois plus femme que sœur, & te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

S A B I N E.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les sentimens que je dois en avoir;
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir:
Mais enfin je renonce à la vertu Romaine,
Si pour la posséder je dois être inhumaine,
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur,
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.

Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs dome-
stiques;

Et ne regardons point des biens communs à tous ,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que
pour nous.

Pourquoi veux-tu , cruel , agir d'une autre sorte ?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte ,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ! ces lâches discours

N'arment point ta vertu contre mes tristes jours ?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colere ?
Que Camille est heureuse ! elle a pu te déplaire ,
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu ,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux , cher auteur du tourment qui me
presse ,

Ecoute la pitié si ta colere cesse ,
Exerce l'une ou l'autre , après de tels malheurs ,
A punir ma foiblesse , ou finir mes douleurs ,
Je demande la mort pour grace ou pour supplice ,

Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice ;
N'importe , tous ces traits n'auront rien que de
doux ,

Si je les vois partir de la main d'un époux.

H O R A C E.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes

Un empire si grand sur les plus belles ames ,
Et de se plaire à voir de si foibles vainqueurs
Regner si puissamment sur les plus nobles cœurs
A quel point ma vertu devient-elle réduite !
Rien ne la sçauroit plus garantir que la fuite.
Adieu : ne me suis point , ou retiens tes soupirs.

O colere ! ô pitié ! sourdes à mes desirs !
 Vous négligez mon crime, & ma douleur vous
 lasse ,

Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grace.
 Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
 Et n'employons après que nous à notre mort.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, HORACE.

Le viel HORACE.

Retirons nos regards de cet objet funeste ,
 Pour admirer ici le jugement céleste.
 Quand la gloire nous enfle , il sçait bien comme
 il faut
 Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut ,
 Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tri-
 stesse ,
 Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse ;
 Et rarement accorde à notre ambition
 L'entier & pur honneur d'une bonne action.
 Je ne plains point Camille , elle étoit criminelle ;
 Je me tiens plus à plaindre & je te plains plus
 qu'elle ;
 Moi , d'avoir mis au jour un cœur si peu Romain ;

Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ,
Mais tu pouvois , mon fils , t'en épargner la honte ;
Son crime quoiqu'énorme & digne du trépas ,
Etoit mieux impuni que puni par ton bras.

H O R A C E.

Disposez de mon sang , les loix vous en font maître ,

J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître :

Si dans vos sentimens mon zele est criminel ,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel ,
Si ma main en devient honteuse & profanée ,
Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée.

Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté

A si brutalement souillé la pureté ;

Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ;

Ne souffrez point de tâche en la maison d'Horace.

C'est en ces actions dont l'honneur est blessé ,

Qu'un pere tel que vous se montre intéressé ;

Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ;

Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ;

Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas ,

Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

Le vieil H O R A C E.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ,

Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même ,

Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir ,

Et ne les punit point de peur de se punir.

Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes ;

Je sçais . . . Mais le Roi vient , je vois entrer ses
gardes.

S C E N E I I.

TULLE, VALERE, Le vieil HORACE,
HORACE, Troupe de Gardes.

Le vieil HORACE.

AH! Sire, un tel honneur a trop d'excès
pour moi,
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon
Roi; *
Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez-vous, mon pere,
Je fais ce qu'en ma place un bon Prince doit faire.
Un si rare service & si fort important
Veut l'honneur le plus rare & le plus éclatant :
(montrant Valere.)

Vous en aviez déjà sa parole pour gage,
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.
J'ai sçu par son rapport, & je n'en doutois pas,
Comme de vos deux fils vous portez le trépas;
Et que déjà votre ame étant trop résolue,
Ma consolation vous seroit superflue;
Mais je viens de sçavoir quel étrange malheur;
D'un fils victorieux a suivi la valeur,
Et que son trop d'amour pour la cause publique,
Par ses mains à son pere ôte une fille unique.
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort,
Et je doute comment vous portez cette mort.

T R A G E D I E.

141

Le vieil H O R A C E.

Sire , avec déplaisir , mais avec patience.

T U L L E.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.

Beaucoup par un long âge ont appris comme
vous

Que le malheur succède au bonheur le plus doux ;
Peu sçavent comme vous s'appliquer ce remède ,
Et dans leur intérêt toute leur vertu cède ,
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour votre affliction ,
Ainsi que votre mal sçachez qu'elle est extrême ,
Et que je vous en plains autant què je vous aime.

V A L È R E.

Sire , puisque le Ciel entre les mains des Rois
Dépose sa justice & la force des loix ,
Et que l'Etat demande aux Princes légitimes
Des prix pour les vertus , des peines pour les cri-
mes ;

Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaiguez beaucoup ce qu'il vous faut
punir ,

Souffrez . . .

Le vieil H O R A C E.

Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au supplice !

T U L L E.

Permettez qu'il acheve , & je ferai justice.

J'aime à la rendre à tous , à toute heure , en tout
lieu ,

C'est par elle qu'un Roi se fait un demi-dieu ;
Et c'est dont je vous plains , qu'après un tel service
On puisse contre lui me demander justice.

Souffrez donc, ô grand Roi ! le plus juste des Rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irri-
tent,

S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent,
Ajoutez y plutôt que d'en diminuer,
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré ca-
pable,

Qu'il triomphe en vainqueur & périsse en coupable.
Arrêtez sa fureur & sauvez de ses mains,
Si vous voulez regner, le reste des Romains;
Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-
frere,

Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, & que l'heur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une
amante,

Quand près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie,

Il a sur nous un droit & de mort & de vie,
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.

Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome,
Combien un pareil coup est indigne d'un homme;
Je pourrais demander qu'on mit devant vos yeux
Ce grand & rare exploit d'un bras victorieux.

Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
D'un frere si cruel rejaillir au visage;

Vous verriez des honneurs qu'on ne peut conce-
voir,

Son âge & sa beauté vous pourroient émouvoir,
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.

Vous avez à demain remis le sacrifice,
Pensez-vous que les Dieux vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens?

Sur vous ce sacrilege attireroit sa peine,
Ne le considérez qu'en objet de leur haine,

Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats,
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mêmes Dieux auteurs de sa victoire,
Ont permis qu'aussi-tôt il en souillat la gloire,
Et qu'un si grand courage après ce noble effort,
Fut digne en même jour de triomphe & de mort.

Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide,
En ce lieu Rome a vu le premier parricide,
La suite en est à craindre, & la haine des dieux:
Sauvez-nous de sa main & redoutez les Dieux.

T U L L E.

Défendez-vous, Horace.

H O R A C E.

A quoi bon me défendre?

Vous sçavez l'action, vous la venez d'entendre ,
Ce que vous en croyez me doit être une loi.

Sire, on se défend mal contre l'avis d'un Roi ;
Et le plus innocent devient soudain coupable
Quand aux yeux de son prince il paroît condam-
nable.

C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser ,
Notre sang est son bien, il en peut disposer ,
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose ,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir ,
D'autres aiment la vie , & je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valere ,
Qu'en amant de la sœur il accuse le frere ;
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui ,
Il demandè ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence
Que mon honneur par-là cherche son assurance ,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver ,
Lui, pour flétrir ma gloire, & moi, pour la sauver.
Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matiere
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entiere ;
Suivant l'occasion elle agit plus ou moins ,
Et paroît forte ou foible aux yeux de ses témoins.
Le peuple qui voit tout seulement par l'écorce ,
S'attache à son effet pour juger de sa force ;
Il veut que ses dehors gardent un même cours ,
Qu'ayant fait un miracle , elle en fasse toujours.
Après une action , pleine, haute , éclatante ;
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :
Il veut qu'on soit égal en tout tems, en tous lieux ;
Il n'examine point si lors on pouvoit mieux ,

Ni

Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre & la vertu pareille.
Son injustice accable & détruit les grands noms,
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds :

Et quand la renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.

Je ne vanterai point les exploits de mon bras,
Votre majesté, Sire, a vu mes trois combats,
Il est bien mal aisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde;
Et que tout mon courage après de si grands coups,
Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous,
Si bien que pour laisser une illustre mémoire,
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire :

Encor la falloit-il si-tôt que j'eus vaincu,
Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
Un homme tel que moi voit sa gloire ternie,
Quand il tombe en péril de quelque ignominie,
Et ma main auroit sçu déjà m'en garantir;
Mais sans votre congé, mon sang n'ose sortir;
Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre,

C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers,
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers;
Que votre Majesté désormais m'en dispense,
Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,
Permettez, ô grand Roi! que de ce bras vainqueur

Je m'immole à ma gloire, & non pas à ma sœur.



S C E N E I I I.

TULLE, VALERE, Le vieil HORACE,
HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine, & voyez dans son ame
Les douleurs d'une sœur & celles d'une femme,
Qui toute défolée, à vos sacrés genoux,
Pleure pour sa famille & craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable aux pieds de la justice,
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moi ce noble criminel;
De moi sang malheureux expiez tout son crime,
Vous ne changerez point pour cela de victime;
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chere moitié.
Les nœuds de l'hyménée & son amour extrême
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même,
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui.
La mort que je demande & qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine & finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée,

De toute ma famille a la trame coupée !
 Et quelle impiété de haïr un époux
 Pour avoir bien servi les siens, l'état & vous !
 Aimer un bras souillé du sang de tous mes freres !
 N'aimer pas un mari qui finit nos miseres !
 Sire , délivrez moi par un heureux trépas ,
 Des crimes de l'aimer & de ne l'aimer pas.
 J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande :
 Ma main peut me donner ce que je vous demande,
 Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux ,
 Si je puis de sa honte affranchir mon époux ,
 Si je puis par mon sang apaiser la colere
 Des Dieux qu'à pu fâcher sa vertu trop sévere ,
 Satisfaire en mourant aux manes de sa sœur ,
 Et conserver à Rome un si bon défenseur.

Le vieil H O R A C E.

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valere ,
 Mes enfans avec lui conspirent contre un pere ,
 Tous trois veulent me perdre & s'armer sans
 raison

Contre un si peu de sang qui reste en ma maison.

(à Sabine.)

Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires,
 Veut quitter un mari pour rejoindre tes freres ,
 Va plutôt consulter leurs manes généreux ;
 Ils sont morts , mais pour Albe, & s'en tiennent
 heureux.

Puisque le Ciel vouloit qu'elle fût asservie ,
 Si quelque sentiment demeure après la vie ,
 Ce mal leur semble moindre , & moins rudes ces
 coups ,

Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.

Tous trois défavoueront la douleur qui te touche ,
Les larmes de tes yeux , les soupirs de ta bouche ,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, fais ton devoir comme eux.

(au Roi)

Contre ce cher époux Valere envain s'anime ,
Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
Et la louange est dûe au-lieu du châtement ,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie ,
De rage en leur trépas maudire la patrie ,
Souhaiter à l'Etat un malheur infini ,
C'est ce qu'on nomme crime & ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée ,
Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, Sire ? il l'est. & ce bras paternel
L'auroit déjà puni s'il étoit criminel ,
J'aurois sçu mieux user de l'entiere puissance
Que me donne sur lui les droits de la naissance ;
J'aime trop l'honneur, Sire, & ne suis point de
rang
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valere ,
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colere ,
Lors qu'ignorant encor la moitié du combat ,
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'Etat.
Qui le fait se charger des soins de ma famille ?
Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fille ?
Et par quelle raison , dans son juste trépas ,
Prend-il un intérêt qu'un pere ne prend pas ?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'au-
tres !

Sire , nous n'avons part qu'à la honte des nôtres ;
 Et de quelque façon qu'un autre puisse agir ,
 Qui ne nous touche point ne nous fait point rou-
 gir. (à Valere.)

Tu peux pleurer , Valere , & même aux yeux
 d'Horace ,

Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race ;
 Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
 Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
 Lauriers , sacrés rameaux qu'on veut réduire en
 poudre ,

Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre ,
 L'abandonnerez-vous à l'infame couteau
 Qui fait choir les méchans sous la main d'un
 bourreau !

Romains , souffrirez-vous qu'on vous immole un
 homme

Sans que Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome ,
 Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
 D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?

Dis , Valere , dis-nous , si tu veux qu'il périsse ,
 Où tu pense choisir un lieu pour son supplice ?
 Sera-ce entre ces murs que mille & mille voix
 Font raisonner encor du bruit de ses exploits ?
 Sera-ce hors de ces murs , au milieu de ces places
 Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces ,
 Entre leurs trois tombeaux , & dans ce champ
 d'honneur

Témoin de sa vaillance & de notre bonheur ?
 Tu ne sçaurois cacher sa peine à sa victoire ;
 Dans les murs , hors des murs , tout parle de sa
 gloire ,

Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour
 Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
 Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
 Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

Vous les préviendrez, Sire, & par un juste arrêt
 Vous sçavez embrasser bien mieux son intérêt;
 Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire,
 Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
 Sire, ne donnez rien à mes débiles ans,
 Rome aujourd'hui m'a vu pere de quatre enfans,
 Trois en ce même jour sont morts pour sa quer-
 relle,

Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle;
 N'ôtez pas à ces murs un si puissant appui,
 Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.

Horace, ne crois pas que le peuple stupide
 Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
 Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit;
 Mais un moment l'élève, un moment le détruit;
 • Et ce qui contribue à notre renommée,
 Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
 C'est aux Rois, c'est aux Grands, c'est aux esprits
 bien faits

A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
 C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,
 Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
 Vis toujours en Horace, & toujours auprès d'eux;
 Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
 Bien que l'occasion moins haute ou moins bril-
 lante,

D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
 Ne hais donc plus la vie, & du moins vis pour moi,

Et pour servir encor ton pays & ton Roi.

Sire , j'en ai trop dit , mais l'affaire vous touche ;
Et Rome toute entiere a parlé par ma bouche.

VALERE.

Sire , permettez-moi ...

TULLE.

Valere , c'est assez.

Vos discours par les leurs ne sont pas effacés ,
J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes,
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.

Cette énorme action faite presque à nos yeux ,
Outrage la nature , & blesse jusqu'aux Dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime ,
Ne sçauroit lui servir d'excuse légitime ;
Les moins sévères loix en ce point sont d'accord ,
Et si nous les suivons , il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable ,
Ce crime , quoique grand , énorme , inexcusable ,
Vient de la même épée , & part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux Etats.
Deux sceptres en ma main , Albe à Rome asservie
Parlent bien hautement en faveur de sa vie.
Sans lui j'obéirois où je donne la loi ,
Et je serois sujet où je suis deux fois Roi.
Assez de bons sujets dans toutes les Provinces ,
Par des vœux impuissans s'acquittent vers leurs
Princes :

Tous les peuvent aimer , mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs Etats ;
Et l'art & le pouvoir d'affermir des couronnes ,
Sont des dons que le Ciel fait à peu de personnes ,
De pareils serviteurs sont les forces des Rois ,

Et de pareils aussi font au-dessus des loix.

Qu'elles se taisent donc, que Rome dissimule

Ce que dès sa naissance elle vit en Romule ;

Elle peut bien souffrir en son Libérateur ,

Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.

Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime,

Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime ,

Sa chaleur généreuse a produit ton forfait ,

D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.

Vis pour servir l'Etat , vis, mais aime Valere ,

Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colere ;

Et soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir ,

Sans aucun sentiment résous-toi de le voir.

Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse ,

Chassez de ce grand cœur ces marques de foiblesse ,

C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez

La véritable sœur de ceux que vous pleurez.

Mais nous devons aux Dieux demain un sacrifice ,

Et nous aurions le Ciel à nos vœux mal propice ,

Si nos Prêtres , avant que de sacrifier ,

Ne trouvoient les moyens de le purifier :

Son père en prendra soin ; il lui sera facile

D'appaiser tout d'un temps les manes de Camille.

Je la plains ; & pour rendre à son sort rigoureux ,

Ce que peut souhaiter son esprit amoureux ,

Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zele

Acheve le dessein de son amant & d'elle ,

Je veux qu'un même jour témoin de leurs deux

morts ,

Dans un même tombeau voie enfermer leurs corps.

F I N.

ANDRONIC

TRAGÉDIE.

Par Monsieur CAMPISTRON.



A C T E U R S.

COLOJEANPALEOLOGUE ,
Empereur de Grece.

IRENE , *Fille de l'Empereur de Tre-*
bisonde, Femme de l'Empereur.

ANDRONIC, *Fils de l'Empereur.*

LEON, }
MARCENE, } *Ministres d'Etat.*

LEONCE, *Envoyé des Bulgares au-*
près de l'Empereur.

EUDOXE, *Gouvernante d'Irene.*

NARCEE, *Confidente d'Irene.*


MARTIAN, *Confident d'Andronic.*

ASPAR, }
GELAS, } *Officiers des Gardes de*
l'Empereur.

CRISPE, *Officier de l'Empereur.*

GARDES.

La Scene est à Constantinople, autrefois
Byzance, dans le Palais de l'Empereur.



ANDRONIC

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARCENE, CRISPE.

MARCENE.

QUoi! malgré nos chagrins & notre longue
haine,

Leon, dis tu, demande à parler à Marcene?

A moi? Me dis-tu vrai? Puis-je le croire ainsi?

CRISPE.

Oui, Seigneur, & bientôt il doit se rendre ici.

MARCENE.

Est-il quelque intérêt assez fort sur son ame,

Pour contraindre un moment le courroux qui
l'enflâme?

Après que si long-tems soigneux à m'offenser ;
 Et dans tous mes desseins prompt à me traverser ;
 Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance,
 Et l'emploi glorieux que j'exerce à Byzance ?
 Pour moi , je l'avouerai , dans ma haine affermi ;
 Je ne regarde en lui qu'un mortel Ennemi ;
 Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire,
 Me venge assez des maux qu'il a voulu me faire.
 Je l'attendrai pourtant ; & pour être éclairci
 Des sentimens secrets d'un homme...

CRISPE.

Le voici.

S C E N E I I.

MARCENE, LEON, CRISPE.

LEON.

Que l'on nous laisse seuls. Seigneur, puis-je
 prétendre

(Crispe se retire & l'on continue.)

Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre ?
 Et que de vos soupçons interrompant le cours,
 Vous pourrez sans contrainte écouter mes dis-
 cours ?

MARCENE.

Je ne puis vous céler ma surprise secrète ;
 Mais dans quelque embarras où ce discours me
 jette,
 Parlez , ne craignez rien , en vous ouvrant à moi ;

Je le jure, Seigneur, fiez-vous à ma foi.

LEON.

Il suffit; ce serment a dissipé ma crainte,
Et je vais m'expliquer sans détour & sans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le savez, Seigneur,
Nous conduisons tous deux l'esprit de l'Empereur :
Il partage entre nous son cœur & sa puissance,
Et nous dictons toujours les ordres qu'il dispense.
Du rang que vous tenez, confus, désespéré,
Pour vous en dépouiller j'ai cent fois conspiré;
Et vous, que contre moi pouvoit la même envie,
Vous avez attaqué ma faveur & ma vie :
Je ne craignois que vous, vous ne craigniez que
moi ;

Et puisqu'il faut ici parler de bonne foi,
C'étoit avec raison que jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le
vôtre ;

Puisque chacun de nous estimant son Rival,
Trembloit qu'à sa fortune il ne devint fatal :
Persuadés tous deux, en voulant nous détruire,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'Empire.
Souvent nos démêlés étant prêts de finir,
L'Empereur a pris soin de les entretenir :
Nos chagrins l'ont servi bien mieux que notre
zele ,

Chacun de nous étoit un Ministre fidele ,
Dont les yeux attachés sur un seul Ennemi,
Toujours dans son devoir le tenoit affermi ;
Ainsi , tant qu'ont duré nos haines mutuelles ,
L'empereur a joui du fruit de nos querelles ;
Il faut les terminer , le jour en est venu.

L'Erat de cette Cour , Seigneur , vous est connu ;
Depuis près de deux mois qu'en épousant Irene ,
L'Empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne ,
Qu'enlevant la Princesse à son Fils malheureux ,
D'une foi tant jurée il a rompu les nœuds ;
Andronic tout entier se livre à la colere ;
Et si dans ses transports il épargne son Pere ,
S'il le respecte encore , ah ! croyez que sur nous
Il en fera tomber les plus funestes coups :
Il impute à nos soins sa tritte destinée ;
Il croit que pour résoudre un second Hyménée ,
Enfin , pour en former les injustes liens ,
L'Empereur a suivi vos conseils & les miens.
Nos périls sont égaux , nos craintes sont communes ,

Seigneur , associons nos cœurs & nos fortunes ;
Et pour nous maintenir , hâtons nous de dresser
Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

M A R C E N E .

Je ne fais si je puis avec quelque assurance ,
Seigneur , de vos discours bannir la défiance :
Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter ;
Nous sommes seuls ; enfin , qu'aurois-je à redouter ?

Quand vous m'accuseriez , votre seul témoignage
Ne peut contre ma foi donner le moindre ombrage ;

Je connois là-dessus l'esprit de l'Empereur ;
Je vais donc vous répondre , & vous ouvrir mon cœur.

Seigneur , de vos avis je vois trop l'importance ;
Le Prince est plus à craindre encore qu'on ne pense ;

Il regnera , comment nous pourrons-nous sauver ?
 Pour moi , qui fus chargé du soin de l'élever ,
 Je me suis fait long-tems une pénible étude
 De percer les raisons de son inquiétude.

Vous savez que toujours solitaire , inquiet ,
 Farouche , il a paru ne vivre qu'à regret :
 Grace à mes soins , j'ai lu jusqu'au fond de son
 ame ,

J'ai vu son désespoir : l'ambition l'enflâme ;
 Au desir de regner sans cesse abandonné ,
 Tout lui déplait ici , n'étant point couronné :
 Quelque soin qu'on ait pris d'abaisser son courage ,
 De dompter son orgueil dans un long esclavage ,
 On l'a vu chaque jour , loin de s'humilier ,
 Se roidir contre nous , & devenir plus fier :
 Trop instruit de ses droits , trop plein de sa nais-
 sance ,

Il ne sauroit souffrir la moindre dépendance ;
 Mais sur-tout , j'ai connu que son cœur est épris
 D'un invincible horreur contre les Favoris :
 Il voit notre pouvoir dans la Cour de son Pere ,
 Seigneur , comme un larcin que nous osons lui
 faire ;

Et si de l'Empereur il souhaite la mort ,
 C'est plus pour nous punir , que pour changer de
 sort.

Voilà quel est le Prince ; & je puis dire encore
 Qu'il est cher à la Cour , que le Peuple l'adore :
 Dès l'enfance affectant une fausse pitié ,
 Il s'est de tout l'Empire attiré l'amitié :
 Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares :
 Chaque jour l'Envoyé de ces Peuples barbares

L'entretient, le consulte ; & près de l'Empereur,
Andronic l'a flatté de toute sa faveur :

Ah ! rendons pour la paix leur projet inutile ;
Que serions-nous tous deux dans un état tran-
quille ?

L'Empereur libre alors de craintes & de soins,
Étant plus absolu, nous écouterait moins ;
Envain de sa tendresse il nous donne des marques,
Il est, n'en doutez point, comme tous les Mo-
narques ,

Qui d'une égale ardeur chérissent nos pareils ,
Et des plus grands bienfaits achètent leurs conseils,
Tandis que le désordre, ou le destin contraire ,
Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire :
Mais après le danger, à l'abri du malheur ,
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur :
Nous devenons suspects en cessant d'être utiles ;
Nos services passés sont de foibles asyles ;
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux ;
Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux ;
Et l'exil, la prison, que dis-je ? une mort prompte,
Chez la postérité fait passer notre honte ;
D'autant plus malheureux , qu'accablés de dou-
leurs ,

Tout le monde irrité nous refuse des pleurs ;
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploie,
Nos maux font le sujet de la publique joie ;
Que le Peuple triomphe, & loin de s'attendrir ,
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant
mourir.

LEON.

Où, Seigneur, prévenons le retour ordinaire ,
Qui

Qui du sort indigné nous montre la colere;
Occupons l'Empereur, ne le laissons jamais
Goûter le plein bonheur d'une profonde Paix;
Ainsi, Maîtres de tout, nous n'aurons plus de
Maître,
Et le fier Andronic... mais je le vois paroître;
L'Envoyé l'accompagne, & Martian aussi.

SCENE III.

ANDRONIC, MARCENE, LEON;
LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC, à Leonce.

JE vais leur en parler; ils sont tous deux ici.
Leonce, vous verrez avec combien de zele,
Des Peuples opprimés je défens la querelle.
Vous, dont les seuls avis & la pleine faveur,
Au gré de vos desirs font agir l'Empereur,
Portez-le à la clemence, & faites qu'il se rende,
Qu'il accorde la Paix que Leonce demande,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel
Un Peuple malheureux, & non pas criminel.
Pressez, n'épargnez rien; secondez mon envie;
Qu'on me laisse partir, que j'aille en Bulgarie;
Des Peuples ébranlés j'assurerai la foi;
J'en répons, si l'on veut s'en reposer en moi.
Songez que vos conseils ont causé ma misere;
Que si j'obtiens par vous cet aveu de mon Pere,

En faveur de vos soins je puis tout oublier ;
Que je m'abaisse enfin jusqu'à vous en prier.

M A R C E N E.

Ah ! Seigneur . . .

A N D R O N I C.

C'est assez. Il me reste à vous dire
Que je dois être un jour le Maître de l'Empire.
Laissez-moi.

S C E N E I V.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

LEONCE.

Sur l'espérance d'obtenir votre appui,
Seigneur, nous nous flattons . . .

A N D R O N I C.

Eh ! que puis-je aujourd'hui ?
Hélas ! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
Rien ne peut réparer les pertes que j'ai faites ;
Et vous pouvez, un jour dans une douce Paix,
Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits.
L'Empereur doit ici vous voir & vous entendre ;
Il l'a promis, il vient, je vais tout entreprendre ;
Trop heureux, si mes soins donnent à vos Etats
Ce repos souhaité dont je ne jouis pas !



SCÈNE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEONCE,
MARTIAN, GARDES.

ANDRONIC.

Seigneur, Leonce encor vous demande Audience,

Et vous avez daigné m'assurer...

L'EMPEREUR.

Qu'il s'avance.

LEONCE.

Permettez-vous, Seigneur, qu'embrassant vos genoux,

J'ose vous supplier d'écouter...

L'EMPEREUR.

Levez-vous.

LEONCE.

Fais si bien, juste Ciel! que ma plainte le touche
Tout un Peuple, Seigneur, vous parle par ma bouche,

Un Peuple qui toujours à vos Ordres soumis,
Fut le plus fort rempart-contre vos Ennemis,
Et de qui la valeur justement renommée

Se fit craindre cent fois à l'Europe alarmée,
Quand votre illustre Pere achevant ses exploits,
Se vit & la Terreur & l'Arbitre des Rois.

Vous le savez, Seigneur; ce Peuple magnanime
Fut toujours honoré de sa plus tendre estime;

L 2

Et ce digne Heros , pour ses fameux combats.
Choisissoit parmi nous ses Chefs & ses Soldats.
Cet heureux tems n'est plus ; ces Guerriers intré-
pides

Sont en proie aux fureurs des Gouverneurs avides ;
Sous des fers odieux leur cœur est abattu ,
La rigueur de leur sort accable leur vertu ;
Tout se plaint , tout gémit dans nos tristes Pro-
vinces ,

Les Chefs & les Soldats , & le Peuple & les Prin-
ces.

Chaque jour sans scrupule on viole nos droits ,
Et l'on compte pour rien la Justice & les Loix.
Envain nos Ennemis à nos Peuples soutiennent
Que c'est de votre part que leurs ordres nous
viennent ;

Non , vous n'approuvez point leurs sanglants at-
tentats :

Je dirai plus, Seigneur, vous ne les savez pas.

Ah ! si pour un moment vous pouviez voir vous-
même ,

Pour quels coups on se sert de votre nom suprême ;
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser ,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer ;
Alors , de vos sujets moins Empereur que Pere ,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misere ,
Et qu'à punir bientôt avec sévérité
Ces indignes abus de votre autorité.

Enfin , si l'on a vu nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la Patrie ,
Seigneur , nos Gouverneurs sont les plus crimi-
nels ,

Ils nous ont trop appris à devenir cruels.
 Pour vous nous conservons la foi la plus constante;
 Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante ?
 Faut-il, pour soutenir l'honneur de votre rang,
 Prodiguer tous nos biens, verser tout notre sang ?
 Faut-il, nous exposant aux horreurs de la guerre,
 Suivre vos Etendards jusqu'au bout de la terre ?
 Vous nous verrez, contents au milieu des deserts,
 Braver, pour vous servir, tous les périls offerts,
 Et mériter de vous, en cherchant à vous plaire,
 Les bontés dont jadis nous combla votre Pere :
 Mais s'il faut chaque jour, par de nouveaux tyrans
 Voir piller nos maisons, massacrer nos Parens,
 Et les trésors tirés du sein de nos provinces,
 Rendre ces inhumains plus puissans que nos Prin-
 ces ;

Je l'avouerai, Seigneur, nos peuples irrités
 S'emporteront toujours contre leurs cruautés.
 C'est à vous de juger, en Prince légitime,
 S'il faut, ou nous absoudre, ou punir notre crime.
 Si vous nous condamnez, pleins de respect pour-
 vous,
 Seigneur, sans murmurer, nous souffrirons vos
 coups ;

Mais du moins rejetez les avis sanguinaires
 Des perfides Auteurs de toutes nos miseres ;
 Prononcez par vous-même, & ne consultez pas
 Des cœurs intéressés à troubler vos Etats.

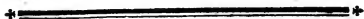
L'EMPEREUR.

Ainsi, vous espérez, avec cet artifice,
 Dérober votre tête au plus juste supplice.
 Que dis-je ? vous voulez me prescrire des loix ?

L 3

Que pour regner enfin j'emprunte votre voix ?
C'est à vous d'obéir, sans vouloir vous défendre,
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait en-
tendre ;

Et si je n'écoulois que mes ressentimens,
Je ne vous répondrois que par des châtimens:
Mais je veux bien encor suspendre ma colere;
Je verrai s'il faut être indulgent ou sévère:
Allez, je suis instruit de vos prétentions,
Et vous saurez bientôt mes résolutions.



S C E N E V I.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
MARTIAN, GARDES.

L'EMPEREUR.

EH bien , parlerez-vous encor pour ces Re-
belles ,
Prince ?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fideles ;
Et malgré vos bontés pour leurs persécuteurs ,
Seigneur , vous frémirez d'apprendre leurs mal-
heurs.

L'Empereur, mon Ayeul, dont les vives lu-
mieres

Egaloient le grand cœur & les vertus guerrières,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi.

Son exemple aujourd'hui ne conclut rien pour moi.

ANDRONIC.

Eh bien, puisque votre ame encor trop irritée
Refuse à leurs soupirs la grace méritée,
Confiez-moi leur sort Il faut que mes travaux,
Des Bulgares trahis assurent le repos;
Il faut que j'aïlle...

L'EMPEREUR.

Vous ?

ANDRONIC.

Permettez que je parte;
De ces lieux pour un tems souffrez que je m'écarte;
Tout m'en presse, Seigneur : un Peuple que je plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains;
Le desir de calmer les troubles de l'Empire,
Et bien d'autres raisons que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous, sortir de Byzance, & quitter cette Cour ?

ANDRONIC.

Oui, j'exige de vous cette marque d'amour.
Me refuserez-vous une premiere grace ?
Seigneur, si le succès répond à mon audace,
Vous connoîtrez bientôt, par cet illustre emploi,
Ce que l'Empire un jour doit attendre de moi.

L'EMPEREUR.

Je ne fais que juger d'un discours qui m'étonne.
A quel bizarre soin votre esprit s'abandonne ?
Pourquoi quitter des lieux où tout vous est sou-
mis,

Pour courir vous jeter parmi nos Ennemis ?
 Vous êtes dans Byzance où ma Cour vous adore :
 Quel étrange projet ! je le répète encore ;
 Pour des Peuples ingrats faut-il vous empresser ?
 Prince, consultez-vous , je vous laisse y penser.



S C E N E V I I.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

LE dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire :

Hâtons, cher Martien, un départ nécessaire ;
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel désespoir.

MARTIAN.

Eh quoi ! vous flattez-vous que loin de cette Ville,
Que sous un autre Ciel vous serez plus tranquille ?
Non, Seigneur , vos chagrins ne vous quitteront
pas :

Changerez vous de cœur en changeant de climats ?
Et croyez-vous sentir , en sortant de Byzance ,
Des transports moins pressans , & moins d'indif-
férence ?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos je n'ose me flatter ;
C'en est fait, mes tourmens ne me fauroient
quitter.

Loin de guérir des traits dont mon ame est blessée,

Je n'en puis seulement concevoir la pensée :
Irene est trop charmante, & je sens mon Amour,
Sans espoir, sans desirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimai dès sa plus tendre enfance ;
Cet amour s'est nourri de cinq ans d'espérance ;
Ses yeux sont plus puissans qu'ils ne l'étoient alors,
Et je ferois contre eux d'inutiles efforts.
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre,
Peut-être plus long-tems ne pourroit se contraindre :

Je ne puis voir mon Pere, avec tranquillité,
Possesseur d'un trésor que j'avois mérité :
Il m'a trop fait de maux, en m'enlevant Irène ;
Il s'élève en mon cœur des sentimens de haine,
Que toute ma vertu ne sauroit étouffer ;
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.
Je fais tous les égards que je dois à mon Pere,
Et le Ciel m'est témoin combien je le révere ;
Je voudrois faire plus : mais il m'a tout ôté ;
Son choix... n'en parlons plus, je suis trop agité ;
Je ne me connois plus, & je me crains moi-même :
Je suis jeune, jaloux ; j'ai perdu ce que j'aime ;
Fuyons, n'exposons point ma tremblante vertu
Aux remords éternels d'avoir mal combattu.

M A R T I A N.

Que je vous plains, Seigneur ! que votre destinée,
Par ce funeste Amour devient infortunée !
Sans lui, tou jours content, révére, glorieux,
En naissant, assuré du Rang de vos Ayeux,
Votre cœur eut goûté dans une paix profonde
L'heureux sort que le Ciel donne aux Maîtres du
Monde.

Que dis-tu ! je suis né pour être malheureux.
 L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux.
 Eh quoi ! pour pénétrer l'excès de ma misère ,
 Ne te suffit-il pas de connoître mon Pere ?
 L'Empereur, soupçonneux , esclave de son Rang ,
 Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang ;
 Les plus saints mouvemens que la nature imprime,
 Dans son austere cœur passeroient pour un crime ;
 Et pour être né Prince , il ne m'est pas permis
 D'éprouver tout l'amour d'un Pere pour son Fils.

MARTIAN.

Quoi , Seigneur . . .

ANDRONIC.

Dans ces lieux mon courage murmure ,
 Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.
 Dès l'enfance charmé des Héros de mon sang ,
 Je trouve leurs vertus au dessus de leur rang :
 Sur-tout de mon Ayeul & l'exemple & la gloire ,
 M'enflâme à tous momens , & remplit ma mémoire.

Sur ce fameux guerrier mon esprit attaché ,
 Par aucun autre objet n'en peut être arraché ,
 Je regarde son sort avec un œil d'envie ,
 A ses jours fortunés je compare ma vie :
 Rien ne s'offre à mes yeux , dans le cours de ses
 ans,

Que de nobles travaux , des succès éclatans ,
 Que des murs embrasés , que des Villes surprises ,
 Des peuples asservis , des provinces conquises ,
 Des rebelles punis , des Rois humiliés ,
 Le repos maintenu chez tous ses alliés ;

Ou si jamais le sort démentant son courage,
 A ses prospérités a mêlé quelque outrage,
 Il me paroît plus grand dans son adversité ;
 Je le vois triompher du destin irrité ,
 Et tirant de sa chute une nouvelle gloire ,
 A force de vertu rappeler la victoire.
 Moi, toujours renfermé dans ces murs malheu-
 reux ,
 Occupé jusqu'ici par de frivoles jeux ,
 Je ne fais ni l'emploi ni l'ordre d'une armée ,
 Que par des traits confus ou par la renommée.
 Ah ! ce seul souvenir, plus que tous mes malheurs,
 M'irrite , me dévore , & m'arrache des pleurs.
 Allons , obéissons au transport qui me guide ;
 Et prenons vers la gloire un essor si rapide ,
 Que dans leur nombre un jour mes exploits con-
 fondus ,
 Suffisent à remplir les jours que j'ai perdus.
 Cependant cherche Eudoxe, elle connoît ma peine,
 Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irene.
 Du dessein que j'ai pris , il la faut avertir ;
 Vas la trouver ; dis-lui qu'avant que de partir ,
 Je demande sur-tout à voir l'Impératrice ,
 Et qu'elle doit encor me rendre cet office ;
 Que j'ose m'en flatter ; adieu , cours , hâte-toi ;
 J'attendrai ton retour pour disposer de moi.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.

JE ne le verrai point, non, j'y suis résolue.
M'osez-vous conseiller cette fatale vue,
Eudoxe ? ignorez-vous son destin & le mien ?

EUDOXE.

Pourquoi lui refuser un moment d'entretien ?
Voulez-vous qu'irrité de votre résistance,
Il ne se presse plus de sortir de Byzance ?
Croyez-moi, gardez vous d'aigrir son désespoir ;
Et puisque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande.

IRENE.

Quels soupirs, quels regrets voulez-vous que j'entende ?

Vous qui me déroband à nos heureux climats,
Dans ces funestes lieux conduisites mes pas ;
Vous de qui les conseils, le zele & la prudence
Devroient à tous momens rassurer ma constance,
Qui peut-être succombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'exposer au péril que je fuis ?

Madame , le péril est-il moins redoutable
A ne pas écouter ce Prince déplorable ?
Résolu de vous faire entendre ses adieux,
Il vous suivra peut-être à toute heure , en tous
lieux ,

Et voudra pour le moins devoir à la fortune ,
Le plaisir de vous faire une plainte importune :
Que dis-je ? croyez vous que plein de son Amour
Il puisse se résoudre à partir de la Cour ?
On se propose envain de quitter ce qu'on aime.
Enfin , dans ce dessein confirmez le vous même ;
Montrez-lui le danger que vous courez tous deux ;
Qu'on verroit tôt ou tard quelque éclat de ses
feux ;

Que l'Empereur , suivant son penchant ordinaire ,
Oublieroit les saints noms & d'époux & de Pere ,
Et vous perdrait tous deux sur un simple regard ,
Où peut-être l'Amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle ;
Montrez-lui les chemins où la Gloire l'appelle ;
Sur-tout commandez-lui de ne vous voir jamais ,
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais ;
Qu'il pense à tous momens que son sort & le
vôtre

Vous doit jusqu'au tombeau séparer l'un de l'autre.
O Ciel ! que seriez vous , si trompant votre espoir ,
Andronic en ces lieux revenu pour vous voir ,
Renouvelloit un jour par sa triste présence ,
Le souvenir qu'auroit affoibli son absence ?
Que de nouveaux combats ! que de secrets sou-
pirs !

Helas ! épargnez-vous ces mortels déplaisirs.
 Si le Prince une fois vous a promis , Madame ,
 De ne plus traverser le repos de votre ame ,
 D'aller loin de vos yeux , sans espoir de retour ,
 Etouffer ou nourrir un malheureux Amour ;
 Quelque brûlant desir , quelque ardeur qui le
 presse ,
 Madame , j'en répons , il tiendra sa promesse.
 Voyez-le , & sans frémir de son dessein cruel ,
 Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel.

I R E N E.

Lui pourrai-je imposer une loi si funeste ?
 Ah ! laissez-le moi fuir sans me charger du reste ;
 J'ai causé ses malheurs , en causant son Amour ,
 Le presserai-je encor de sortir de la Cour ,
 Et d'aller essuyer chez un Peuple barbare ,
 Du destin ennemi le caprice bizarre ?
 Que dis-je ! Pensez-vous que dans mon triste cœur ,
 Ma vertu devant lui , résiste à ma douleur ?
 Au bruit de ses soupirs ... à l'aspect de ses lar-
 mes ...
 Non , ce seul souvenir me donne trop d'alarmes ;
 Je ne puis m'exposer à ce triste entretien.
 C'est trop de mon tourment , sans y joindre le
 sien ;
 C'est trop , pour triompher de toute ma con-
 stance ,
 Helas ! d'avoir quitté les Lieux de ma naissance ;
 Ces Lieux , où tout sembloit prévenir mes desirs ,
 Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs.
 O bienheureux séjour ! aimable Trebifonde !
 O murs , où je vivois dans une paix profonde !

Que n'ai-je , en vous perdant , de mes funestes
jours ,

Par une prompte mort , vu terminer le cours !
Je m'éloignai de vous , en ces lieux entraînée
Par le trompeur espoir d'un heureux Hyménée ,
Je croyois qu'Andronic à mon destin lié ,
Pour jamais avec moi seroit associé ;
Nos Peres l'ordonnoient ; Trebifonde & Byzance
Sur cet illustre Hymen fondoient leur espérance ,
Je venois avec joie en célébrer les nœuds ;
Le Prince étoit aimable , il étoit amoureux.
Vains projets ! vains transports ! espérance inutile !
J'arrive enfin ; à peine entrai-je en cette Ville ,
Que je me vois livrée à des maux infinis ;
Il me faut épouser le Pere au-lieu du Fils :
Nos destins sont changés ; un ordre de mon Pere
Détruit dans un instant le bonheur que j'espère :
En victime d'Etat , contrainte d'obéir ,
Pour conserver ma gloire il fallut me trahir

EUDOXE.

Eh ! pourquoi rappelant vos disgraces passées ,
Occuper votre esprit de ces tristes pensées ?
Madame , faites-vous un généreux effort ;
Avec moins de douleur remplissez votre sort ,
Et cachez avec soin aux yeux de tout l'Empire ,
Les déplaisirs secrets . . .

IRENE.

Ah ! que m'osez vous dire ?
Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moi ,
Et mieux subi du sort l'injurieuse loi ?
Cependant qui jamais eut le sort plus contraire ?
Observée avec soin par une Cour austere ,

Où les yeux les plus chers me semblent ennemis ;
 Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis ;
 Où sans cesse livrée à ma douleur extrême ,
 Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même ;
 Que vous dirai je enfin ? où ce cœur malheureux
 Est souvent malgré moi moins fort que je ne veux.

EUDOXE.

Redoublez vos efforts , le tems , votre constance ,
 De vos profonds ennuis vaincront la violence ;
 Et le Prince bientôt éloigné de vos yeux ,
 Vous pourrez . . .

S C E N E I I.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

NARCE'E.

ANdronic s'avance vers ces lieux ;
 Il vous cherche , Madame.

IRENE.

Ah ! je n'ose l'attendre ;
 Eudoxe , vous pouvez lui parler & l'entendre ;
 Voyez-le , dites-lui qu'en l'état où je suis ,
 Le fuir & le bannir est tout ce que je puis.

* * *
 * * *
 *

SCENE

S C E N E I I I.

IRENE, ANDRONIC, EUDOXE, NARCÉE.

ANDRONIC.

Vous me fuyez, Madame ? ah, Ciel ! quelle injustice !

Quoi ! de tous mes malheurs vous rendez vous complice ?

Helas ! pour accabler un cœur infortuné ,
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné ?

I R E N E.

Que demandez-vous, Prince ? & que pourrez-vous dire ?

Méprisez-vous des loix que je vous fais prescrire ?

Quel est votre dessein ? de venir en ces lieux

Me faire malgré moi recevoir vos adieux ?

Puisque vous êtes prêt à sortir de Byzance ,

N'en pouviez-vous sortir avec votre innocence ?

Avez-vous oublié qu'un serment solennel

Nous impose à tous deux un silence éternel ?

Qu'il n'est plus entre nous d'entretien légitime ?

Qu'un seul mot, qu'un regard, qu'un soupir est un crime ?

Que sans cesse attentive à remplir mon devoir ,

Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir ?

Et quels que soient les maux que vous avez à craindre ,

Tom. X.

M

Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous plaindre ?

ANDRONIC.

Qu'entens-je, juste Ciel ! de quoi m'accusez-vous ?
Madame, qu'ai-je fait digne de ce courroux ?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui
m'accable ?

Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds ?
Ah ! de votre repos plus jaloux que vous-même,
J'ai soin de m'exiler, parce que je vous aime ;
Pardonnez-moi ce mot pour la dernière fois,
Et songez que je pars sans attendre vos loix ;
Qu'en vain à me bannir vous étiez résolue,
Puisque déjà mon cœur vous avoit prévenue.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi,
Madame, vous viviez pour un autre que moi,
Quoique toujours brûlé jusques au fond de l'ame ;
Vous savez si mes yeux ont parlé de ma flamme ;
Si le moindre transport, un indiscret soupir,
Vous ont fait soupçonner quelque injuste desir.
Tout a gardé, Madame, un rigoureux silence ;
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence.

Je fais tous les combats qu'il me faudroit livrer,
Si sous un même Ciel nous osions respirer ;
Je fais enfin, je fais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens ; peut-être tout l'Empire.
Ils ont su mon amour, & doivent présumer
Que qui vous aime un jour, doit toujours vous
aimer.

Peut-être oseroient-ils soupçonner l'un & l'autre
Sauvons de leurs soupçons & ma gloire & la
vôtre.

Je cherche à m'éloigner; vous, pressez l'Empe-
reur

D'accorder à mes vœux cette unique faveur:
Heureux, si par vos soins mon attente est remplie!
J'irai des révoltés appaiser la furie:

Ils me veulent pour chef, & je ne doute pas
Que je ne sois bientôt Maître dans leurs États;
Qu'au gré de mes desirs leur valeur toujours prête,
Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir.
Le Ciel qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flâme si belle,
Ne sauroit pour le moins s'offenser de mon zèle.
S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous;
Et si jamais ce bras vous étoit nécessaire,
Ou pour aller servir l'Empereur votre pere,
Ou pour faire périr, ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la présence y peut blesser vos yeux;
Appellez-moi, Madame, & je pourrai tout faire;
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire;
A vous donner mon sang je borne mon bonheur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur.

I R E N E.

Envain vous me flattez de ces fameux services;
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices.
Quand vous aurez quitté ce funeste séjour,
Qu'aurois-je à craindre encor, Prince, dans cette
Cour?

M 2

Hélas ! j'y verrai tout avec indifférence.
 M'exercer aux vertus dignes de ma naissance,
 Accoutumer mon cœur trop souvent mutiné,
 A chérir un Epoux que le Ciel m'a donné,
 Obéir à ses loix, ne songer qu'à lui plaire,
 Me sacrifier toute à mon devoir sévère,
 Soulager les sujets qui vivent sous ma loi;
 Voilà jusqu'à la mort quel sera mon emploi.
 J'avouerai cependant, & je le puis sans crime,
 Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime;
 Que pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
 Je joindrai mon suffrage à la commune voix;
 Que pour tous mes plaisirs, le seul que j'imagine
 C'est de voir les hauts faits où le Ciel vous destine;
 Et de votre grand nom cent Monarques jaloux,
 Justifier le choix que j'avois fait de vous.
 Après cela, partez. A votre exil fidele,
 Ne revenez jamais que je ne vous rappelle;
 Faites vous un bonheur sous de nouveaux climats,
 Qu'aux lieux où je serois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Est-il tems ? ce bonheur dont vous flattez mon
 ame,

Hélas ! en vous perdant, je l'ai perdu, Madame,
 Et je n'en connois plus où je puisse aspirer;
 Cette perte est un coup qu'on ne peut réparer.
 Si quelque soin encore occupe mon courage,
 C'est de faire rougir le destin qui m'outrage,
 D'apprendre à l'Univers, par quelque illustre ef-
 fort,

Qu'un cœur comme le mien mérite un autre sort;
 Et payant de mon sang ma première Victoire,

D'élever de mes maux un Trophée à ma gloire.
Vous cependant, Madame, oubliez mes mal-
heurs ;

Et tandis que nourri de soupirs & de pleurs ,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme ,
Regnez, &...

IRENE.

Croyez-vous ma constance si ferme ?
Ce reproche cruel , plus que tous vos regrets ,
Etonne mon courage , & confond mes projets.
Ah ! Prince , pensez-vous qu'insensible , inhu-
maine ,
Mes yeux sans s'émouvoir regardent votre peine ;
Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux ,
Vous soyez seul à plaindre & le seul malheureux ?
Mais , que dis-je ? où m'entraîne une force in-
connue ?
Ah ! pourquoi venez-vous chercher encor ma
vue ?

Partez , Prince ; c'est trop prolonger vos adieux.

EUDOXE.

Ah ! Madame, je vois l'Empereur en ces lieux.

—————

S C E N E IV.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, IRENE,
EUDOXE, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Madame, quel étoit son discours & le
vôtre ?

Mon abord imprévu vous trouble l'un & l'autre ;
Je le vois, tous vos soins ne le peuvent cacher.

I R E N E.

Andronic jusqu'ici m'étoit venu chercher :
Seigneur, il a jugé mon secours nécessaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il espère :
Il vient de me presser de vous parler pour lui ;
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui.
Laissez un libre cours à son ardeur guerrière ,
Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma prière.
Je fais ce que je puis, Prince, vous l'entendez :
Puissez-vous obtenir ce que vous demandez !

S C E N E V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEON,
MARCENE.

L'EMPEREUR.

Q Uoi, Prince, vous cédez à votre impa-
tience ?

Vous êtes résolu d'abandonner Byzance ?
Vous me faites encor presser d'y consentir ?

A N D R O N I C.

Oui, Seigneur, & déjà je brûle de partir ;
Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne.

L'EMPEREUR.

Je n'entens qu'à regret un discours qui me gêne ;
Et j'aurois souhaité que ce fatal dessein,
Prince, ne fut jamais entré dans votre sein.

Je vous ai dit tantôt, moins en Maître qu'en
Pere,

Que je n'approuvois point ce départ téméraire ;
C'en étoit trop; je crois, pour vous persuader,
Que vous m'offenseriez à le redemander:
Mais puisque malgré moi, puisque sans com-
plaisance,

Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

Ah, Seigneur! voulez-vous...

L'EMPEREUR.

Ne me répliquez plus.

Songez à m'obéir d'une âme plus soumise ;
Dans un profond oubli laissons cette entreprise,
Et ne fomentez point des soupçons dangereux
Dont nous pourrions un jour nous repentir tous
deux.

ANDRONIC.

Eh bien, Seigneur, je fors; mais c'est trop me
contraindre ;
Dans l'état où je suis, je ne saurois plus feindre ;
Et d'un si dur refus les perfides Auteurs
Me pourroient bien un jour payer tous mes mal-
heurs.



S C E N E VI.

L'EMPEREUA , LEON , MARCENE.

L'EMPEREUR.

Quelle témérité , quel discours , quelle audace !
A mes yeux !

LEON.

Vous voyez , Seigneur , qu'il nous menace.
Ses chagrins qu'il ne peut élever jusqu'à vous ,
Avec plus de fureur retomberont sur nous.
Que dis-je ? croyez-vous que ce Prince s'arrête
A faire sur nous seuls éclater la tempête ?
Que je prévois de maux pour nos Fils malheureux !

Qu'Andronic leur prépare un destin rigoureux !

MARCENE.

Je ne m'alarme point de tout ce qu'il peut faire ;
Je prens peu garde au Fils , s'il faut servir le
Pere ;

Andronic me dût-il accabler le premier ,
Seigneur , de ses desseins il faut vous défier.
Son ame , d'un refus eût été moins surprise ,
S'il n'eût point médité quelque grande entreprise.
Iroit-il donc chercher des Peuples révoltés ,
S'il ne vouloit servir leurs infidélités ?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa Patrie ,
S'il ne vouloit contre elle exercer sa furie ?

Et peut-être va-t-il, par Leonce engagé,
Désobéir encore, & partir sans congé.

L'EMPEREUR.

Lui, partir sans congé?

MARCENE.

Seigneur, je l'appréhende,
C'est le seul Andronic que Leonce demande,
Et pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares armés contre votre puissance,
Seront bien-tôt remis sous votre obéissance :
Mais qu'ils vous causeront & de peine & d'ennui,
S'ils marchent contre vous sous un Chef tel que
lui!

S'ils peuvent désormais braver votre colere,
En opposant le Fils aux menaces du Pere,
Et publier par-tout que leurs soins, leur valeur,
Conspirent au salut de votre Successeur!

LEON.

Hélas ! en quel excès pourra-t-il se répandre,
S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre !
Mécontent, & suivi de ces mêmes Guerriers
Que tant d'heureux succès rendent déjà si fiers,
Après avoir chez eux assuré sa puissance,
Peut-être viendra-t-il l'établir dans Byzance.
Un jeune cœur heureux dans ses premiers for-
faits
S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets,
Et ne consultant plus qu'un flatteur qui le loue,
Va jusqu'à présumer que le Ciel les avoue ;
Il croit exécuter tout ce qu'il entreprend ;
Il n'est plus de dessein qui lui semble trop grand ;

Rempli de confiance, il court, triomphe, im-
mole;

Pour lui le sort se fixe, & la victoire vole;
Il gagne des Soldats & l'estime & le cœur;
Les Peuples à son nom sont glacés de terreur;
Ainsi gardant sur tout un Empire suprême,
Tout l'honneur ou le fuit, tout le redoute ou
l'aime,

Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux Cieux,
Il voit ses attentats devenir glorieux.

L'EMPEREUR.

Ah! que vous m'étonnez! Mais prévenons sa fuite;
Sans cesse de plus près éclairons sa conduite;
Veillez sur tous ses pas, & redoublez vos soins;
Placez autour de lui de fideles temoins;
Enfin, dans ce départ tâchons de le surprendre;
Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
Allez.

S C E N E VII.

L'EMPEREUR *seul.*

CE n'est pas tout. Dans ce fatal moment
Je sens mon cœur trouble d'un autre mouvement.
Ah! qu'Andronic encore & m'alarme & me
gêne!
Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irene?
Quel intérêt prend-elle au dessein de mon Fils?
Que dis je? ils se parloient quand je les ai surpris.
J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître.

O Ciel ! quelle terreur ! Je me trompe peut-être.
 Châssons cette pensée, épargnons à nos yeux
 Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux.
 Mais plutôt pénétrons cette étrange aventure ;
 L'Amour dans tous les cœurs étouffe la nature.
 Ne nous assurons point sur les devoirs d'un Fils :
 Quand l'Amour est extrême, il se croit tout permis.
 Andronic, je le fais, aime l'Impératrice ;
 Et bien qu'à ses desirs mon Hymen la ravisse,
 Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint,
 Et peut-être qu'Irene & l'écoute & le plaint.
 Ah ! si je le croyois ... un châtimement sévère ...
 Allons, développons ce funeste mystère :
 Ils se cachent en vain ; & pour tout deviner,
 C'est assez que mon cœur commence à soupçon-
 ner.

Ne différons donc plus ; & si je vois le crime,
 Punissons, sans songer si j'aime la victime.

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

Seigneurs, que faites-vous ?

ANDRONIC.

Ah ! ne m'en parle plus,

Martian, tes discours sont ici superflus ;
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre.

MARTIAN.

Mais quoi , ne sauriez-vous un moment vous contraindre ?

Modérez vos transports ; est-ce dans ce palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets ?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Leonce ?

Est-il prêt ? qu'a-t-il dit ? & quelle est sa réponse ?

MARTIAN.

Il se fait de vos loix un souverain devoir.
Mais il vient.

SCÈNE II.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC.

C'Est en vous que je mets mon espoir.
A des maux éternels la fortune me livre ;
Ami , je suis perdu , si je ne puis vous suivre.
L'Empereur avec vous me défend de partir,
Mais l'ardeur que je sens ne se peut ralentir.
Si je puis par vos soins assurer ma retraite,
Mes souhaits sont remplis , mon ame est satisfaite :
Parlez, sortirons-nous de ces lieux ennemis ?
Ce favorable espoir peut-il m'être permis ?

LEONCE.

Oui, Seigneur, tout est prêt; vous n'avez qu'à
me suivre;

Allons, que pour jamais la fuite vous délivre
Des chagrins, des périls, qui menacent vos jours;
De nos peuples armés acceptez le secours;
Ils ne veulent que vous: à l'envi l'un de l'autre,
Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre;
Brisez un joug fatal; & que vos premiers coups
Attirent tous les yeux & tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus: par trop de violence
On a poussé mon cœur, & lassé ma constance:
Ouvrons des yeux enfin trop long-tems abusés;
Rendons à notre tour les maux qu'on m'a causés.

LEONCE.

Vengez-vous, vengez-nous; nos Peuples vous
attendent;

Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous deman-
dent;

Vous avez en vos mains le projet arrêté;

Comme un gage certain de leur fidélité;

Vous trouverez, Seigneur, des Troupes toutes
prêtes,

Des Soldats orgueilleux du bruit de leurs con-
quêtes,

Fidèles à leur chef, patients à souffrir;

Et toujours résolus de vaincre ou de mourir;

Courez les commander, & tentez la fortune;

Mais sur-tout bannissez une crainte importune.

En livrant votre bras à ces nobles efforts,

Prenez soin de fermer votre cœur aux remords;

Ne vous souvenez plus , pendant votre entreprise ,
 Si l'exacte équité la blâme ou l'autorise ;
 Entrez dans la carrière ; & sans vous arrêter ,
 Au degré le plus haut hâtez-vous de monter :
 Ces scrupuleux devoirs , & ces égards sévères ,
 Seigneur , sont des vertus pour des hommes vul-
 gaires :

Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher ,
 Sur les pas des Héros ne doit jamais marcher ;
 Les hommes destinés à gouverner la Terre ;
 A traîner avec eux la terreur & la guerre ,
 Loin de porter un cœur de remords combattu ,
 Par la seule grandeur mesurent la vertu.

A N D R O N I C.

Mais pour ma fuite , ami , quel parti dois-je pren-
 dre ?

L E O N C E.

Martian est instruit , & je cours vous attendre :
 D'abord que l'Empereur congédiant sa Cour ,
 Se fera retiré pour attendre le jour ,
 Martian sur mes pas soigneux de vous conduire ,
 Assurera la fuite où votre cœur aspire ;
 J'ai dans tous les chemins par où vous passerez ,
 De fideles Amis , & des cœurs assurés ,
 Qui tous brûlans pour vous d'une amitié parfaite ,
 Fourniront les moyens d'une prompte retraite ;
 Hâtez-vous donc , Seigneur ; moi , sans plus dis-
 férer ,

A remplir vos desirs je vais tout préparer.



S C E N E I I I.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'En est donc fait, Seigneur, & malgré ma priere,

Vous suivez les transports d'une aveugle colere?

Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter?

Dans quels affreux périls vous courez vous jeter!

Ignorez-vous l'abyme où ce départ vous mene?

J'en frémis, vous cherchez votre perte certaine;

Non, l'Empereur en vous ne verra plus son Fils,

Et vous êtes perdu si vous êtes surpris;

Ne calmez-vous point cette ardeur indiscrete?

ANDRONIC.

Ah! cruel, oses-tu condamner ma retraite?

Laisse, laisse-moi fuir; est-il quelque séjour

Plus à craindre pour moi que cette affreuse Cour?

Je fais dans mon projet quels malheurs je m'apprete,

Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,

Qu'aujourd'hui découvert, je périrai demain,

Que mon sang, que l'Etat me défendront en vain:

Mais mon destin le veut, il faut que j'obéisse;

Eh! que voudrois-tu donc, Martian, que je fisse?

Peux-tu bien concevoir dans ces tristes momens,

La rigueur de mon sort, mes craintes, mes tourmens?

On me prive à jamais de tout ce que j'adore ;
Je vois dans la splendeur deux hommes que j'ab-
horre ,

Dont l'injuste pouvoir à me nuire obstiné ,
Me rend presque odieux le sang dont je suis né.
Malgré tant de raisons , malgré tant de con-
trainte ,

Laiissai-je un seul moment échapper quelque
plainte ?

J'étouffe mes soupirs , j'étouffe mes regrets ,
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits :
Et nourrissant mon cœur de ma mélancolie ,
D'un malheur éternel j'empoisonne ma vie :
Enfin , lassé de voir des objets si cruels ,
Pour m'épargner des coups , ou des vœux cri-
minels ,

Moins soigneux de mes jours que de mon inno-
cence ,

Je demande par grace à partir de Byzance ,
Et d'aller exercer mon courage & mon bras
A soumettre , à calmer de rebelles Etats ;
On me refuse encor l'emploi que je demande ;
On soupçonne ma foi , je vois qu'on m'appré-
hende ;

On m'impute à forfait le soin de m'éloigner ;
On me croit dévoré de l'ardeur de régner ;
Et tout prêt de tenter , par un orgueil extrême ,
Ce que je n'ai pas fait en perdant ce que j'aime :
Sur ces fausses raisons on me retient ici ;
Je vois contre mes pleurs qu'un Père est endurci ;
Je vois mes ennemis triompher de ma peine ;
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne ;

On

On veut me voir souffrir, & mes Persecuteurs
Ne seroient pas contents si je souffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, Seigneur...

ANDRONIC.

Je ne puis t'écouter davantage,
Je me livre aux transports de ma secrète rage;
Plus de conseils; il faut m'éloigner, ou périr,
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long-tems une douleur timide;
Je veux que désormais la colere me guide,
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traité son Fils avec tant de rigueur.
Mais déjà dans ces lieux regne un profond silence;

Cours, hâte-toi, répons à mon impatience;
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera tems reviens m'en avertir.



S C E N E I V.

ANDRONIC *seul.*

ENfin, dans un instant ma fortune cruelle
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le Ciel favorable aux vœux que je lui fais,
Approuve ma retraite, & soutient mes projets.
O vous! dont si long tems j'ai chéri la présence,
Lieux à mes vœux si doux! sacrés murs de Byzance!

Palais de mes Ayeux où je reçus le jour!

Tom. X.

N

Je me prive à jamais de votre heureux séjour !
 Je suis ; mais en partant mon Amour vous confie
 Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma vie ;
 Heureux dans votre sein de pouvoir l'enfermer !
 Je l'aime , je l'adore , & ne l'ose nommer.
 Pour lui plaire , à l'envi redoublez tous vos char-
 mes ,
 Voyez couler ses jours sans trouble , sans alar-
 mes ;
 Et le Ciel sur moi seul épuisant ses rigueurs ,
 Puissiez-vous n'être plus les témoins de ses pleurs !
 Enfin . . .

S C E N E V.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

Venez, Seigneur, l'heure nous favorise ;
 Partez . . .

ANDRONIC.

Allons. O Ciel , conduis notre entreprise !
 Puissions-nous sans témoins abandonner ces lieux !
 Mais on vient ; l'Empereur se présente à mes
 yeux.
 Serois-je découvert !



S C E N E VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE, ANDRONIC, MARTIAN, ASPAR, CRISPE, GELAS, GARDES.

L'EMPEREUR.

Gardes, qu'on les saisisse.
ANDRONIC.

Ah! du moins par ma mort prévenons la justice.
(*Il se veut tuer, on le désarme.*)

L'EMPEREUR.

Mais, Prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puisque vous savez tout, qu'est-il besoin de feindre?

Si l'on n'eut pris le soin de vous en avertir,
M'auroit on arrêté quand je croyois partir?

Oui, je suis criminel; vous connoissez mon crime.

Je voulois à vos coups dérober la victime,

Satisfaire à la fois mon cœur & vos soupçons.

Vous épargner le soin de chercher des raisons

Pour condamner un Fils que vous croyez perfide,

Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

L'EMPEREUR.

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin?

Qu'on l'ôte de mes yeux, qu'on le garde avec
soin,

Et qu'on fasse expirer au milieu des supplices,
Leonce & Martian ses malheureux complices.

Vous, Leon, hâtez-vous, & sans perdre un mo-
ment,

Suivez-le Prince, allez chercher exactement
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre lui ma fureur légitime.



S C E N E V I I.

L'EMPEREUR, MARCENE, GARDES.

MARCENE.

Vous l'avez vu, Seigneur; sans nous, sans
nos avis,

Le perfide Leonce emmenoit votre Fils.

Ils s'éloignoient tous deux, & ce Palais tranquille
Sembloit leur assurer une fuite facile;

Mais, Seigneur, un des miens les suivant de plus
près,

A connu leur dessein, & vu tous leurs apprêts;
Il m'a tout dit; nos soins ont prévenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable suite;

Par-là; n'en doutez point, des Peuples révoltés,
Les projets sont trahis, les transports arrêtés;

Enfin, ne craignez plus les efforts de leurs armes.



S C E N E V I I I.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE,
NARCE'E, MARCENE, GARDES.

IRENE.

QU'ai-je entendu, Seigneur? quel bruit, quel-
les alarmes,

Quel danger imprévu, quel dessein odieux
Trouble votre repos, vous attire en ces lieux?
Tremblante pour vos jours, inquiète, éperdue,
Je vous cherche, je cours, rien ne s'offre à ma
vue.

Que des pleurs, des soupirs, que des yeux con-
sternés,

Des Soldats interdits, des Gardes étonnés.

Qui cause dans la Cour ce changement terrible?

L'EMPEREUR.

Madame, à mes périls vous êtes trop sensible;
Je les ai détournés; ne craignez rien pour moi.
Je puis punir un Fils qui me manque de foi.

IRENE.

Quoi, Seigneur...

L'EMPEREUR.

Andronic méprisant ma colere,
Couroit insolemment s'armer contre son Pere;
Et malgré ma défense abandonnant ces lieux,
Suivre des révoltés les transports furieux.
Mais le Ciel qui toujours me conduit & me guide,

A trompé les desseins de ce Prince perfide ;
 Et par ce juste soin qu'il répand sur les Rois ,
 Soumis un Fils rebelle à la rigueur des loix :
 Il est en mon pouvoir ; & ce Prince coupable
 Doit servir aux Mutins d'exemple mémorable.

I R E N E.

Ah ! pouvez vous former ce funeste dessein ,
 Seigneur, & seriez-vous à ce point inhumain ?

L' E M P E R E U R.

Madame . . .

I R E N E.

A cet excès pousser votre colere ?

Quelle horreur ! . . . pardonnez à mon discours
 sincere :

Je crains pour vous, Seigneur, l'infailible retour
 Des mouvemens du sang, des transports de l'amour,
 Qui blessant votre cœur de mortelles atteintes ,
 Pour ce Fils immolé vous coûteroit des plaintes :
 Je crains pour vous la honte & les noms mal-
 heureux

Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.
 Ces exemples fameux d'une austere justice ,
 Entraînent après eux un éternel supplice ;
 La haine se répand sur celui qui punit ,
 L'amour & la pitié sur celui qui périt ;
 Et qui peut sur son fils porter sa main cruelle ,
 Semble peu mériter qu'il demeure fidele.
 Peut-être j'en dis trop : mais mon zele , Seigneur ,
 Ne tend qu'à prévenir un repentir vengeur ,
 Qu'à vous sauver enfin d'une indigne mémoire.

L' E M P E R E U R.

Madame, c'est assez ; j'aurai soin de ma gloire.

Je vois ce que prétend le zèle officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux ;
Je connois votre cœur , je fais tout ce qu'il pense :
Allons , ne doutez point de ma reconnaissance.

S C E N E IX.

MARCENE *seul.*

ENfin le Prince est près de périr aujourd'hui ;
Aigrirons-nous encor l'Empereur contre lui ?
Ou faut-il que nos soins s'opposent à sa perte ?
Ah ! prenons sans effroi l'occasion offerte ;
Il nous a menacés , il nous perdrait un jour.
N'attendons point du sort ce funeste retour.

A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

LEON, ASPAR.

LEON.

Oui , c'est vous que je cherche , & je viens
vous instruire
D'un ordre nécessaire au salut de l'Empire ;
L'Empereur à vous seul daigne le confier.

N 4

ASPAR.

Je suis prêt pour lui plaire à tout sacrifier.
Commandez.

LEON.

L'Empereur a déjà vu la Lettre
Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre.
Vous savez que celui qui l'avoit entrepris ,
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons surpris :

Cependant l'Empereur veut que son Fils la voie ;
Il vous donne ce soin , Aspar , il vous l'envoie ;
Faites la rendre au Prince , & trompez-le si bien ,
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.

ASPAR.

Seigneur, reposez-vous sur la foi de mon zele.

LEON.

Mais sur-tout employez un Ministre fidele.
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez.
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu.

S C E N E . I I .

ASPAR *seul.*

NE craignez rien, je vous ferai connoître
Qu'Aspar , quand il choisit , ne choisit point un
traître.

Mais je vois Andronic , il porte ici ses pas.



S C E N E I I I.

ANDRONIC, ASPAR, GARDES.

ANDRONIC.

Q U'on me laisse un moment, qu'on ne me trouble pas.

Dessins mal concertés, malheureuse vengeance !
Dont mon cœur abusé goûta trop l'espérance,
Douce illusion de mes esprits charmés,
Projets évanouis aussi-tôt que formés,
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimères,
Et laissez-moi sans vous contempler mes misères !
O Ciel ! dans quel état me trouvai-je réduit ?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit.
Sans amis, sans secours, dans ce moment funeste,
A quoi dois je m'attendre ; & quel espoir me reste !
Leonce & Martian que déjà l'empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur ;
De moment en moment ma garde redoublée ;
Le noir pressentiment dont mon ame est troublée ;
Mille tristes objets me font imaginer
Où ces commencemens doivent se terminer.
Oui, je n'en doute plus, on a juré ma perte,
Puisque de mes desseins la trame est découverte.
Je suis trahi, je meurs, & la rigueur du sort,
Dans les ombres du crime enveloppe ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en punisse,

Mais aussi, qu'il se juge, & se fasse justice;
 Qu'il songe à nos destins, & lequel de nous deux
 Est le plus criminel ou le plus malheureux.
 Emporté par le feu d'un imprudent courage,
 Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,
 Je me rends à l'espoir dont on vient me flatter;
 Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
 Mon Pere... Mais, que dis-je? il refuse de l'être.
 A quelle marque enfin puis-je le reconnoître?
 Il m'ôte ma Maîtresse, & l'Empire, & le jour;
 Voilà tous les présens que m'a fait son amour.
 Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse,
 Rien ne désarmeroit sa fureur vengeresse;
 Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
 Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un sou-
 pir.

Mais que veut-on de moi?



S C E N E IV.

ANDRONIC, GELAS.

GELAS.

Seigneur, c'est une Lettre
 Qu'en secret dans vos mains j'ai promis de re-
 mettre.

ANDRONIC.

N'avez vous rien à dire? & ne puis je savoir...

GELAS.

Non, Seigneur, je vous quitte, & j'ai fait mon
 devoir.

S C E N E V.

ANDRONIC *seul.*

Est-il quelque remède au malheur qui m'ac-
cable ?

Le Ciel me jette-t-il un regard favorable ?

Qui peut être touché de mon sort inhumain ?

Lisons. Je ne saurois reconnoître la main.

Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vue,
Que d'un trouble soudain mon ame s'est émue.

Je ne fais quel présage & quels secrets combats

Me causent des transports que je ne sentoie pas.

(Il lit.)

Par un dernier effort appeisez votre Pere ;

Ne ménagez plus rien , Prince , pour vous sauver ;

Assurez une vie à l'Etat nécessaire ,

Et songez qu'en mourant ... Je ne puis achever.

(après avoir lu.)

O bonté sans exemple ! Adorable Princesse !

Quoi ! pour mes jours encor votre cœur s'inté-
resse ?

Oui , je n'en doute plus , mon cœur est éclairci ,

Et vous seule avez droit de me parler ainsi.

Je connois votre voix , il me semble l'entendre.

A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre ?

Abandonné de tous : ... Ah ! Prince trop heureux ,

Par où mérites-tu des soins si généreux !

Non , ne nous plaignons plus de la rigueur d'un

Pere :

Quels bienfaits me vaudroient autant que sa colère !

Irene, de v^{os} vœux je me fais une loi ;
 Vous voulez que je vive & c'est assez pour moi.
 A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre :
 Mais, hélas ! l'empereur voudra-t-il bien m'en-
 tendre ?

N'importe ; pour vous plaire il faut tout hasarder :

Ma fierté, ma fureur à l'amour doit céder.
Résous-toi donc, mon cœur, à cette violence;
Surmonte ton orgueil, quoique sans espérance.
Princesse, recevez ce gage de ma foi,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi:
Mais après cet effort; craignez d'en faire d'autres:
Pour conserver mes jours n'exposez point les
vôtres;

Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours.
Holà, Gardes, quelqu'un.



S C E N E V I

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

Seigneur, que faut-il faire ?
ANDRONIC.

Sachez si je pourrais entretenir mon Pere ;
Si suspendant le cours de son ressentiment ,
Il daigneroit encor m'écouter un moment.

SCÈNE VII.

ANDRONIC *seul.*

Que vais-je faire, ô Ciel ! quelle triste entrevue !

Que dire à l'Empereur ? quelle honte à sa vue ?

Je vais donc lâchement implorer la bonté

D'un Pere qui me traite avec indignité ?

Qui ne me fit jamais ni caresse , ni grace ,

Qui me hait dans le cœur , dont la froideur me glace ,

Qui fermant toute entrée à l'Amour paternel ,

Ne voit plus dans son Fils qu'un Sujet criminel ?

Pourrai-je seulement soutenir sa présence ?

Il ne me répondra qu'avec un froid silence ;

Son front ne m'offrira qu'un sévère dédain ;

J'aurai le déplaisir de m'abaisser envain :

Est-il quelque malheur , est-il quelque supplice

Plus douloureux pour moi qu'un si dur sacrifice ?

O rigoureuse loi d'un ascendant vainqueur !

Quels terribles assauts tu livres à mon cœur !



S C E N E V I I I.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

P Réparez-vous , Seigneur , votre Pere s'ap-
proche.

ANDRONIC.

Dites plutôt mon Roi. Quel combat ! quel re-
proche !

Je sens plus que jamais mon cœur se révolter.

S C E N E I X.

L'EMPEREUR ; ANDRONIC , ASPAR.

L'EMPEREUR.

Q U'on nous laisse. A mes pieds viendra-t-il
se jeter ?

ANDRONIC.

Par où commencerai-je , & qu'est-ce que j'espère ?

L'EMPEREUR.

Je sens à son aspect redoubler ma colere.

ANDRONIC.

Allons , obéissons & ne balançons plus.

Vous me voyez , Seigneur , interdit & confus . . .

L'EMPEREUR.

Qu'attendez-vous de moi, Prince? quelle espérance

Vous a fait en ces lieux souhaiter ma présence?

ANDRONIC.

Ah! loin de m'accabler, Seigneur, rassurez-moi.

Mes esprits sont saisis & de trouble & d'effroi.

Mon courage abattu succombe à ma tristesse.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t-il tant de foiblesse?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, Seigneur, que je suis votre Fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes Ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, Seigneur? Ah, Ciel! qu'osez-vous dire?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux & la raison m'inspire.

ANDRONIC.

Que je suis malheureux!

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel.

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel?

Serez-vous pour un Fils inflexible & sévère?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un Père?

ANDRONIC.

Eh quoi, c'en est donc fait! Il ne m'est plus permis,

Seigneur, de me donner le nom de votre Fils!

Et cependant , hélas ! dans ce moment funeste ,
Ce nom de tous mes biens est le seul qui me
reste.

Oui , Seigneur , je n'oppose à ce juste courroux
Que ce sang , que ces traits que j'ai reçus de vous.
J'ose , dans mon cœur enfin , avec cette défense ,
Me promettre toujours un reste d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes
yeux ;

Vous joignez à ce nom des noms trop odieux ,
Ingrat , & sans frémir je ne puis reconnoître
Mon sang dans une rebelle , & mon fils dans un
traître.

ANDRONIC.

Seigneur...

L'EMPEREUR.

Ce ne sont plus maintenant des soupçons ;
Nous avons découvert toutes vos trahisons.
Allez , Prince , marchez où l'honneur vous convie.
Soulevez contre moi toute la Bulgarie ,
Dans ces nobles emplois signalez votre bras ;
D'autres crimes encore...

ANDRONIC.

Ah ! ne le croyez pas.

Ne me reprotochez point un crime imaginaire.

L'EMPEREUR.

Quoi , se rendre le chef d'un Peuple téméraire ,
Traiter secrètement avec des révoltés ,
Sont-ce là , dites-moi , des crimes inventés ?
Que ne puis-je douter de ton ingratitude !
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude ,
Bien-tôt

Bien-tôt en ta faveur je saurois m'abuser,
Et je te défendrois au-lieu de t'accuser.
Mais de ta propre main j'ai vu le seing parjurer,
Et mes yeux, dans mon cœur font taire la nature.
A quoi tendoient enfin ces perfides traités,
Ces asyles offerts, ces secours acceptés,
Ces sermens mutuels, cette coupable Ligue,
Qu'au Trône où dès long-tems un Pere te fati-
gue ?

Répons-moi, si tu peux ? As-tu quelques raisons ?
Ou plutôt, font-ce là toutes tes trahisons ?
Parle. Ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, Seigneur, je ne puis ou n'ose vous répondre.
Je suis moins criminel que je ne le parois,
Et vous ne savez pas encor tous mes secrets.

L'EMPEREUR.

Quoi ?

ANDRONIC.

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit justifier le dessein de ma fuite :
Sous le joug importun de leurs sévères loix,
Les cœurs les plus soumis murmurent quelque-
fois ;

Et l'on doit imputer dans un jeune courage,
De tels égaremens aux foiblesses de l'âge :
Mais je ne veux devoir ma défense qu'à vous :
Souffrez que je me jette encore à vos genoux :
Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue ?
Quoi ! loin de m'écouter, vous détournes la vue ?
Votre cœur se refuse aux tendres mouvemens
Qui devroient le saisir dans ces tristes momens ?

Tom. X.

O

Regardez-moi, Seigneur, avec des yeux de Pere:
Mais, hélas! je ne fais qu'aigrir votre colere.

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus?

ANDRONIC.

Non. D'en avoir tant dit je suis même confus.

Ah! ce n'est point l'horreur du coup qui me me-
nace,

Qui m'a fait mandier une honteuse grace;
Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous;
Après tant de rigueurs, un traitement plus doux;
Je fais trop que pour moi vous êtes insensible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.
Si l'on ne m'eut contraint à cet indigne effort...

L'EMPEREUR.

C'est assez, je l'entens.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort;
Hâtez le coup fatal d'une lente justice;
La vie est désormais mon plus cruel supplice;
Et je mourrois bientôt de honte & de regret
De m'être à vos genoux abaissé sans effet.

S C E N E V.

L'EMPEREUR *seul.*

O

Ciel! jusqu'où l'emporte une aveugle in-
solence?

C'est trop en sa faveur me faire violence.

Si l'on ne m'eut contraint à cet indigne effort;

Dit-il... Ah ! ce mot seul décide de sa mort.
Je suis trop éclairci, l'Impératrice l'aime :
Non , non , ce ne peut être une autre qu'elle
même :

Irene a fait tracer cet odieux écrit
Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.
Tremblante pour ses jours, à tous mes vœux
contraire ,

Elle a tout hasardé pour ce Fils téméraire :
Je n'en puis plus douter, le traître s'est trahi :
A d'autres loix enfin auroit-il obéi ?

Et n'eut été l'espoir de plaire à ce qu'il aime,
Se fut-il jamais fait cet effort sur lui-même ?
De quel air l'insolent s'est-il humilié ?

Il excitoit ma haine au-lieu de ma pitié :
J'ai vu jusqu'à mes pieds ce superbe courage ,
De ses respects forcés défavouer l'hommage :
Il n'a pu soutenir un repentir trompeur ,
Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur ;
Dans quel tems ? au moment que , malgré ma
colere ,

Le traître me faisoit sentir que j'étois Pere ;
Que toute ma fureur m'alloit abandonner ;
Que fais-je ? quand mon cœur eut pu lui par-
donner.

Que cette lettre entre eux marque d'intelligence !
Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres. Mais par quel charme ont-ils pu m'é-
blouir ?

Comment ont ils osé songer à me trahir ?
Moi, qui par tant de soins & de persévérance,
De pénétrer les cœurs possède la science ?

Qui, par l'art que j'emploie à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets?

Qui, par ma politique & mon adresse à feindre,
Force tous mes Voisins, tous les Rois à me craindre?

Dans mon propre Palais, au milieu de ma Cour,
Je me vois le jouet d'un téméraire amour :
Deux perfides, sans art & sans expérience,
Aveuglant ma raison, & trompant ma prudence,
Démentent, par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'Univers publie en ma faveur.
Hélas ! ils m'abusoient sans peine & sans étude ;
Je n'avois de leur part aucune inquiétude ;
Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point combattu,

Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu.
O malheureux Epoux ! ô déplorable Père !
Où dois-tu t'arrêter ? où porter ta colere ?
Leur juste châtimement ne peut être trop prompt ;
Dans leur perfide sang étouffons cet affront :
Mais sur-tout ménageons leur mort avec prudence ;

Par des chemins divers achevons ma vengeance ;
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat ;
Condamnons Andronic en criminel d'Etat ;
Par un effort secret perdons l'Impératrice,
Et cachons à la fois son crime & son supplice.



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRONIC *seul.*

SErai-je encor long-tems dans cet état cruel ?
 Pourquoi laisse-t-on vivre un Prince criminel ?
 Cette lenteur funeste , & cette incertitude
 M'ont déjà fait souffrir un supplice trop rude ;
 Chaque instant qu'on ajoute à mes jours malheu-
 reux ,
 Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
 Viendra-t-on ? L'Empereur , après notre entre-
 vue ,
 Peut-il laisser encor ma perte suspendue ?
 Si par mes attentats il se croit outragé ,
 Ma honte & mon dépit ne l'ont que trop vengé.
 Que je souffre ! Je cède à mon impatience.
 Ciel ! qui vois mes combats , redouble ma con-
 stance :
 Je ne puis résister à tout ce que je sens :
 Mais enfin voici l'ordre & la mort que j'attens.





S C E N E I I.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS, CRISPE.

ASPAR.

S Eigneur...

ANDRONIC.

Je vous entens , on veut que je périsse.
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir votre supplice ;
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend ;
Je le croyois moins tendre , & mon crime trop
grand.

Je n'abuserai point enfin de cette grace ,
Et le coup de bien près va suivre la menace :
Qu'on me prépare un Bain ; quand il faudra partir
Vous me trouverez prêt , revenez m'avertir.



S C E N E I I I.

ANDRONIC, GELAS, CRISPE.

ANDRONIC.

M Ais, hélas ! quel transport , quel mou-
vement me presse !

Que l'on me donne un siege. Il suffit, qu'on me
laisse.

(Crispe lui donne un siege.)

Sortez donc, à mes yeux n'offrez point vos dou-
leurs:

Que servent à mes maux les soupirs & les pleurs!

S C E N E I V.

ANDRONIC *seul.*

IL est tems de s'armer d'une noble constance.
Où se termine, hélas! toute mon espérance?

Sorti du plus beau Sang qu'adore l'Univers,
Maître dès le berceau de cent Peuples divers,
Quand je crois m'affranchir de l'affreux esclavage;
Dont le joug si long-tems fit gémir mon cou-
rage,

Quand les biens, les honneurs, la gloire, les
plaisirs

Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs,
Je meurs; & dans le cours de mes jeunes années,
Je vois d'un coup fatal trancher mes destinées.

Mais quoi! toujours en proie à la rigueur du
fort,

Je ne puis de mes maux sortir que par la mort;
Il est à mon repos un si puissant obstacle.

Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un mi-
racle;

Et tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
Je serois criminel, ou serois malheureux:

Furieux sans effet , Amant sans espérance ,
Contraint dans mon amour , contraint dans ma
vengeance ,
Pénétré de tendresse , agité de courroux ,
Sans oser signaler ni mes vœux , ni mes coups ;
Ah ! le Ciel me devoit être un peu moins con-
traire ,
Laisser libre du moins ma flamme , ou ma colere,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien put brûler,
Ou le sang d'un Rival que je puisse immolet.
Enfin , dans ces combats je ne saurois plus vivre ,
Et je dois rendre grace au coup qui m'en délivre.
Oui , je suis résolu. Mais que deviendrez-vous ,
Irene ? De mon Pere évitez le courroux.
Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes ,
L'Empereur en prendra de terribles alarmes ;
Et que fais-je ? Peut-être en ce moment fatal ,
Il me condamne moins en Pere qu'en Rival.
Ah ! penser accablant où mon cœur s'abandonne !
Quel péril pour Irene , ô Ciel ! s'il la soupçonne.
Princesse , que je crains que ses terribles coups ,
Après m'avoir frappé , ne s'étendent sur vous !
Voilà ce qui m'étonne , & non pas le supplice ;
Mais je touche au moment du fatal sacrifice.
Ciel ! je t'offre ma mort , apaise ta rigueur ,
Puisses-tu loin de moi porter ton bras vengeur !
Contre un barbare Epoux protège l'innocence ;
Ne te laisse jamais d'embrasser sa défense.



SCÈNE V.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

Pourquoi me montrez-vous un visage interdit ?

Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ai dit ?

ASPAR.

Oui, Seigneur, tout est prêt, je frémis de le dire.

ANDRONIC.

Tout est prêt ? allons donc.

ASPAR.

O vertu que j'admire !

Gelas, menez le Prince.

SCÈNE VI.

ASPAR *seul*.

AH ! dans son triste sort,
Je lui cache des maux plus cruels que sa mort.
Sinistre événement ! exemple redoutable !
O perte pour l'Empire à jamais déplorable !
De quels coups après toi sommes-nous menacés ?





S C E N E V I I.

IRENE, NARCEE, ASPAR.

IRENE.

N On , je ne puis me rendre à tes soins em-
pressés ;
Je veux voir Andronic en ce moment funeste ,
Narcée , & lui donner tout le tems qui me reste.
Que fait le Prince , Aspar ? l'apprendrai-je à mon
tour ?

ASPAR.

Madame...

IRENE.

Expliquez-vous ; parlez-moi sans détour.

ASPAR.

Auprès de l'Empereur un ordre exprès m'attire ;
Vous ferez tout.

IRENE.

Allez , prenez soin de lui dire
Que je suis en ces lieux ; enfin que je l'attens ;
Prête à lui révéler des secrets importants.



S C E N E V I I I.

IRENE, NARCE'E.

NARCE'E.

Mais, que prétendez-vous, & qu'est-ce que vous faites ?

Madame, fongez-vous à l'état où vous êtes ?

Hélas ! que je vous plains ! Mon cœur saisi d'effroi

Regarde votre fort...

S C E N E I X.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

EUDOXE.

Ciel! qu'est-ce que je vois?
Quel est votre dessein? vous m'avez donc trompée?

Quoi! Madame, à mes bras n'êtes-vous échappée
Que pour courir ici par d'indignes douleurs,
Montrer que vous avez mérité vos malheurs?
Quel succès de mes soins! Ah! l'aurois-je pu croire
Que vous eussiez si mal ménagé votre gloire?

Que dira l'avenir, tout l'Empire, un Epoux?

I R E N E.

O Ciel! pour ces conseils quel tems choisissiez-vous?

Hélas! en ma faveur soyez plus indulgente.
Je vais mourir, Eudoxe, & mourir innocente :
Vous m'avez vu toujours si soumise à vos loix,
Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois;
Calmez votre courroux, étouffez vos reproches;
Je commence à sentir les fatales approches;
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui consume l'horreur de mon destin cruel.
Vos yeux en sont témoins, avec quelle industrie
Les traitres ont voulu me cacher leur furie!
Mais tous leurs soins n'ont pu m'abuser un moment,

Et ma main & ma bouche ont pris avidement
Le vase criminel & la liqueur funeste
Qui de mes tristes jours va consumer le reste.

E U D O X E.

Ah! quittez ce dessein & cherchez du secours.

I R E N E.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours?
Non, non, qu'à l'Empereur je serve de victime,
Il croit son Fils & moi noircis du même crime:
Ah! courons le chercher, il est près de ces lieux;
Venez mêler vos pleurs à nos tristes adieux:
Que les derniers regards de ce Prince fidele,
Lui fassent voir l'excès de ma douleur mortelle;
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'hui
Qu'Irene un seul moment ne vit pas après lui;
Que d'un joug importun mon ame dégagée,

Se montre toute entière à la sienne affligée ;
 Qu'au même instant la mort brisant les mêmes
 nœuds ,
 Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux ;
 Que rendue à celui pour qui seul j'étois née ,
 J'accomplisse à la fin toute ma destinée.

S C E N E X.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E, GELAS.

GELAS.

M Adame, où courez vous , & qu'allez-vous
 chercher ?

Ah ! plutôt de ces lieux il faut vous arracher ;
 Evitez un objet qui déchire mon ame.

IRENE.

Andronic est donc mort ?

GELAS.

Il ne vit plus, Madame ;
 Je viens en ce moment de le voir expirer
 Dans le Bain que lui-même avoit fait préparer.

IRENE.

Soutenez-moi : je cède après ce coup funeste :
 Et vous, du sort du Prince apprenez-moi le reste.

GELAS.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain ,
 Il nous suit. Sans frémir il entre dans le Bain ,
 Offre ses bras lui-même , en fait couper les veines,

Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
 Et des flots de son sang qui coule à gros ruisseaux,
 Bientôt du Bain fatal il voit rougir les eaux.
 Cependant il pâlit, & ses yeux s'obscurcissent,
 De moment en moment ses esprits s'affoiblissent,
 Son ame avec son sang trop prompt à s'écouler,
 Court au terme fatal...

IRENE.

Je me sens accabler.

Donnez un peu de tems à mon ame abattue,
 C'est assez : achevez un discours qui me tue.

GELAS.

Il leve au Ciel les yeux pour la dernière fois ;
 Et prononce ces mots d'une mourante voix :
O mort ! des malheureux unique & sûr asyle,
Je verrois ton approche avec un œil tranquille,
Si du courroux vengeur dont je subis la loi,
La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi ;
 Je crains... En cet instant son ame s'est émue,
 Il promene par-tout une inquiète vue :
Pere cruel, dit-il, d'un Fils infortuné,
Je te rends tout le sang que tu m'avois donné ;
N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage.
 Alors, de la parole il perd presque l'usage,
 Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus,
 Ce ne sont que des mots toujours interrompus ;
 Son esprit se confond, le trouble s'en empare,
 En de vagues projets il s'emporte, il s'égare ;
 Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur,
 Paroît tantôt tranquille, & tantôt en fureur ;
 Enfin son sang s'épuise, & sa force succombe ;
 Sa tête sur son sein penche, chancelle, tombe ;

Il meurt, & tout son corps, sanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé :
Pour moi, le cœur percé de cette affreuse image,
De ses persécuteurs je déteste la rage,
Et craignant qu'on me fasse un crime de mes
 pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.



S C E N E X I.

IRENE, EUDOXE, NARCEE.

IRENE.

C'En est fait ! à ses yeux la lumière est ravie ;
Eclatez mes soupirs ! sa mort vous justifie.

EUDOXE.

Quoi donc ? ...

IRENE.

Regrets, transports jusqu'ici retenus,
Paroissez, il est tems ; je ne vous contrains plus !
Il est mort ! Ciel ! quel sang a-t-on osé répandre ?
Reçois du moins les pleurs que je donne à ta
 cendre ,

Cher Prince, vois Irene, au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur.

Mais, hélas ! du poison l'atteinte se redouble,
Je sens croître à la fois ma foiblesse & mon
 trouble,

Et le mortel venin, par un injuste effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort.

Non, non, je me trompois, ils agissent ensemble.

Tous deux en même tems . . . L'Empereur vient,
je tremble ;

Ma peine à son aspect vient de se redoubler.



SCENE XII. & Dernière.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE,
NARCÉE.

IRENE.

Seigneur, avant ma mort j'ai voulu vous parler.

Andronic est puni , je meurs empoisonnée ;
Vous l'avez soupçonné , vous m'avez soupçon-
née.

Une lettre aujourd'hui tombée en votre main,
A sans doute achevé notre sort inhumain.
Elle venoit de moi : je pourrois vous le taire,
Puisque les traits étoient d'une main étrangère :
Sans honte je l'avoue : Eh ! pourquoi le cacher ?
C'est le seul attentat qu'on me peut reprocher ;
Au poids de nos vertus punit on récompense :
Ni votre Fils , ni moi , jusqu'au dernier soupir ,
N'avons jamais formé de criminel desir :
Il partoit pour me fuir. A mou devoir fidelle ,
Mon cœur lui prescrivait une absence éternelle :
C'est dans ce même tems qu'ua sacrifice affreux

A VOS

A vos tristes soupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une histoire,
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à
croire ;

Je ne vous dis plus rien. J'ai consommé mon
fort ,

Je passé sans regret dans les bras de la mort ,
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'Hymen qui nous
lie.

Eudoxe , ménageons cet instant de ma vie ,
Otez-moi de ces lieux , & que je puisse au moins
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins.

L'EMPEREUR.

Qu'entens-je ? quel effroi , quelle pitié soudaine
S'empare de mon cœur , m'épouvante & me
gêne !

Etoient-ils innocens ou coupables tous deux !
Je ne fais : mais , hélas ! que je suis malheu-
reux !

F I N.





DÉMOCRITE
AMOUREUX,
COMÉDIE.

Par Monsieur REGNARD.



A C T E U R S.

DE'MOCRITE.

AGE'LAS, *Roi d'Athenes.*

AGENOR, *Prince d'Athenes.*

ISMENE, *Princesse promise à Agélas.*

STRABON, *Suivant de Démocrite.*

CLE'ANTHIS, *Suivante d'Isimene.*

CRISEIS, *crue fille de Thaler.*

THALER, *Paysan.*

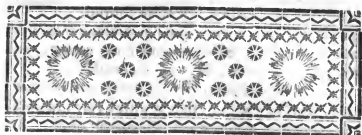
UN INTENDANT.

UN MAITRE-D'HOTEL.

OFFICIERS DU ROI.

LAQUAIS.

La Scene est à Athenes.



DÉMOCRITE AMOUREUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un désert & une caverne
dans l'enfoncement.*

SCENE PREMIERE.

STRABON *seul.*

Que maudit soit le jour où j'eus la fantaisie
D'être valet-de-pied de la Philosophie !
Depuis près de deux ans , je vis en cet endroit ,
Mal vêtu , mal couché , buvant chaud , mangeant
froid.

T H A L E R.

Voici votre ordinaire.

S T R A B O N.

Bon. Tant mieux. Aujourd'hui ferons-nous bonne
chère ?

Depuis deux ans je jeûne en ce désert maudit.
Un jeûne de deux ans cause un rude appétit.

T H A L E R.

Morgué, pour aujourd'hui j'ons tout mis par
écuelle ;

Et c'est pis qu'une noce.

S T R A B O N.

Ah ! la bonne nouvelle !

T H A L E R.

Voici dans mon panier des dattes, des pignons,
Des noix, des raisins secs, & quantité d'oignons.

S T R A B O N.

Quoi, toujours des oignons ! Esprit philosophi-
que,

Que vous coûtez de maux à ce cadavre étique !

T H A L E R.

Je vous apporte aussi cette bouteille d'eau

Que j'ai prise en passant dans le plus clair ruisseau,

S T R A B O N.

Une bouteille d'eau ! Le breuvage est ignoble.

Ce n'est donc pas chez vous un pays de vignoble ?

Tout est-il en oignons ? N'y croît-il point de vin ?

T H A L E R.

Oui-dà : mais Démocrite, habile médecin,

Dit, que du vin, sur-tout, on doit faire absti-
nence,

Quand on veut mourir tard.

STRABON.

Ah ! Ciel ! quelle ordonnance !
 C'est mourir tous les jours que de vivre sans vin.
 Mais laisse Démocrite achever son destin :
 C'est un homme bisarre, ennemi de la vie ,
 Qui voudroit m'immoler à la Philosophie ,
 Me voir comme un fantôme ; & quand tu revien-
 dras ,

De grace, apporte-m'en le plus que tu pourras,
 Mais du meilleur au moins , car c'est pour un ma-
 lade ,

Et je boirai pour toi la meilleure rasade.
 Entends-tu, mon enfant ?

THALER.

Je n'y manquerai pas.

STRABON.

Où donc est Criséis qui fuit par-tout tes pas ?
 J'aime encore le sexe.

THALER.

Elle est , morgué , gentille :
 Et Démocrite...

STRABON.

Etant , comme je crois , ta fille ,
 Ayant de plus tes traits , & cet air si charmant ,
 Elle ne peut manquer de plaire assurément.

THALER.

Oh ! ce sont des effets de votre complaisance.
 Mais elle n'est pas tant ma fille que l'on pense.

STRABON.

Comment donc ?

THALER.

Bon ! qui sait d'où je venons tre tous.

STRABON.

C'est donc la mode aussi d'en user parmi vous
Comme on fait à la ville, où l'on voit d'ordinaire
Qu'on ne se pique pas d'être enfant de son pere?

THALER.

Suffit, je m'entends bien. Mais enfin, m'est avis
Que votre Démocrite en tient pour Criséis.

STRABON.

Pour Criséis?...

THALER.

Il a l'ame un tantet fêlée.

STRABON.

Bon! bon!

THALER.

Je vous soutiens que je ne suis pas grue:
Je flaire un amoureux, voyez-vous, de cent pas.
Je vois qu'il est fâché quand il ne la voit pas.

STRABON.

Il est tout occupé de la philosophie.

THALER.

Qu'importe? Quand on voit une fille jolie...
Le diable est bien malin, & fait souvent son coup.

STRABON.

Parbleu, je le voudrois, m'en coûtât-il beaucoup.

THALER.

Mais vous, qui près de lui passez ainsi la vie,
Que diantre faites-vous tout le jour?

STRABON.

Je m'ennuie!

Voilà tout mon emploi.

THALER.

Bon! vous vous moquez bien;

Et peut-on s'ennuyer lorsque l'on ne fait rien ?

STRABON.

Animé d'une ardeur vraiment philosophique,
Je m'étois figuré que, dans ce lieu rustique,
Je serois affranchi du commerce des sens,
Et n'aurois pour mon corps nuls soins embarrassans ;

Qu'entièrement défait de femme & de ménage,
Les passions sur moi n'auroient nul avantage :
Mais je me suis trompé, ma foi, bien lourdement ;
Le corps contre l'esprit regimbe à tout moment.

THALER.

Et que fait Démocrite en cette grotte obscure ?

STRABON.

Il rit.

THALER.

Il rit ! De quoi ?

STRABON.

De l'humaine nature.

Il soutient, par raisons, que les hommes sont tous
Sots, vains, extravagans, ridicules & fous.
Pour les fuir, tout le jour il est dans sa caverne ;
Et la nuit, quand la Lune allume sa lanterne,
Nous grimpons l'un & l'autre au sommet des rochers,

Plus élevés cent fois que les plus hauts clochers,
Aux astres, en ces lieux, nous rendons nos visites ;
Nous voyons Jupiter avec ses Satellites ;
Nous savons ce qui doit arriver ici bas ;
Et je m'instruis pour faire un jour des almanachs.

THALER.

Des almanachs ! morgué, j'en voudrois savoir faire.

STRABON.

Hé bien ! changeons d'état , ce n'est pas une affaire.
 Demeure dans ces lieux ; & moi , j'irai chez toi.
 Tu deviendras savant ; tu sauras , comme moi ,
 Que rien ne vient de rien , & que des particules ..
 Rien ne retourne en rien ; de plus , les corpuscu-
 les . . .

Les atomes , d'ailleurs , par un secret lien ,
 Accrochés dans le vuide . . . Entends-tu bien ?

THALER.

Fort bien.

STRABON.

Que l'ame & que l'esprit n'est qu'une même chose ;
 Et que la vérité que chacun se propose ,
 Est dans le fond d'un puits.

THALER.

Elle peut s'y cacher ;
 Je ne crois pas , tout franc , que j'aie l'y chercher.

STRABON.

Mais , raillerie à part , achete mon office ;
 Tu pourras dès ce jour entrer en exercice :
 J'en ferai bon marché.

THALER.

C'est bien l'argent , ma foi ;
 Qui nous arrêteroit ! J'ai , si je veux , de quoi
 Faire aller un carrosse , & rouler à mon aise.

STRABON.

Et comment as-tu fait cela , ne te déplaît-il ?

THALER.

Comment ? Je le fais bien , il suffit.

STRABON.

Mais encore ?

236 DEMOCRITE AMOUREUX

Aurois-tu par hasard rrouvé quelque trésor?

THALER.

Que fait-on?

STRABON.

Un trésor? En quel lieu peut-il être?

Dis-moi.

THALER.

Bon! Queuque sot!... Vous jaseriez peut-être?

STRABON.

Non, ma foi.

THALER.

Votre foi?

STRABON.

Je veux être un maraud,

Si...

THALER.

Vous me promettez?...

STRABON.

Parle donc au plutôt.

Est-il loin d'ici?

THALER, *tirant un riche bracelet.*

Non; le voilà dans ma poche.

STRABON, *à part.*

Le coquin, dans le bois a volé quelque coche.

(*à Thaler.*)

Juste Ciel! d'où te vient ce bijoux plein de feu?

THALER.

De notre femme.

STRABON.

Ah! ah! de ta femme? A quel jeu

L'a-t-elle donc gagné?

THALER.

Bon! est-ce mon affaire?

S C E N E I I I.

DEMOCRITE, STRABON, THALER.

THALER.

MAis, Démocrite vient. Motus, il faut se taire.

DEMOCRITE, *à part.*

Suivant les anciens & ce qu'ils ont écrit,
L'homme est, de sa nature, un animal qui rit;
Cela se voit assez, mais pour moi, sans scrupule,
Je veux le définir animal ridicule.

STRABON, *à Thaler.*

Ce début n'est pas mal.

DEMOCRITE, *à part.*

Il est à tout moment,

La dupe de lui-même & de son changement.
Il aime, il hait, il craint, il espère, il projette,
Il condamne, il approuve, il rit, il s'inquiète;
Il se fâche, il s'apaise, il évite, il poursuit;
Il veut, il se repent, il élève, il détruit;
Plus léger que le vent, plus inconstant que l'onde,
Il se croit en effet le plus sage du monde:
Il est sot, orgueilleux, ignorant, inégal:
Je puis rire, je crois, d'un pareil animal.

STRABON, *à Démocrite.*

Dans ce panégyrique où votre esprit s'aiguise,
La femme, s'il vous plaît, n'est-elle pas comprise?

238 *DEMOCRITE AMOUREUX*
DEMOCRITE.

Oui, sans doute.

STRABON.

En ce cas, je suis de votre avis.

DEMOCRITE, à *Thaler*.

Ah! vous voilà, bon homme : Où donc est Criséis?

THALER.

Je l'attendois ici, j'en ai le cœur en peine;

Elle s'est amusée au bord de la fontaine.

Elle tarde, cela commence à me fâcher.

Elle viendra bientôt, car je vais la chercher.



S C E N E I V.

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Nous sommes dans ces lieux, à l'abri des
visites

Des sots écornifleurs & des froids parasites;

Car je ne pense pas que nul d'entre eux jamais

Y puisse être attiré par l'odeur de nos mets.

Voudriez-vous tâter, dans cette conjecture,

D'un repas apprêté par la seule nature?

(*il tire son dîner.*)

DEMOCRITE.

Toujours boire & manger! Carnacier animal,

C'est bien fait, suis toujours ton appétit brutal.

Le corps, ce poids honteux, où l'ame est asservie,

T'occupera-t-il seul le reste de ta vie?

STRABON.

Quand je nourris le corps, l'esprit s'en porte mieux.

DEMOCRITE.

Ame stupide & grasse!

STRABON.

Elle est grasse à vos yeux ;
Mais mon corps , en revanche , est maigre , dont j'enrage.

Je suis las à la fin de tout ce badinage ;
Et , si vous ne quittez ces lieux où nous voilà ,
je serai bien contraint , moi , de vous planter là.
Je suis un parchemin , mon corps est diaphane.

DEMOCRITE.

Va , fuis de devant moi ; retire-toi , profane ,
Puisque ton cœur est plein de sentimens si bas :
Assez d'autres , sans toi , suivront ici mes pas.
Je voulois te guérir de tes erreurs funestes ,
Te mener par la main aux régions célestes ,
Affranchir ton esprit de l'empire des sens :
Tu ne mérites pas la peine que je prends ,
Animal sensuel , qui n'oserois me suivre !

STRABON.

Sensuel , j'en conviens , j'aime à manger pour vivre ;

Mais on ne dira pas que je sois amoureux.

DEMOCRITE.

Qu'entends-tu donc par-là ?

STRABON.

J'entends ce que je veux ;
Et vous , ce qu'il vous plait.

(haut)

Mais ce n'est pas à moi que ce discours s'adresse ?

STRABON.

Etes-vous amoureux, pour relever ce mot ?

DEMOCRITE.

Démocrite amoureux !

STRABON.

Seriez-vous assez sot

Pour donner, comme un autre, en l'erreur populaire ?

DEMOCRITE, *à part.*

Cela n'est que trop vrai.

STRABON.

Vous cherchiez à plaire,

Et feriez le galant ! J'en rirois tout mon soul.

Mais je vous connois trop, vous n'êtes pas si fou.

DEMOCRITE, *à part.*

Que je souffre en dedans, & qu'il me mortifie !

STRABON.

Vous avez le rempart de la philosophie ;

Et lorsque le cœur veut s'émanciper par fois,

La raison aussi-tôt lui donne sur les doigts.

DEMOCRITE.

Il est des passions que l'on a beau combattre,

On ne sauroit jamais tout-à fait les abattre :

Sous la sagesse envain on se met à couvert,

Toujours par quelque endroit notre cœur est ouvert :

L'homme fait malgré lui souvent ce qu'il condamne.

STRABON.

Va, fuis de devant moi; retire-toi, profane,
 Puisque ton cœur est plein de sentimens si bas :
 Assez d'autres, sans toi, suivront ailleurs mes pas.
 Animal sensuel!

DEMOCRITE.

Quoi! tu crois donc que j'aime?

(à part.)

Je voudrois me cacher ce secret à moi-même.

STRABON.

Le Ciel m'en garde ! Mais j'ai cru m'appercevoir
 Que les filles vous font encor plaisir à voir.
 Votre humeur ne m'est pas tout-à-fait bien connue,

Ou Criséis par fois vous réjouit la vue.

DEMOCRITE.

D'accord : son cœur novice à l'infidélité,
 Par le commerce humain n'est point encor gâté;
 La vérité se voit en elle toute pure :
 C'est une fleur qui sort des mains de la nature.

STRABON.

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
 Mais vous vous raccrochez encore au féminin.

DEMOCRITE.

Tu te moques de moi.





S C E N E V.

CRISEIS, DEMOCRITE, STRABON.

DEMOCRITE.

Mais Criséis s'avance.

Sur son front pudibond brille son innocence.

CRISEIS.

Je cherche ici mon pere, & ne le trouve pas;
Jusqu'assez près d'ici j'avois suivi ses pas.

Ne l'avez-vous point vu? Dites-moi, je vous prie,
Seroit-il retourné?

DEMOCRITE, *à part.*

Dans mon ame attendrie,

Je sens, en la voyant, la raison & l'amour,
L'homme & le Philosophe, agités tour-à-tour.

STRABON.

N'avez-vous point, la Belle, en votre promenade,
Donné, sans y penser, près de quelque embuscade?
On trouve quelquefois, au milieu des forêts,
Des Sylvains pétulans, des Faunes indiscrets,
Qui, du soir au matin, vont à la pîcorée,
Et n'ont nulle pitié d'une fille égarée.

CRISEIS.

Jamais je ne m'égare, & grace à mon destin,
Je ne rencontre point telles gens en chemin.
Je m'étois arrêtée au bord d'une fontaine
Dont le charmant murmure & l'onde pure & saine
M'invitoient à laver mon visage & mes mains.

STRABON.

C'est aussi tout le fard dont j'use les matins.

DEMOCRITE.

Tu vois, Strabon, tu vois; c'est la pure nature;
 ton teint n'est point encor nourri dans l'imposture;
 elle doit son éclat à sa seule beauté.

STRABON.

ton visage est tout neuf, & n'est point frelaté.

DEMOCRITE, à *Criseïs*.

Le fard que vous prenez au bord d'une onde claire,
 fait voir que vous avez quelque dessein de plaire.

CRISEÏS.

D'autres soins en ces lieux m'occupent tout le jour.

DEMOCRITE.

Auriez-vous, par hasard, ce que c'est...

CRISEÏS.

Quoi?

DEMOCRITE.

L'amour.

CRISEÏS.

L'amour?

STRABON.

Oui, l'amour.

CRISEÏS.

Non.

DEMOCRITE.

(à part.)

Je veux vous en instruire.

Je tremble, & je ne fais ce que je vais lui dire.

STRABON, à part, à *Démocrite*.

Quoi! vous qui raisonnez philosophiquement,

qui parlez à vos sens impérativement,

qui voyez face à face étoiles & planetes,

Q 2

Une fille vous met en l'état où vous êtes !

Vous tremblez ! Allons donc, montrez de la va-
gueur.

DEMOCRITE, *à part.*

Tant de trouble jamais ne regna dans mon cœur,

(*à Criséis*)

L'amour est, en effet, ce qu'on a peine à dire ;

C'est une passion que la nature inspire,

Un appétit secret dans le cœur répandu,

Qui meut la volonté de chaque individu

À se perpétuer & rendre son espèce...

STRABON, *à part, à Démocrite.*

Pour un homme d'esprit vous parlez mal tendresse

(*à Criséis*)

L'amour, ne vous déplaît, est un je ne fais quoi

Qui vous prend, je ne fais ni par où ni pourquoi

Qui va je ne fais où ; qui fait naître en notre am-

Je ne fais quelle ardeur que l'on sent pour la femme

Et ce je ne fais quoi, qui paroît si charmant,

Sort enfin de nos cœurs, & je ne fais comment.

CRISÉIS.

Vous me parlez tous deux une langue étrangère

Et moins qu'auparavant je connois ce mystère.

L'amour n'est pas, je crois, facile à pratiquer

Puisqu'on a tant de peine à pouvoir l'expliquer.

Mon esprit est borné ; je ne veux point apprendre

Les choses qui me font tant de peine à compren-

dre.

STRABON.

En exerçant l'amour, vous le comprendrez mieux



S C E N E V I.

AGELAS & AGENOR, *en habits de Chasseurs*;
 DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

STRABON.

Qui peut si brusquement nous surprendre en
 ces lieux?

AGELAS, *à Agénor.*

Demeurons dans ce bois; laissons aller la chasse.
 attendons quelque tems, que la chaleur se passe;
 (*Il aperçoit Criseïs.*)

Mais, que vois-je?

STRABON, *à part, à Démocrite*
 & *à Criseïs.*

Voilà peut-être de ces gens
 Qui vont par les forêts détrousser les passans.

CRISEIS, *à part, à Strabon.*

Pour moi, je ne vois rien dans leur air qui m'étonne.

AGELAS, *à Agénor.*

Approchons. Que d'appas! Ciel! l'aimable per-
 sonne!

Et comment se peut-il que ces sombres forêts
 renferment un objet si doux, si plein d'attraits?

STRABON, *à part, à Démocrite*
 & *à Criseïs.*

Tout cela ne vaut rien. Ces gens-ci, dans leur
 course,

parroissent en vouloir plus au cœur qu'à la bourse.

Q 3

Sauvons-nous.

AGELAS, à *Criséis*.

Permettez qu'en ce sauvage endroit

On rende à vos appas l'hommage qu'on leur doit
Souffrez...

DEMOCRITE, à *Agélas*.

Plus long discours seroit fort inutile.

Vous êtes égarés du chemin de la ville,
Cela se voit assez : mais , quand il vous plaira ,
Dans la route bientôt Strabon vous remettra.

AGELAS.

Un cerf que nous poussons depuis trois ou quatre
heures ,

Nous a, par les détours, conduits dans ces demeures
Et j'ai mis pied à terre en ces lieux détournés...

DEMOCRITE.

Vous êtes donc chasseurs ?

AGELAS.

Des plus déterminés.

DEMOCRITE.

Ah ! je m'en réjouis. Prendre bien de la peine,
Se tuer , s'excéder , se mettre hors d'haleine ;
Interrompre au matin un tranquille sommeil ;
Aller dans les forêts prévenir le soleil ;
Fatiguer de ses cris les échos des montagnes ;
Passer en plein midi les guerets , les campagnes
Dans les plus creux vallons fondre en désespéré
Percer rapidement les bois les plus fourrés ,
Ignorer où l'on va , n'avoir qu'un chien pour guide
Pour faire fuir un cerf qu'une feuille intimide ;
Manquer la bête enfin , après avoir couru ,
Et revenir bien tard , mouillé , las & recru ,

Estropié souvent : dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie ?

AGENOR.

Ces occupations & ces nobles travaux
Sont les amusemens des plus fameux héros ;
Et, lorsqu'à leurs souhaits ils ont calmé la terre,
Ils mêlent dans leur jeux l'image de la guerre.

AGELAS.

Mais, sans trop témoigner de curiosité,
Peut-on savoir quelle est cette jeune beauté ?

STRABON.

De quoi vous mêlez-vous ?

AGENOR

On ne peut voir paroître

Un si charmant objet sans vouloir le connoître.

STRABON.

Allez courir vos cerfs, s'il vous plait.

AGENOR.

Sais-tu bien

A qui tu parles là ?

STRABON.

Moi ? non, je n'en fais rien.

AGENOR.

Sais-tu que c'est le Roi ?

STRABON.

Le Roi ! Soit. Que m'importe ?

AGENOR.

Mais voyez ce maraud, de parler de la sorte !

STRABON.

Maraud ! Sachez, Monsieur, que ce n'est point
mon nom,

Et, si vous l'ignorez, je m'appelle Strabon,

Q 4

248 **DEMOCRITE AMOUREUX**

Philosophe sublime autant qu'on le peut être ;
Suivant de Démocrite ; & vous voyez mon maître.

AGELAS.

Quoi ! je verrois ici cet homme si divin,
Cet esprit si vanté, ce Démocrite , enfin,
Que son profond savoir jusques aux Cieux élève ?

STRABON.

Oui, Seigneur, c'est lui-même ; & voici son élève.

AGELAS, à Démocrite.

Pardonnez, s'il vous plaît , mes indiscretions ;
Je trouble avec regret vos méditations :
Mais la longue fatigue & le chaud qui m'accablent...

DEMOCRITE.

Vous venez à propos, nous nous mettions à table ;
Vous prendrez votre part d'un très-frugal repas :
Mais il faut excuser, on ne vous attend pas.

STRABON, à Agélas, lui présentant la sports.

Ce sera de bon cœur, & sans cérémonie.

AGELAS.

De manger à présent je ne sens nulle envie ;
Mais je veux toutefois, sortant de ce désert ;
Vous rendre le repas que vous m'avez offert.

STRABON.

Sire, vous vous moquez.

AGELAS.

Je veux que dans une heure
Vous quittiez tous les deux cette triste demeure
Pour venir à ma Cour.

DEMOCRITE.

Qui ? nous, Seigneur ?

Oui, vous.

STRABON, *à part.*

Que je m'en vais manger !

AGELAS.

Vous viendrez avec nous

DEMOCRITE.

Moi, que j'aille à la Cour ? Grand Dieu ! qu'irois-je y faire ?

Mon esprit peu liant, mon humeur trop sincère,
Ma manière d'agir, ma critique & mes ris
N'attireroient bientôt un monde d'ennemis.

AGELAS, *à Démocrite.*

Je ferai votre appui, quoiqu'on dise ou qu'on fasse,
Je vous demande encore une seconde grace,
Et votre cœur, je crois, n'y résistera pas :
C'est que ce jeune objet accompagne vos pas.

[*à Criseïs.*]

Y répugneriez-vous ?

CRISEÏS.

Je dépends de mon père ;

Sans son consentement je ne saurois rien faire :
Mais j'aurois grand plaisir de le suivre en des lieux
Où l'on dit que tout rit, que tout est somptueux ;
Où les choses qu'on voit sont pour moi si nouvelles,
Les hommes si bien faits !

STRABON, *à part.*

Les femmes si fidelles !

DEMOCRITE, *à Criseïs.*

Que vous connoissez mal les lieux dont vous parlez !

CRISEÏS, *à Démocrite.*

Je les connoîtrai mieux bientôt, si vous voulez.

Vous avez sur mon pere une entiere puissance,
 Vous n'avez qu'à parler.

DEMOCRITE.

Vous vous moquez, je pense.
 Examinez-moi bien; ai-je, du bas en haut,
 Pour être courtisan, la taille & l'air qu'il faut?

CRISEIS.

J'attends de vos bontés cette faveur extrême;
 Ne me refusez pas.

DEMOCRITE, *à part.*

Pourquoi faut-il que j'aime?

(*à Agélas.*)

Mais, Seigneur...

AGÉLAS, *à Démocrite.*

A mes vœux daignez tout accorder,
 Songez qu'en vous priant, j'ai droit de commander.
 Je le veux.

DEMOCRITE.

Il suffit.

AGÉLAS.

La résistance est vaine.

J'ai des gens, des chevaux dans la route prochaine;
 Pour se rendre en ces lieux on va les avertir.
 Toi, prends soin, Agénor, de les faire partir.

(*à Démocrite.*) (*à Agénor.*)

Je vous laisse. Sur-tout cette aimable personne...

AGÉNOR, *à Agélas.*

Qu'à mes soins diligens votre cœur s'abandonne.



—————
S C E N E V I I.

DEMOCRITE, AGENOR, THALER,
CRISEIS, STRABON.

THALER, à *Criseïs*.

MOrgué, je n'en puis plus; je vous cherche
par-tout.

J'ai couru la forêt de l'un à l'autre bout,
Sans pouvoir...

STRABON, à *Thaler*.

Paix, tais-toi; va plier ton bagage :
Nous allons à la Cour; on t'a mis du voyage.

THALER.

A la Cour !

STRABON.

Oui, parbleu,

THALER.

Tu te gauffes de moi.

STRABON.

Non: le Roi veut te voir; il a besoin de toi.

THALER.

Pargué, j'irai fort bien, sans répugnance au-
queune ;

Pourquoi non? M'est avis que j'y ferai fortune.

AGENOR, à *Criseïs*.

Ne perdons point de temps, suivons notre projet.

STRABON.

Partons quand vous voudrez, mon paquet est tout
fait.

(à part.)

(à Criséis.)

Quel voyage, grands Dieux ! C'est à votre prière
Que je fais une chose à mon cœur si contraire.

Mais pour vous, Criséis, que ne feroit-on pas ?

(à part.)

Que je sens là-dedans de trouble & de combats !



S C E N E V I I I.

STRABON *seul.*

A Dieu, forêts, rochers ; adieu, caverne ob-
scure,

Insensibles témoins des peines que j'endure ;

Adieu, tigres, ours, cerfs, daims, sangliers &
loups.

Si, pour philosopher, je reviens parmi vous,

Je veux qu'une panthere, avec sa dent gloutonne ;

Ne fasse qu'un repas de toute ma personne.

Je suis votre valet. Loin de ce triste lieu,

Je vais boire & manger. Bonjour. Bonsoir. Adieu.



A C T E I I.

*Le Théâtre représente le Palais d'Agélas
Roi d'Athènes.*

S C E N E P R E M I E R E.

ISMENE, CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

SI j'avois le secret de deviner la cause
Du chagrin qu'à mes yeux votre visage expose,
De cet ennui soudain qui vous tient sous ses loix ;
Nous nous épargnerions deux peines à la fois ;
Moi, de le demander, & vous, de me le dire :
Mais, puisque sans parler je ne puis m'en instruire,
Dites-moi, s'il vous plait, depuis une heure ou
deux,

Quel nuage a troublé l'éclat de vos beaux yeux ?
Quel sujet vous oblige à répandre des larmes ?
Le Roi plus que jamais est épris de vos charmes ;
Il vous aime ; & de plus, une suprême loi
L'oblige à vous donner & sa main & sa foi :
Et quand même il romproit une si douce chaîne ;
Agénor est un Prince assez digne d'Ismene :
Je fais qu'il vous adore , & qu'il n'ose à vos yeux,
Par respect pour le Roi, faire éclater ses feux.

I S M E N E.

Je veux bien avouer qu'un manque de couronne

Est l'unique défaut qui soit en sa personne ,
 Et qu'Agénor auroit tous les vœux de mon cœur ,
 S'il étoit un peu moins sensible à la grandeur.
 Mais enfin , un chagrin que je ne puis com-
 prendre ,

Ma chere Cléanthis , est venu me surprendre :
 Je le chasse , il revient ; & je ne fais pourquoi ,
 Ce jour , plus qu'aucun autre , il cause mon effroi.

CLEANTHIS.

On ne peut vous ôter le sceptre & la couronne ,
 Et le rang glorieux que le destin vous donne :
 Je vous l'apprends encor , si vous ne le savez :
 J'en suis un peu la cause , & vous me le devez.

ISMENE.

Comment ?

CLEANTHIS.

Ecoutez-moi. La Reine , votre mere ,
 Abandonnant Argos où mourut votre pere ,
 Par un second hymen , épousa le feu Roi
 Qui regnoit en ces lieux , mais avec cette loi ,
 Que , si d'aucun enfant il ne devenoit pere ,
 Du trône Athénien vous seriez l'héritiere ,
 Et que son successeur deviendrait votre époux.
 La Reine eut une fille ; & , l'aimant moins que
 vous ,

Elle trouva moyen de changer cette fille ,
 Et de mettre un enfant pris d'une autre famille ,
 De même âge à-peu-près , mais moribond , mal-
 sain ,

Et qui mourut aussi , je crois , le lendemain.
 Moi , j'allai cependant , sans tarder davantage ,
 Porter nourrir l'enfant dans un lointain village.

Un pauvre payfan , que l'or fut engager ,
Dè ce fardeau pour moi voulut bien se charger.
Je lui dis que de moi l'enfant tenoit naissance ,
Qu'il devoit avec soin élever son enfance :
Je lui cachai toujours son nom & son pays :
Le pâtre crut enfin tout ce que je lui dis.
Quinze ans se sont passés depuis cette aventure ,
Votre mere a payé les droits à la nature ;
Et depuis ce long-tems , aucun mortel , je crois ,
N'a pu de cette fille avoir ni vent ni voix.

I S M E N E.

Je fais depuis long-tems ce que tu viens de dire ;
Ta bouche avoit déjà pris soin de m'en instruire :
Ce souvenir encore augmente ma terreur ,
Et vient justifier le trouble de mon cœur.
N'as-tu point remarqué qu'au retour de la chasse,
Le Roi , rêveur , distrait , a paru tout de glace ?
Ses regards inquiets m'ont dit son embarras :
Il sembloit m'éviter & détourner ses pas.
Ah ! Cléanthis , je crains que quelque amour nouvelle
Ne lui fasse ...

C L E A N T H I S.

Ah ! voilà l'ordinaire querelle.
C'est une étrange chose ! il faut que les amans
Soient toujours de leurs maux les premiers instrumens.
Qu'un homme , par hazard , ait détourné la vue
Sur quelque objet nouveau qui passe dans la rue ;
Qu'il ait paru rêveur , enjoué , gai , chagrin ;
Qu'il n'ait pas ri , pleuré , parlé , que fais-je , enfin ?
Voilà la jalousie aussi-tôt en campagne :

D'une mouche on lui fait une grosse montagne :
C'est un traître, un ingrat ; c'est un monstre
odieux

Et digne du courroux de la terre & des cieux.
Il faut aller plus doux dans le siècle où nous sommes.

On doit, par fois, passer quelque fredaine aux
hommes,

Fermer souvent les yeux ; bien entendu, pourtant,
Que tout cela se fait à la charge d'autant.

ISMENE.

Pour un cœur délicat qu'un tendre amour engage,
Un calme si tranquille est d'un pénible usage :
Toujours quelque soupçon renaît pour l'alarmer.
Ah ! que tu connois mal ce que c'est que d'aimer !

CLEANTHIS.

Oui, je me suis d'aimer par fois licenciée ;
J'ai fait pis, je me suis dans Argos mariée.

ISMENE.

Toi, mariée !

CLEANTHIS.

Oui, moi ; mais à mon grand regret.
Autant que je le puis, je tiens le cas secret.
Avant que les destins, touchés de ma misère,
Eussent fixé mon sort auprès de votre mère,
J'avois fait ce beau coup ; mais, à vous dire vrai,
Ce mariage là n'étoit qu'un coup d'essai :
J'avois pris un mari brutal, jaloux, bizarre,
Gueux, joueur, débauché, capricieux, avare,
Comme ils sont presque tous : je l'ai tant tourmenté,
Excédé, maltraité, rebuté, molesté,

Qu'il

Qu'il m'a privée enfin de sa vue importune;
Le diable l'a mené chercher ailleurs fortune.

I S M E N E.

Est-il mort ?

C L E A N T H I S.

Autant vaut. Depuis vingt ans & plus
Qu'il a pris son parti, nous ne nous sommes vus;
Et quand même en ces lieux il viendrait à pa-
roître,

Nous nous verrions, je crois, tous deux sans nous
connoître.

J'ai bien changé d'état; & lorsqu'il s'en alla,
Je n'étois qu'une enfant haute comme cela.

I S M E N E.

Ta belle humeur pourroit me sembler agréable,
Si de quelque plaisir mon cœur étoit capable.

C L E A N T H I S.

Pour chasser le chagrin, Madame, où je vous
vois,

Consentez, je vous prie, à venir avec moi,
Pour voir un animal qu'en ces lieux on amène,
Et que le Prince a pris dans la forêt prochaine.
Il tient, à ce qu'on dit, & de l'homme & de
l'ours;

Il parle quelquefois, & rit presque toujours.
On appelle cela, je pense un Démocrite.

I S M E N E.

Tu rends assurément peu d'honneur au mérite.
L'animal dont tu fais un portrait non commun,
Est un grand philosophe.

C L E A N T H I S.

Hé! n'est-ce pas tout un ?

Tom. X.

R

Tu peux aller le voir ; mais pour moi , je te prie ,
 Laisse-moi quelque tems toute à ma rêverie ;
 J'en fais mon seul plaisir. Tout ce que tu m'as dit ,
 Et mes jaloux soupçons , m'occupent trop l'esprit.

CLEANTHIS

Quelqu'un s'avance ici. Je m'en vais vous conduire ,
 Et reviendrai pour voir cet homme qu'on admire.

S C E N E I I.

STRABON *seul , en habit de Cour.*

Q uand on a de l'esprit , ma foi , vive la
 Cour :

C'est-là qu'il faut venir se montrer au grand jour ;
 Et c'est mon centre , à moi. Bon vin , bonne
 cuisine ;

J'ai calmé les fureurs d'une guerre intestine.

J'ai , d'abord , pris ma part de deux repas exquis ;

Et me voilà déjà vêtu comme un Marquis.

Cela me sied bien. Mais , quelqu'un ici s'avance...

S C E N E I I I.

THALER *en habit de Cour par-dessus
 son habit de paysan* , STRABON.

STRABON.

C'Est Thaler. Justes Dieux ! quelle magni-
 cence !

THALER, *vers la porte d'où il sort,*
à des Domestiques qui éclatent de rire.

Oh! dame! voyez-vous! tout franc, je n'aime pas
Qu'on se rie à mon nez, & qu'on suive mes pas.
Si quelqu'un vient encor se gausser davantage,
Je lui fangle d'abord mon poing par le visage.

STRABON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voilà!

THALER, à Strabon.

Morgué, je ne fais pas quelle graine c'est là.
Ils sont un régiment de diverses figures,
Jaune, gris, vard, enfin de toutes les peintures,
Qui sont tous après moi comme des possédés.
(*allant vers la porte.*)

Palsangué, le premier...

STRABON.

C'est qu'ils sont enchantés

De voir un gentilhomme avec si bonne mine,
Un port si gracieux, une taille si fine.

THALER, *revenant à Strabon.*

Me voilà.

STRABON.

Je te vois.

THALER.

Je n'ai pas méchant air,

N'est-ce pas?

STRABON.

Je me donne au grand diable d'enfer,
Si Seigneur à la Cour, dans ses airs de conquête,
Est mieux paré que toi des pieds jusqu'à la tête.

THALER.

Je suis, sans vanité, bien tourné, quand je veux;

Et j'ai, quand il me plaît, tout autant d'esprit
qu'eux.

Qui fait le bel oiseau ? c'est, dit-on, le plumage.
Notre fille est, de même, en fort bon équipage.
Allons, faut dire vrai, je suis content du Roi ;
Morguenne, il en agit rondement avec moi.
Ils m'ont bien fait dîner : c'est un plaisir extrême
D'avoir grand appétit, & l'estomac de même,
Lorsque l'on peut tous deux les contenter, s'en-
tend.

J'ai mangé comme quatre, & j'ai trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie ?

THALER.

J'y ferois volontiers tout le tems de ma vie.
L'état où je me vois me fait émerveiller ;
M'est avis que je rêve, & crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche & sauvage
Tient encore, à mes yeux, quelque peu du vil-
lage.

Plante-toi sur tes pieds ; te voilà comme un sot.
L'on auroit plus d'honneur d'habiller un fagot.
Des airs développés ; allons, fais-toi de fête.
Remue un peu les bras. Balance-toi la tête.
De la vivacité. Danse. Prends du tabac.
Ne tends pas tant le dos. Renforce l'estomac.

*(Il lui donne un coup dans le dos & un autre
dans l'estomac.)*

THALER.

Oh ! morgué, belle nent ; comme vous êtes rude !
J'ai l'estomac remis.

STRABON.

Ce n'est là qu'un prélude.

THALER.

Achevez donc tout seul.

STRABON.

Paix, Démocrite vient :

Prends d'un jeune Seigneur la taille & le maintien.

THALER.

Non, morgué, je m'en vas ; aussi bian je pétille ,
Mis comme me voilà , d'aller voir notre fille.

=====

S C E N E I V.

DEMOCRITE *suivi d'un* INTENDANT, *d'un*
MAITRE-D'HOTEL, & *de quatre grands*
LAQUAIS, STRABON.

DEMOCRITE.

EN ces lieux , comme ailleurs , je vois de
toutes parts ,
Mille plaisans objets attirer mes regards.
Les grands & les petits , la Cour comme la Ville,
Pour rire à mon plaisir tout m'offre un champ
fertile ;
Et me voyant aussi dans un riche palais,
Entouré d'officiers , escorté de valets ,
Transporté tout-d'un-coup de mon séjour paisible,
Je me trouve moi-même un sujet fort risible.
Vous , qui suivez mes pas , que voulez-vous de
moi ?

L'INTENDANT, à *Démocrite*.

Je suis auprès de vous par l'ordre exprès du Roi.
 Il prétend, s'il vous plait, m'accorder cette grace,
 Que de votre Intendant je prenne ici la place ;
 Et je viens vous offrir mes soins & mon savoir.

DEMOCRITE.

Mais, je n'ai nulle affaire, & n'en veux point
 avoir.

L'INTENDANT.

C'est aussi pour cela qu'officier nécessaire,
 Régulant votre maison, j'aurai soin de tout faire.
 J'affirme, je reçois, je dispose des fonds,
 Des valets...

DEMOCRITE.

Ah! tant mieux. Puisque dans les maisons
 Vous avez sur les gens un pouvoir despotique ;
 De grace, réformez tout ce vain domestique.
 Je ne saurois souffrir, toujours à mes côtés,
 Ces quatre grands Messieurs droit sur leurs pieds
 plantés.

L'INTENDANT.

Il est de la grandeur d'avoir un gros cortège.

DEMOCRITE.

Quoi! si je veux tousser, cracher, moucher, que
 fais-je ?

Et le jour & la nuit faudra-t-il que quelqu'un
 Tienne de tous mes faits un registre importun ?

L'INTENDANT.

Des gens de qualité, c'est l'ordinaire usage.

DEMOCRITE.

Cet usage, à mon gré, n'est ni prudent ni sage.
 Les hommes, qui souvent font tout mal-à-propos,

Et qui devoient cacher leur foible & leurs défauts,

Sont toujours les premiers à montrer leurs bêtises.
 Pour faire à tout moment, & dire de sottises,
 A quoi bon, s'il vous plait, payer tant de témoins?
 Messieurs, laissez moi seul, & trêve de vos soins.
 (*au Maître d'hôtel.*)

Et vous, que vous plait-il ?

LE MAITRE-D'HOTEL, *à Démocrite.*

Le Prince à vous m'envoie ;
 Et pour Maître d'hôtel il veut que je m'emploie.
 STRABON, *à part.*

Bon ! voici le meilleur.

DEMOCRITE

C'est, entre vous & moi ;
 Auprès d'un Philosophe un fort chétif emploi.

LE MAITRE-D'HOTEL.

J'espère avec honneur remplir mon ministère ;
 Et vous n'aurez, je crois, nul reproche à me faire.

DEMOCRITE.

J'en suis persuadé de reste.

L'INTENDANT, *à Démocrite.*

Ce n'est point
 Parce que l'amitié l'un à l'autre nous joint ;
 Mais je réponds de lui, c'est un très-honnête
 homme ,

Fidèle, incorruptible, équitable, économe.

(*bas à Démocrite.*)

Ne vous y fiez pas, je vous en avertis.

LE MAITRE-D'HOTEL, *à l'Intendant.*

Quand je ne serois pas au rang de vos amis,
 Je publierois par-tout que l'on ne trouve gueres

D'homme plus entendu que vous dans les affaires,
Plus désintéressé, plus actif, plus adroit.

(*bas à Démocrite.*)

Prenez y garde au moins, car il ne va pas droit.

L'INTENDANT, *au Maître d'hôtel.*

Monsieur, en vérité, vous êtes trop honnête.

On fait votre bon goût pour conduire une fête;

Nul n'entend mieux que vous à donner un repas,

En aussi peu de tems, sans bruit, sans embarras.

(*bas à Démocrite.*)

C'est un homme qui n'a l'ame, ni la main nette,

Qui gagne la moitié sur tout ce qu'il achete.

LE MAITRE-D'HOTEL, *à l'Intendant.*

Tout le monde connoît votre esprit éclairé

A gagner le procès le plus désespéré,

A nettoyer un bien, à liquider des dettes

Que dans une maison un long désordre a faites.

(*bas à Démocrite.*)

C'est un homme sans foi, qui prend de toute
main,

Et ne fait pas un bail qu'il n'ait un pot-de-vin.

DEMOCRITE.

Messieurs, je suis ravi qu'en vous rendant service;

Tous deux, en même-tems, vous vous rendiez
justice.

Allez, continuez, aimez-vous bien toujours,

Et servez-vous ainsi le reste de vos jours:

Cette rare amitié, cette candeur sublime

Me fait naître pour vous encore plus d'estime.

Adieu.



S C E N E V.

DEMOCRITE, STRABON.

DEMOCRITE.

TU ne ris pas de ces deux bons amis ?
Tu peux juger , Strabon . des grands par les petits.
De ces lâches flatteurs qui hautement vous louent,
Et dans l'occasion tout bas se défavouent ;
De ces menteurs outrés , ces caracteres bas
Qui disent tout le bien & le mal qui n'est pas ;
Des faux amis du tems reconnois les manieres ;
Peut-être ces deux-là sont-ils des plus sinceres.
Mais changeons de propos. Que dis tu de la Cour ?

STRABON.

Toutes sortes de biens. Et vous , à votre tour ,
Parlez à cœur ouvert , qu'en dites-vous vous-même ?

DEMOCRITE.

Tu t'imagines bien que ma joie est extrême
D'y voir certaines gens tout fiers de leur maintien ,
Qui ne déparlent pas & qui ne disent rien ;
D'y rencontrer par-tout des visages d'attente ,
Qui n'ont que l'espérance & les desirs pour rente ;
D'autres dont les dehors affectés & pieux
S'efforcent de duper les hommes & les Dieux ;
Des complaisans en charge , & payés pour sourire
Aux sottises qu'un autre est toujours prêt à dire ;

266 *DEMOCRITE AMOUREUX*

Celui-ci qui bouffi du rang de son ayeul,
Se respecte soi-même, & s'admire tout seul.
Je te laisse à juger si sur cette matiere,
J'ai, pour rire à plaisir, une vaste carriere.

STRABON.

Je m'en rapporte à vous.

DEMOCRITE.

Dans ce nouveau pays,
Dis-moi; que dit, que fait, que pense Criséis?

STRABON.

Si l'on en peut juger à l'air de son visage,
Elle se plaît ici bien mieux qu'en son village.
Elle a pris, comme moi, d'abord les airs de Cour,
Elle veut déjà plaire, & donner de l'amour.

DEMOCRITE.

Que dis-tu?

STRABON.

Vous savez qu'en Princesse on la traite.

Je la voyois tantôt, devant une toilette,
D'une mouche assassine irriter ses attraits.
Elle donne déjà le bon tour aux crochets.
Elle montre avec art, quoique novice encore,
Une gorge timide & qui voudroit éclore.
Agélas l'observoit d'un œil plein de desirs.

DEMOCRITE.

Agélas?

STRABON.

Oui. Par fois il pouffoit des soupirs;
Et je suis fort trompé si le Roi, pour la Belle,
Ne ressent de l'amour quelque vive étincelle.

DEMOCRITE.

Juste Ciel! quoi! déjà?...

1

STRABON.

L'on va vite en ces lieux;

Et l'air de ce pays est fort contagieux.

DEMOCRITE.

Et comment Criséis prend-elle cet hommage ?

Semble-t-elle répondre à ce muet langage ?

Montre-t-elle l'entendre ?

STRABON.

Oh ! vraiment je le crois ;

Elle l'entend déjà mieux que vous & que moi.

Elle a de certains yeux , de certaines manières ,

Des souris attrayans , des mines meurtrieres.

Oh ! vive la nature !

DEMOCRITE.

En savoir déjà tant !

STRABON.

Si le Prince l'aimoit , le cas seroit plaisant.

Euh ?

DEMOCRITE.

Oui.

STRABON.

Que diriez-vous qu'un Roi, cherchant à plaire ;

Comme un aventurier , donnât dans la bergère ?

DEMOCRITE.

J'en rirois tout-à-fait.

STRABON.

Que nous serions heureux !

Notre fortune ici seroit faite à tous deux.

L'amour est , je l'avoue , une belle manie :

Les hommes sont bien fous ; rions-en , je vous prie.

Je les trouve à présent presque aussi fots que vous.

DEMOCRITE, à part.

Il ne me manquoit plus que d'être encor jaloux.
J'étouffe, & je sens là .. certain poids qui m'opprime.

STRABON.

D'où vous vient, s'il vous plait, cette sombre tristesse ?

Du bien de Criséis n'êtes-vous pas content ?

Pourquoi cet air chagrin, à vous qui riez tant ?

DEMOCRITE.

Ces feux pour Criséis me donnent quelque ombrage.

Son éducation est mon heureux ouvrage ;

Elle est sous ma conduite arrivée en ces lieux,

Et j'en dois prendre soin.

STRABON.

On ne peut faire mieux.

DEMOCRITE.

Agélas a grand tort d'employer sa puissance,

A vouloir d'un enfant surprendre l'innocence,

Qui doit être en sa Cour en toute sûreté.

STRABON.

C'est violer les droits de l'hospitalité.

DEMOCRITE.

Mais il faut empêcher que cet amour n'augmente ;

Et pour mieux étouffer cette flamme naissante,

Je vais le conjurer de nous laisser partir.

STRABON.

Parlez pour vous ; d'ici je ne veux point sortir.

Je m'y trouve trop bien.



S C E N E V I.

STRABON *seul.*

MA foi, le Philosophe
D'un feu long & discret dans son harnois s'échauffe.
Le pauvre diable en a tout autant qu'il en faut,
Et toute sa morale a, parbleu, fait le faut.
Allons sur ses pas...

S C E N E V I I.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON.

MAis, quelle est cette égrillarde
Qui d'un œil curieux me tourne & me regarde?

CLEANTHIS, *à part.*

Voilà, certes, quelqu'un de ces nouveaux venus;
Et ces traits-là me sont tout-à-fait inconnus.

STRABON, *à part.*

Mon port lui paroît noble, & ma mine assez
bonne :

La Princesse a, je crois, dessein sur ma personne,
Il ne faut point ici perdre le jugement,
Mais en homme d'esprit tourner un compliment.
(*haut.*)

Madame, s'il est vrai, selon nos axiomes,

Que tous corps ici bas sont composés d'atomes ;
 Chacun doit convenir , en voyant vos attraits ,
 Que le vôtre est formé d'atomes bien parfaits.
 Ces organes subtils , d'où votre esprit transpire ,
 Avant que vous parliez , font que je vous admire.

CLEANTHIS.

A votre air étranger , on devine aisément...

STRABON.

A mon air étranger ! Parlez plus congrument.
 Je suis homme de Cour ; & pour la politesse ,
 J'en ai , sans me vanter , de la plus fine espèce.

CLEANTHIS.

Un esprit méprisant ne m'a point fait parler ,
 Et tous nos courtisans voudroient vous ressembler.

STRABON.

Je le crois.

CLEANTHIS.

Je voulois par vous-même m'instruire ;
 Quel sujet, quelle affaire à la Cour vous attire.

STRABON.

C'est par l'ordre du Roi que j'y viens aujourd'hui ;
 Je suis , sans me vanter , assez bien avec lui :

Le plaisir de nous voir quelquefois nous rassem-
 ble ;

Et nous devons , je crois , ce soir souper ensem-
 ble.

CLEANTHIS.

C'est un honneur qu'il fait à peu de courtisans.

STRABON.

D'accord ; mais il fait vivre , & connoît bien ses
 gens.

Pour convive , je suis d'une assez bonne étoffe ,

Suivant de Démocrite, & garçon Philosophe.

CLEANTHIS.

On le voit, votre esprit éclate dans vos yeux.

STRABON.

Madame...

CLEANTHIS.

Tout en vous est noble & gracieux.

STRABON.

Madame, à bout-portant vous tirez la louange.

Je veux être un maraud, si mes sens, en échange,

Auprès de vos appas ne sont tous stupéfaits.

CLEANTHIS.

Peu de cœurs devant vous ont conservé leur paix.

STRABON.

Ah! Madame, il est vrai qu'on est fait d'un mo-
dele

A ne pas attaquer vainement une Belle.

On fait de son esprit se servir à propos;

Se plaindre, se brouiller, écrire quatre mots;

Revenir, s'apaiser, se remettre en colere;

Faire bien le jaloux, & vouloir se défaire;

Commander à ses pleurs de sortir au besoin:

Etre un jour sans manger, boudier seul dans un
coin;

Redoubler quelquefois de tendresses nouvelles.

Lorsque l'on fait jouer ce rôle auprès des Belles,

On est bien malheureux & bien disgracié,

Quand on manque à la fin d'en tirer aile ou pied.

CLEANTHIS.

La nature, en naissant, vous fit l'ame sensible.

STRABON.

Le soufre préparé n'est pas plus combustible.

Ainsi donc votre cœur s'est souvent enflammé ?
Vous aimiez autrefois ?

STRABON.

Non ; mais j'étois aimé.

Je me suis signalé par plus d'une victoire.
Mais, si de vous aimer vous m'accordiez la gloire,
Vous verriez tout mon cœur, par des soins éternels,
Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLEANTHIS

Mon bonheur seroit pur, & ma gloire trop grande
De recevoir ici vos vœux & votre offrande ;
Mais certaine raison, qui murmure en mon cœur,
M'empêche de répondre à toute votre ardeur.
J'en ai quelqu'une aussi qui me seroit contraire (1) ;
Mais, où parle l'amour, la raison doit se taire.

(à part.)

Si mon traître d'époux par bonheur étoit mort...

STRABON, à part.

Si ma méchante femme avoit fini son sort...

CLEANTHIS, à part.

Que je me serois fait un bonheur de lui plaire !

STRABON, à part.

Que nous aurions bientôt terminé notre affaire !

CLEANTHIS, à Strabon.

Votre abord est si tendre & si persuasif...

STRABON, à Cléanthis.

Vous avez un aspect tellement attractif...

(1) A mes desirs aussi j'en ai quelqu'un contraire.

Ce vers, qui contient un solécisme, se trouve
dans toutes les éditions de Regnard.

CLEANTHIS.

Que d'un charme puissant on se sent ravir l'ame.

STRABON.

Qu'en vous voyant paroître, aussi-tôt on se pâme.

CLEANTHIS.

Je sens que ma vertu combat mal avec vous ;

(à part.)

Il faut nous séparer. Ah, Ciel ! si mon époux

Avoit été formé sur un pareil modèle,

Qu'il m'eut donné d'amour!

STRABON.

Adieu, charmante Belle !

Auprès de vos appas je défends mal mon cœur.

Ah, Ciel ! si j'avois eu femme de cette humeur,

Ouelle félicité! & qu'en la compagnie

J'aurois avec plaisir passé toute ma vie!

S C E N E V I I I.

STRABON *seul.*

Cela ne va pas mal. J'arrive dans la Cour,

Une Belle me voit, je suis requis d'amour.

Courage, mon garçon, continue; encore une,

Et te voilà passé maître en bonne fortune.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

AGELAS, AGENOR, *Suite du Roi.*

AGENOR.

Criséis, par votre ordre, en ces lieux va se rendre,

Et vous pourrez bientôt & la voir & l'entendre.
Mais, si je puis, Seigneur, avec vous m'exprimer,
Votre cœur me paroît bien prompt à s'enflammer.

AGELAS.

Je ne te cache rien de l'état de mon ame.
Tu vis naître tantôt cette nouvelle flamme,
Sois témoin du progrès: mes feux sont parvenus;
En moins d'un jour, au point de ne s'accroître plus.

J'adore Criséis: à chaque instant, en elle
Je découvre, je vois quelque grace nouvelle.
Ne remarques-tu point, comme moi, ses beautés?
Ses airs dans cette Cour ne sont point empruntés:
Son esprit se fait voir, même dans son silence:
Elle n'a rien des bois que la seule naissance.

AGENOR.

De ces feux violens quelle sera la fin?

AGELAS.

Je ne fais.

A G E N O R.

Mais , Seigneur , quel est votre dessein ?

A G E L A S.

D'aimer.

A G E N O R.

Quel fera donc le sort de la Princesse ?

Athenes , par un choix où chacun s'intéresse ,

Vous a fait Souverain , sans aucune autre loi

Que d'épouser Ismene , alliée au feu Roi.

A G E L A S.

Mon cœur jusqu'à ce jour , sans nulle répugnance ;

Suivoit de cette loi la douce violence.

Ce cœur même , en secret , souvent s'applaudissoit

De la nécessité que le sort m'imposoit :

Mais depuis le moment qu'une jeune bergere

M'a charmé , sans avoir nul dessein de me plaire ,

Mon penchant pour Ismene aussi-tôt m'a quitté.

Je me sens entraîner tout d'un autre côté.

A G E N O R , *à part.*

Ciel ! qui fais mon amour , fais si bien qu'en son ame

Puisse à jamais regner cette nouvelle flamme !

[*à Agélas.*]

Ce n'est pas aujourd'hui que les champs & les bois

Ont produit des objets dignes des plus grands Rois ;

Et le sort prend plaisir , d'une chaîne secrète ,

D'allier quelquefois le sceptre & la houlette.

A G E L A S.

Cette inégalité , ce défaut de grandeur ,

Pour Criséis encore irrite mon ardeur.

A G E N O R.

Je ne fais ce qu'annonce une telle aventure ;

Mais un des miens m'a dit qu'en changeant de

pays ,

Ce payfan, de joie ou de vin transporté,
A laissé, dans l'habit qu'il avoit apporté,
Un bracelet d'un prix qui passe sa puissance:
On doit me l'apporter. Mais Criséis s'avance.

S C E N E I I

CRISEIS, THALER, AGELAS,
AGENOR, *Suite du Roi.*

THALER, *à part, à Criséis.*

JE suis trop en chagrin, je vais lui dire,
moi;

Arrive qui pourra, n'importe. Je le vois:

Je m'en vais, passangué, lui débrider ma chance,
(*à Agélas.*)

Sire, excusez l'affront de notre importunance.

AGELAS.

Qu'avez-vous donc?

THALER.

J'avons... Mais c'est trop de faveur;

Sire; mettez dessus.

AGELAS.

Parlez.

THALER.

C'est votre honneur.

AGELAS.

Poursuivez. Quel sujet?...

THALER.

Je ne veux point poursuivre,

Si vous n'êtes couvert ; je savons un peu vivre.

A G E L A S.

Je suis en cet état pour ma commodité.

T H A L E R.

Ah ! vous pouvez vous mettre à votre liberté ,

Et je ne sommes pas dignes de contredire.

Ici j'ons plus d'honneur que je ne saurois dire.

Je sons nourris , vêtus , mieux qu'à nous n'appar-
tient ;

Mais on nous fait un tour , tout franc , qui ne vaut
rien.

C'est pis qu'un bois , vos gens n'ont point de con-
science.

J'ai , dans mon autre habit , laissé , par oubliance...

Avec tout mon esprit , morgué , je suis un sot.

A G E L A S.

Qui donc ?

T H A L E R.

Ils m'avont fait bian payer mon écot.

A G E L A S.

Qui ?

T H A L E R.

Vos Valets de chambre. Ah ! la maudite engeancel

En me déshabillant en toute diligence

L'un, un pied, l'autre, un bras, (ils ont eu bientôt fait)

Ils m'ont pris un bijou, morgué, dans mon gousset :

Il est de votre honneur de les faire tous pendre.

A G E L A S.

Ne vous alarmez point, je vous le ferai rendre ;

Je veux qu'on le retrouve , & je vous en réponds.

T H A L E R.

Tous les honnêtes gens d'ici sont des frippons :

Je fais pourtant fort bien que ce n'est pas vous, Sire ;
Je vous crois honnête homme , & je fais bien
qu'en diré :

Mais tout chacun ici ne vous ressemble pas.

AGÉLAS, à Agénor.

Que l'on aille avec lui le chercher de ce pas :
Et qu'ici les plaisirs, les jeux, la bonne chère
Suivent ces étrangers qu'Agélas considère.

THALER.

Ah ! vous êtes, Seigneur, par trop considérant.
Mais, parlant par respect, l'honneur que l'on me
rend

Me confond ; car, tout franc, sans tant de préam-
bule...

(à Criséis.)

Palsanguë, te voilà comme une ridicule !
Que ne réponds-tu, toi ? Je m'embrouille toujours,
Lorsque d'un compliment j'entreprends le discours.

AGÉLAS, à Thaler.

Allez, & n'ayez point de chagrin davantage.

THALER.

Que je suis malheureux ! J'ai fait un beau voyage !

S C E N E I I I.

AGÉLAS, CRISEIS.

AGÉLAS.

JE ne fais, Criséis, si l'éclat de ces lieux,
Avec quelque plaisir peut arrêter vos yeux ;

Je ne fais si la Cour vous plaît, vous dédommage
De la tranquillité que l'on goûte au village:
Mais je voudrois qu'ici vous pussiez recevoir
Tout autant de plaisir que j'ai de vous y voir.

C R I S E I S.

Seigneur, de vos bontés, qu'on aura peine à croire;
Le souvenir toujours vivra dans ma mémoire;
Et j'aurois mauvais goût, si, sortant des forêts,
Je ne me plaisois pas en des lieux pleins d'attraits,
Où chacun du plaisir fait son unique affaire,
Où les Dames sur-tout ne s'occupent qu'à plaire,
Font briller leur esprit, ont un air si charmant,
Et font de leur beauté tout leur amusement.

AGELAS.
Parmi les Courtisans dont la foule épandue
Brille dans cette Cour & s'offre à votre vue,
Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un assez heureux
Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux?
Pourriez-vous les voir tous avec indifférence?

C R I S E I S.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence
Une fille s'arrête à voir de tels objets,
Et dise de son cœur les sentimens secrets.
Il en est pourtant un, si j'ose ici le dire,
Qui, d'un charme flatteur que sa présence inspire,
Se distingue aisément, & qui de toutes parts
S'attire, sans effort, les cœurs & les regards.

AGELAS.

Vous prenez du plaisir en le voyant paroître?

C R I S E I S.

Oh! beaucoup. A son air, on voit qu'il est le maître.
Les autres, devant lui timides & défaits,

280 DEMOCRITE AMOUREUX

Ne paroissent plus rien , & deviennent si laids
Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGELAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuse personne?

CRISEIS.

Je ne fais point, Seigneur, ce que c'est que d'aimer.

AGELAS.

Aucun objet encor n'a pu vous enflammer?

CRISEIS.

Non : l'on est dans les bois d'une froideur extrême.

AGELAS.

Si cet heureux mortel vous disoit qu'il vous aime? ...

CRISEIS.

Qu'il m'aime, moi, Seigneur ! Je me garderois
bien ,

S'il faisoit cet aveu , d'en croire jamais rien. (1).

On parle ici , dit-on , autrement qu'on ne pense.

Il faut bien se garder . . . Mais Démocrite avance.



S C E N E . I V.

DEMOCRITE, AGELAS, CRISEIS,
STRABON.

AGELAS, à Démocrite.

A Vec bien du plaisir je vous vois à ma Cour.
Comment vous trouvez-vous de ce nouveau sé-
jour ?

(1) S'il me parloit ainsi , d'en croire jamais rien.
*Ce vers est celui de l'Auteur. Les deux suivans
ne se trouvent dans aucune édition.*

COMEDIE.
DEMOCRITE.

281

Fort mal.

AGELAS.

J'ai commandé, par mon ordre suprême,
Qu'on vous y respectât à l'égal de moi-même.

DEMOCRITE.

Cela n'empêche pas qu'avec tout votre soin,
Seigneur, je ne voulusse être déjà bien loin.
On me croit en ces lieux placé hors de ma sphere,
Un animal venu d'une terre étrangere.

Chacun ouvre les yeux & me prend pour un ours.
Je ne suis point taillé pour habiter les Cours.

Que diroit-on de voir un homme de mon âge,
Des airs d'un courtisan faire l'apprentissage ?

Non, Seigneur, à tel point je ne puis m'oublier ;
Ni jusqu'à cet excès descendre & me plier.

Ainsi, pour faire bien, permettez que, sur l'heure,
Nous allions tous revoir notre ancienne demeure :

Strabon, Criséis, moi, nous vous en prions tous.

STRABON, à Démocrite.

Alte-là, s'il vous plaît, ne parlez que pour vous.
En ce lieu, plus qu'ailleurs, je suis, moi, dans
ma sphere.

AGELAS.

Si Criséis le veut, je consens à tout faire.

(à Criséis.)

Parlez, expliquez-vous.

CRISEIS.

Seigneur, l'obscurité

Convienendroit beaucoup mieux à ma simplicité :

Mais, s'il faut devant vous dire ce que l'on pense,

Ce beau lieu me retient sans nulle violence ;

Et, s'il m'étoit permis de me faire un séjour,
Je n'en choisirois point d'autre que votre Cour.

STRABON, *à part.*

Quel heureux naturel ! Le charmant caractère !
Je ne répondrois pas mieux qu'elle vient de
faire.

DEMOCRITE, *à Criséis.*

C'est fort bien fait ! La Cour a pour vous des
appas !

Quoi ! vous pourriez vous plaire en un lieu de
fracas,

Où l'envie a choisi sa demeure ordinaire,
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire,
Où l'humeur se contraint, où le cœur se dé-
ment,

Où tout le savoir-faire est un raffinement,
Où les grands, les petits sont, d'une ardeur com-
mune,

Attelés jour & nuit au char de la fortune ?

AGELAS, *à Démocrite.*

La Cour qu'en ce tableau vous nous représentez,
Vous ne la prenez pas par ses plus beaux côtés.

STRABON.

Hé ! non, non.

AGELAS.

Quelque aigreur que cette Cour vous laisse,
Convenez que toujours l'esprit, la politesse,
Le bon air naturel, & le goût délicat,
Plus qu'en nul autre endroit, y sont dans leur
éclat.

STRABON.

Sans doute.

AGELAS.

Que le sexe y tient un doux empire ;
 Qu'on rend à la beauté les respects qu'elle attire ;
 Et que deux yeux charmans , tels qu'à présent
 j'en vois ,

Peuvent prétendre ici les honneurs dûs aux Rois.
 Mais une autre raison que près de vous j'emploie,
 Et qui vous comblera d'une parfaite joie ,
 Doit , malgré vos dégoûts , vous fixer à la Cour.

DEMOCRITE.

Et quelle est , s'il vous plaît , cette raison ?

AGELAS.

L'amour.

DEMOCRITE.

L'amour ! De passions me croyez-vous capable ?

AGELAS.

Me préserve le Ciel d'un jugement semblable !

DEMOCRITE.

Démocrite est-il homme à se laisser toucher ?

(à part.)

Je ne le suis que trop ! J'ai peine à me cacher.

AGELAS.

Libre de passions , dégagé de faiblesse ,

Votre cœur , je le fais , se ferme à la tendresse.

Chacun ne parvient pas à cet état heureux.

C'est de moi que je parle , & je suis amoureux.

DEMOCRITE.

Vous êtes amoureux ?

AGELAS.

Oui.

DEMOCRITE.

Mais , dans cette affaire ,

284 DEMOCRITE AMOUREUX

Ma présence, je crois, n'est pas trop nécessaire.
Absent, comme présent, vous pouvez à loisir
Suivre les mouvemens de ce tendre desir.

AGELAS.

J'adore Criséis, puisqu'il faut vous le dire.

STRABON, à part.

(1) Ah! ah! nous y voilà.

DEMOCRITE.

Bon! bon! vous voulez rire.

Un grand Roi comme vous, au milieu de sa Cour,
Voudroit-il s'abaisser à cet excès d'amour?

Que diroit, s'il vous plait, tout votre Aréopage?

AGELAS.

Pour me déterminer j'attends peu son suffrage.

Où, belle Criséis, je sens pour vous un feu
Dont je fais avec joie un éclatant aveu.

Mais un cœur bien épris veut être aimé de même.
Vous ne répondez rien?

CRISÉIS.

Ma surprise est extrême

D'entendre cet aveu de la bouche d'un Roi:

Mon silence, Seigneur, répond assez pour moi.

AGELAS.

Ce silence douteux à trop de maux m'expose.

(à Démocrite.)

Vous, qui voyez le rang que l'amour lui propose,

(On trouve ce changement dans l'exemplaire
de la Comédie Française.)

(bas à Démocrite.)

(1) Ah! ah! nous y voilà Belle matière à rire!

DEMOCRITE.

Un grand Roi, &c.

Secondez mes desirs, parlez en ma faveur.

DEMOCRITE.

Moi, Seigneur !

A G E L A S.

Oui, je veux de vous tenir son cœur.
 Vos conseils ont sur elle une entière puissance ;
 Vantez-lui mon amour bien plus que ma naissance.

DEMOCRITE.

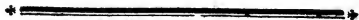
Par grace, de ce soin, Seigneur, dispensez-moi :
 Je n'ai point les talens propres à cet emploi.
 Je suis un foible agent auprès d'une maîtresse ;
 J'ignore le grand art qui surprend la tendresse.
 Votre amour, où vos soins veulent m'intéresser,
 Reculeroit, Seigneur, plutôt que d'avancer.

A G E L A S.

Non, j'attends tout de vous, je connois votre zele.

Un soin m'appelle ailleurs, je vous laisse avec elle.

Puis-je, pour couronner mes amoureux desseins,
 Mettre mes intérêts en de meilleures mains ?
 Je vous quitte.



S C E N E V.

DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

STRABON, à part, à Démocrite.

V

Oilà, je vous le certifie,
 Un facheux argument pour la philosophie.

Le Roi me charge ici d'un fort honnête emploi ;
 Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois.
 Il vient de m'ordonner de disposer votre ame
 A devenir sensible à sa nouvelle flamme :
 La charge est vraiment belle ; &, pour un tel
 dessein ,
 Il ne me faudroit plus qu'un caducée en main.
 Quels sont vos sentimens ? Que prétendez-vous
 faire ?

CRISEÏS.

C'est de vous que j'attends un avis salutaire.
 Que me conseillez-vous de faire en cas pareil ?
 Car je prétends toujours suivre votre conseil.

DEMOCRITE.

Ce que je vous conseille ?

CRISEÏS.

Oui.

DEMOCRITE, à part.

Je ne fais que dire :

[haut.]

Suivez les mouvemens que le cœur vous inspire.

CRISEÏS.

Ah ! que j'ai de plaisir que cet avis flatteur
 Se rapporte si bien au penchant de mon cœur !
 J'étois, je vous l'avoue , en une peine extrême ,
 Et n'osois tout-à fait me fier à moi-même.
 Je sentoís pour le Prince un mouvement secret ,
 Et je ne savois pas si c'est bien ou mal fait :
 Maintenant que je vois le parti qu'il faut prendre ,
 Je puis , par votre avis , suivre un penchant si
 tendre.

Pour lui vous sentez donc cet appétit secret ?...
(à part.)

J'ai bien peur d'être ici curieux indiscret.

CRISEIS.

Quand le Prince tantôt s'est offert à ma vue ,
J'ai senti dans mon cœur une flamme inconnue ;
Tout ce qu'il me disoit me donnoit du plaisir ;
Ma bouche a laissé même échapper un soupir.
En cessant de le voir, une tristesse affreuse
Tout d'un-coup m'a rendue inquiète & rêveuse ;
A son air , à ses traits j'ai pensé tout le jour :
Je l'aime , si c'est-là ce qu'on appelle amour.

STRABON.

Oui , voilà ce que c'est. Peste ! quelle ignorante !.

Vous êtes devenue en un jour bien savante !
Vous n'aviez pas besoin tantôt de nos leçons ;
Ni nous , de nous étendre en définitions.

DEMOCRITE.

Enfin donc , vous aimez ?

CRISEIS.

Moi ?

DEMOCRITE.

Voilà , je vous jure ,
Les symptômes d'amour que cause la nature.

CRISEIS.

Quoi ! c'est-là ce qu'on nomme amour ?

STRABON.

Et , vraiment oui.

CRISEIS.

Si j'aime , en vérité ce n'est que d'aujourd'hui.

288. DEMOCRITE AMOUREUX
DEMOCRITE.

Vous m'aviez tant promis qu'aucun homme , en
votre ame

N'exciteroit jamais une amoureuse flamme.

CRISEIS.

Je n'en connoissois point ; & je les croyois tous
Tels que vous le disiez , & formés comme vous.

STRABON, *bas à Démocrite.*

Cette sincérité devoit vous rendre sage.

DEMOCRITE.

Je sens qu'elle a raison , & cependant j'enrage.

J'ai tort de m'emporter ; reprenons désormais

L'esprit qui nous convient , rions sur nouveaux
frais.

Les hommes , en effet , ont bien peu de pru-
dence ,

Sont bien vuides de sens , bien pleins d'extrava-
gance ,

De se laisser mener par de tels animaux ,

Connoissant , comme ils font , leur foible & leurs
défauts.

Il n'en est presque point , qui , vingt fois en sa vie ,
N'ait senti les effets de quelque perfidie ;

Cependant on les voit , de nouveaux feux épris ,

Redonner dans le piège où l'on les a vu pris :

A grand'peine échappés de leurs derniers nau-
frages ,

Ils vont , tout de nouveau , défier les orages.

Continuez , Messieurs ; soyez encor plus fous ;

Justifiez toujours mes ris & mes dégoûts.

Ces ris , dans l'avenir , porteront témoignage

Que je n'ai point été la dupe de mon âge ,

Et

Et que je comprends bien que tout homme , en
un mot,

Est, fans m'en excepter, l'animal le plus sot.

CRISEIS, à Démocrite.

J'aime à voir que , malgré votre austere caprice,
Comme aux autres humains, vous vous rendiez
justice.

Je vais trouver le Prince, & lui dire l'ardeur
Dont vous avez voulu parler en sa faveur.

SCENE VI.

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

V

ous ne riez plus tant ; quel chagrin vous
tourmente ?

La chose me paroît cependant fort plaisante.

La peste ! quel enfant ! Pour moi , je suis surpris

Comme aux filles l'esprit vient vite en ce pays.

DEMOCRITE.

Commerce humain , pour moi plus mortel que la
peste ,

Ce n'est pas sans raison que mon cœur te déteste.



S C E N E V I I.

DEMOCRITE, STRABON,
LE MAITRE-D'HOTEL.

LE MAITRE-D'HOTEL.

MEssieurs, servira-t-on? Le dîner est tout prêt.

STRABON.

Oui; qu'on mette à l'instant sur table, s'il vous plaît.

Allez vite. Ecoutez. Ferons-nous bonne chère?

LE MAITRE-D'HOTEL.

Vingt cuisiniers ont fait de leur mieux pour vous plaire.

DEMOCRITE.

Vingt cuisiniers!

LE MAITRE-D'HOTEL.

Autant.

DEMOCRITE.

Mais c'est bien peu, vraiment!

LE MAITRE-D'HOTEL.

Ils ont mis de leur art tout le raffinement.

DEMOCRITE.

Qui ne riroit de voir qu'avec un soin extrême
L'homme ait inventé l'art de de se tuer lui-même!
A force de ragoûts & de mets succulens,
Il creuse son tombeau sans cesse avec ses dents;
Il fait le peu de jours qu'il a des destinées,

C O M E D I E.

291

Et tâche, autant qu'il peut, d'abrégér ses années.
Vous êtes, dans votre art, tous de francs assassins,
Produits par les enfers, payés des médecins;
Et, si l'on agissoit en bonne politique,
On vous banniroit tous de chaque république.

[*Il sort.*]

S C E N E V I I I.

LE MAITRE-D'HOTEL, STRABON.

STRABON.

IL faut le laisser dire, aller toujours son train,
Et, si vous le pouvez, faire encor mieux demain.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

THALER, CRISEIS.

THALER.

EN jase qui voudra, j'ai fait en homme sage
De quitter bravement les bois & le village.
On a, morgué, raison; &, c'est bien mon avis,
Un homme ne fait point fortune en son pays;
Il n'y sera qu'un sot tout le tems de sa vie:

T 2

Il a biau se sentir du talent, du génie,
 Etre bien fait, avoir le discours bien pandu;
 Bon! c'est, comme dit l'autre, autant de bien
 perdu.

CRISEIS.

Vous avez le goût bon, je vous en félicite.

THALER.

Ici, du premier coup, on connoît le mérite.
 D'aussi loin qu'on me voit, on m'ôte son chapeau.

CRISEIS.

Vous vous trouvez donc bien de ce séjour nouveau?

THALER.

Si je m'y trouve bien! Je ris, je me gobarge.
 Que je sommes échus dans une bonne auberge!
 Notre bijou s'en va nous être rapporté.
 Notre hôte est bon vivant, disons la vérité.

CRISEIS.

Vous ne devriez pas tenir un tel langage:
 Ces termes-là, mon pere, étoient bons au village,
 Si l'on vous entendoit parler ainsi du Roi,
 On pourroit se moquer & de vous & de moi.

THALER.

Dame! je fis fâché que mon discours vous choque;
 Chacun parle à sa guise, & qui voudra s'en moque;
 J'ai pourtant, m'est avis, plus d'esprit que vous
 tous.

CRISEIS.

Excusez si je prends cet air libre avec vous.

THALER.

Tu prétends donc apprendre à parler à ton pere?

CRISEIS.

Je ne dis pas cela pour vous mettre en colere.

THALER.

Morgué, cela m'y met. Ecoute, vois-tu bian,
 Dame? on n'est pas un sot, quoiqu'on ne sache
 rian.

Parce que te voilà de bout en bout dorée,
 Ne va pas envers moi faire la mijaurée.

CRISEIS.

Je fais trop...

THALER.

Je prétends qu'on me respecte, moi.

CRISEIS.

Je ne manquerai point à ce que je vous dois.

THALER.

C'est bian fait: quand je parle, il faut que l'on
 m'écoute.

CRISEIS.

D'accord.

THALER.

Qu'on m'estime.

CRISEIS.

Oui.

THALER.

Mè révére.

CRISEIS.

Sans doute.

THALER.

Or donc, pour rattraper le fil de mon discours,
 Que c'est un bel emploi que de hanter le Cours!
 Tous ces grands Monfieux-là sont des gens bian
 honnêtes.

CRISEIS.

Démocrite n'est pas si charmé que vous l'êtes;

T 3

294 **DEMOCRITE AMOUREUX**
Il voudroit bien déjà se voir loin de ces lieux.

THALER.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

CRISEIS.

Tout y blesse ses yeux ;
Son cœur n'est pas content ; quelque soin l'embar-
rasse.

Il dit qu'en ce pays ce n'est rien que grimace ;
Que les hommes y sont cachés & dangereux ,
Et les femmes encor bien plus à craindre qu'eux ;
Que ce n'est que par art qu'elles paroissent belles :
Que leur cœur . . .

THALER.

Ne va pas te gâter avec elles ,
Ni pour quelque Monsieur te prendre ici d'amour ;
Elles peuvent tout faire , elles sont de la Cour ,
Ces Madames-là. Mais j'apperçois Démocrite.



S C E N E I I .

DEMOCRITE, CRISEIS, THALER ;
DEMOCRITE.

A H ! te voilà , Thaler ! Ta mine hétéroclite
Me réjouit l'esprit. Serviteur , Criséis.
Dans ce riche attirail , sous ces pompeux habits ,
Dirois-tu que c'est-là ta fille ?

THALER.

En ces matieres ,
Tous les plus clair-voyans , ma foi , n'y voyont
gueres.

Cela lui sied fort bien ; & cet air dédaigneux
Qu'elle a pris à la Cour , lui sied encore mieux.

THALER.

Je m'en suis aperçu déjà.

CRISEIS, à *Démocrite*.

Je suis bien aise

Que mon air quel qu'il soit, vous contente & vous
plaîse.

DEMOCRITE, à *Criséis*.

A de plus hauts desseins vous aspirez ici,
Et me plaire n'est pas votre plus grand souci.

THALER.

Morguenne, elle auroit tort. J'entends, je veux,
j'ordonne

Qu'elle vous y respecte autant que ma personne ;
Je suis maître . . . une fois.

CRISEIS, à *Thaler*.

Je vois avec plaisir ;

Vos ordres s'accorder à mon juste desir.

J'obéis de grand cœur : j'aurai toute ma vie

Un très-profond respect pour la Philosophie :

Pour d'autres sentimens , je puis m'en dispenser ;

Sans blesser mon devoir , ni sans vous offenser ,

S C E N E III.

DEMOCRITE, THALER.

THALER.

Quelle mouche la pique ? A qui diable en
a-t-elle ?

Elle a, comme cela, des vapeurs de çarvelle.
 Jé ne fais; mais, depuis qu'elle est en ce pays,
 Elle fait peu de cas de ce que je lui dis.

DEMOCRITE.

Un soin plus important à présent la tourmente.
 Auroit-on jamais cru que cette jeune plante,
 Que j'avois pris plaisir d'élever de mes mains,
 Eut trompé mon espoir, & trahi mes desseins?
 Agélas s'est épris en la voyant paroître,
 Du feu le plus ardent...

THALER.

Morgué, le tour est traître.

DEMOCRITE.

La pompe de la Cour, & son éclat flatteur,
 Ont de ses faux brillans séduit son jeune cœur.
 De son malheur prochain nous sommes les com-
 plices,

Nous l'avons amenée au bord des précipices :
 Car, sans t'en dire plus, tu t'imagines bien
 Le but de cet amour.

THALER.

Oui, cela ne vaut rien.

DEMOCRITE.

Il faut abandonner la Cour tout au plus vite.

THALER.

Abandonner la Cour?

DEMOCRITE.

Oui.

THALER.

C'est un si bon gîte!

Je m'y trouve si bien!

DEMOCRITE.

Il n'importe, il le faut.

Tu dois tirer d'ici Criséis au plutôt;
C'est à toi que le roi fait la plus grande offense.

THALER.

Je le vois bien; pour faire ici sa manigance...
Morgué, le Prince a tort de s'adresser à moi:
Il s' imagine donc que, parce qu'il est Roi...
Suffit, je ne dis mot.

DEMOCRITE.

Il y va de ta gloire.

THALER.

C'est, morgué, pour cela qu'ils m'avont tant fait
boire;

Mais ils n'en croqueront, ma foi, que d'une dent:
Je vais faire beau bruit. Sarviteur, flapendant.

S C E N E IV.

DEMOCRITE *seul.*

Dieux! que fais-je? Où m'emporte une in-
digne tendresse?

Suis-je donc Démocrite? Et quelle est ma foiblesse!

Pendant que je suis seul, laissons agir mon cœur,

Et tirons le rideau qui cache mon ardeur.

Depuis assez long-tems mon rite satyrique,

Sur les autres répand une bile cynique:

Je veux, sans nuls témoins, rire à présent de moi;

Il ne faut point ailleurs aller chercher de quoi.

J'aime! C'est bien à toi, Philosophe rigide,

De sentir l'aiguillon d'une flamme perfide!

Et quel est cet objet qui t'apprend l'art d'aimer?

Une enfant de quinze ans! Tu prétends la charmer,

Adonis turanné?... Mais un pouvoir suprême
Me commande, m'entraîne en dépit de moi même.
Ah! c'est où je t'attends, le plus lâche des cœurs!
Il te faut des chemins tout parsemés de fleurs.
Tu ne saurois saisir ces haines vigoureuses
Que sentent pour l'amour les âmes généreuses;
Tu ne peux gourmander un penchant trop fatal,
Homme pusillanime, imbécille, brutal!
Ce n'est pas encor tout; vois où va ta folie.
Toi, qui veux te targuer de la philosophie,
Tu conduis Criséis... en quels lieux? à la Cour.
Ah! qu'ensemble on voit peu la prudence &
l'amour!

S C E N E V.

CLEANTHIS, DEMOCRITE.

DEMOCRITE.

MAis on vient. Finissons un discours si fantastique;

Pour sauver notre honneur, remettons notre masque.

CLEANTHIS, *à part.*

On voit assez, à l'air dont il est habillé,
Que c'est l'original dont on nous a parlé.
(*haut à Démocrite.*)

Vous qui dans les forêts avez passé la vie,

Uniquement touché de la philosophie ;
Quel noir démon vous pousse à causer notre en-
nui ?

Et que venez-vous faire à la Cour aujourd'hui ?

DEMOCRITE.

Je n'en fais vraiment rien : ce que je puis vous
dire ,

C'est qu'ici , malgré moi , le Roi m'a fait con-
duire ,

M'a voulu transplanter , & me faire , en un jour ,
De Philosophe actif , un oisif de la Cour.

CLEANTHIS.

Savez-vous bien qu'ici votre face équivoque ;
Et rare en son espece , étrangement nous choque ?

DEMOCRITE.

Je le crois ; sur ce point j'ai peu de vanité ;
Et mon dessein n'est pas de plaire , en vérité.

CLEANTHIS.

Vous auriez tort : il n'est , je veux bien vous le
dire ,

Prince , ni galopin , que vous ne fassiez rire.

DEMOCRITE.

Pourquoi non ? C'est un droit qu'on acquiert en
naissant ;

Et rire l'un de l'autre est fort divertissant.

CLEANTHIS.

Ismene ici m'envoie , & vous dit par ma bouche ;
Que votre aspect ici l'alarme & l'effarouche :

Le Roi lui doit sa foi : cependant , à ses yeux ,
On sait qu'à Criséis il adresse les vœux.

Par de lâches conseils , dont vous êtes prodigue ;
C'est vous , à ce qu'on dit , qui menez cette intri-
gue.

Moi !

CLEANTHIS.

Vous... C'est une honte, à l'âge où vous voilà,
De vouloir commencer ce vilain métier-là.

DEMOCRITE.

Le reproche est plaisant & nouveau, je vous
jure :

Je ne m'attendois pas à pareille aventure.

CLEANTHIS.

Riez !

DEMOCRITE.

Si vous saviez l'intérêt que j'y prends ;
Vous m'accuseriez peu de ces soins obligeans.
Vous me connoissez mal. C'est une chose étrange
Comme dans ce pays on prend toujours le change !

CLEANTHIS.

Quoi ! le Prince tantôt ne vous a pas commis
Le soin officieux d'attendrir Criséis ;
Et vous, n'avez-vous pas pris soin de la réduire ?

DEMOCRITE.

Cela peut être vrai ; mais, bien loin de vous nuire,
Ce jour verroit Ismène entre les bras du Roi,
S'il vouloit de son choix s'en rapporter à moi ;
C'est un fait très-constant.

CLEANTHIS.

Je veux bien vous en croire.
Mais, pour ne point donner d'atteinte à votre
gloire,
Partez.

DEMOCRITE.

Soit : j'ai pourtant de quoi rire à mon goût ;

Et ces lieux plus qu'ailleurs, & des femmes sur-tout.

C L E A N T H I S.

Et de qui riez-vous ?

D E M O C R I T E.

Mais de vous la première,
De votre air. Vos habits, vos mœurs, votre manière,

Tout, en vous, haut & bas, est artificieux.
Pour paroître plus grande, & pour tromper les yeux,

On voit sur votre tête une longue coëffure,
Et sur de hauts patins vos pieds à la torture ;
Ensorte qu'en ôtant ces secours superflus,
Il ne resteroit pas un tiers de femme au plus.

C L E A N T H I S.

Il nous en reste assez pour, telles que nous sommes,

Faire, quand nous voulons, bien enrager les hommes,

Mais partez, s'il vous plaît, demain avant le jour :
Vous ferez sagement, car, aussi bien, la Cour
Dont vous faites toujours quelque plainte nouvelle,
Et bien laisse de vous.

D E M O C R I T E.

Et moi bien plus las d'elle ;
Est je vais de ce pas préparer avec soin
Que l'aurore en naissant m'en trouve déjà loin.



S C E N E VI.

CLEANTHIS *seule.*

L'Affaire est en bon train pour la Princesse
Ismene:

Mais pour mon compte, à moi, je suis assez en
peine.

Je voudrais arrêter le Disciple en ces lieux:

Il a touché mon cœur en s'offrant à mes yeux;

Son tour d'esprit me charme; il fait tout avec
grace;

Il n'est rien que pour lui de bon cœur je ne fasse.

Le Ciel me le devoit, pour me récompenser

De mon premier mari. Je le vois s'avancer.

S C E N E VII.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON, *à part.*

Ouf, je suis bien guedé! Par ma foi, la science
Ne s'acquiert point du tout à force d'abstinence.
C'est mon système, à moi: l'esprit croît dans le vin;
Je m'en sens déjà plus trois fois que ce matin.
Je me venge à longs traits de la philosophie.

(*à Cléanthis.*)

Hé! vous voilà, Princesse, Infante de ma vie!

Vous voyez un Seigneur fort satisfait de soi,
 Un convive échappé de la table du Roi:
 Il tient bon ordinaire, & je l'en félicite.

C L E A N T H I S.

Au Disciple fameux du savant Démocrite,
 Plus qu'à nul autre humain, cet honneur étoit dû.

S T R A B O N.

C'est un petit repas que le Roi m'a rendu:
 Nous nous traitons par fois.

C L E A N T H I S.

Vous ne sauriez mieux faire;
 Rien ne fait les amis comme la bonne chère:
 Quoiqu'on embrasse ici les gens de tous métiers,
 Bien moins pour l'amour d'eux que de leurs cui-
 siniers.

S T R A B O N.

Cet honneur, quoique grand, ne me toucheroit
 guère,

Si je n'étois bien sûr du bonheur de vous plaire.
 Vous aimer est un bien pour moi plus précieux
 Qu'être admis à la table & des Rois & des Dieux;
 Et l'on ne leur sert point, même en des jours de
 fêtes,

De morceau si friand à mon goût que vous l'êtes.

C L E A N T H I S.

N'êtes-vous point de ceux dont l'usage est connu,
 Qui ne sont amoureux que quand ils ont bien bu;
 A qui beaucoup de vin fait sortir la tendresse,
 Qui vont en cet état aux pieds de leur maîtresse
 Exhaler les transports de leurs brûlans desirs,
 Et pousser des hoquets en guise de soupirs?
 De nos jeunes Seigneurs c'est assez la manière.

Ma tendresse n'est point d'un pareil caractère.
 Bacchus n'est pas chez moi l'interprète d'Amour.
 J'ai près du sexe, enfin, l'air de la vieille Cour.
 Mon cœur s'est laissé prendre en vous voyant pa-
 roître,

Et de ses mouvemens n'a plus été le maître.
 L'esprit, la belle humeur, la grace, la beauté,
 Tout, en vous, s'est uni contre ma liberté.

CLEANTHIS.

Ce n'est point un retour de pure complaisance
 Qui me fait hasarder la même confiance;
 Mais je vous avouerai qu'à vos premiers regards,
 Mon foible cœur s'est vu percé de toutes parts.
 Je ne fais quel attrait & quel charme invisible,
 En un instant, a pu me rendre si sensible;
 Et je n'ai point senti de transports aussi doux
 Pour tout autre mortel, que j'en ressens pour
 vous.

STRABON.

En vous réciproquant, vous êtes, je vous jure,
 De ces heureux transports payée avec usure.
 L'on n'a jamais senti des feux si violens
 Que ceux qu'auprès de vous & pour vous je res-
 sens.

Mais, ne puis-je savoir, en voyant tant de charmes,
 Quel est l'aimable objet à qui je rends les armes?

CLEANTHIS.

Bon! que vous serviroit de savoir qui je suis?
 Ce nous seroit peut-être une source d'ennuis,
 Après vous avoir fait l'aveu de ma foiblesse.

STRABON.

STRABON.

Ah! que cette pudeur augmente ma tendresse!

CLEANTHIS.

Je devrois bien plutôt songer à me cacher.

STRABON.

Rien de vous découvrir ne doit vous empêcher.

CLEANTHIS.

L'homme est d'un naturel si volage & si traître...

Qui le fait mieux que moi?

STRABON.

Vous en avez peut-être

été souvent trahie? Ici, comme en tous lieux,

La femme, à mon avis, ne vaut pas beaucoup mieux.

J'en ai, pour mes péchés, quelquefois fait l'épreuve.
Etes-vous fille?

CLEANTHIS.

Non.

STRABON.

Femme?

CLEANTHIS.

Point du tout.

STRABON.

Veuve?

CLEANTHIS.

Je ne fais.

STRABON.

Oh! parbleu, vous vous moquez de nous.

De quelle espèce donc, s'il vous plaît, êtes-vous?

CLEANTHIS.

Je fus fille autrefois, & pour telle employée.

Tom. X.

V.

Je le crois.

CLEANTHIS.

A quinze ans je me suis mariée :

Mais, depuis le long-tems que sans époux je vis,
Je ne saurois passer pour femme, à mon avis,
Ni pour veuve non plus, puisqu'en effet j'ignore
Si le mari que j'eus est mort, ou vit encore.

STRABON.

Ce discours, quoiqu'abstrait, me paroît assez bon.
Je ne suis, comme vous, homme, veuf, ni garçon;
Et mon sort, de tout point, est si conforme au
vôtre,

(1) Qu'il semble que le Ciel nous ait faits l'un
pour l'autre.

CLEANTHIS, *à part*.

Homme, veuf, ni garçon !

STRABON, *à part*.

Fille, femme, ni veuve !

CLEANTHIS, *à part*.

Le cas est tout nouveau.

STRABON, *à part*.

L'aventure est très-neuve.

[*à Cléanthis.*]

Depuis quand, s'il vous plaît, vivez-vous sans
époux ?

CLEANTHIS.

Depuis près de vingt ans je goûte un sort si doux,
J'avois pris un mari fourbe, plein d'injustices.

(1) *Après ce vers, il en manque deux de rime
masculine.*

Qui d'aucune vertu ne rachetoit ses vices ,
 Ivrogne , débauché , scélérat , ombrageux :
 Pour sa mort je faisois tous les jours mille vœux.
 Enfin , le Ciel plus doux , touché de ma misère ,
 Lui fit naître en l'esprit un dessein salutaire ;
 Il partit , me laissant par bonheur , sans enfans.

STRABON.

C'est tout comme chez nous. Depuis le même
 tems ,

Inspiré par le Ciel , je quittai ma patrie ,
 Pour fuir loin de ma femme , ou plutôt ma furie.
 Jamais un tel démon ne sortit des enfers.
 C'étoit un vrai lutin , un esprit de travers ,
 Un vieux singe en malice , insolente , revêche ,
 Coquette , sans esprit , menteuse , pigriêche.
 A la noyer cent fois je m'étois attendu ;
 Mais je n'en ai rien fait de peur d'être pendu.

CLEANTHIS.

Cette femme vous est vraiment bien obligée !

STRABON.

Bon ! tout autre que moi ne l'eut point ménagée ,
 Elle auroit fait le faut.

CLEANTHIS.

Et , de grâce , en quels lieux
 Aviez-vous épousé ce chef-d'œuvre des Cieux ?

STRABON.

Dans Argos.

CLEANTHIS, *à part.*

Dans Argos !

STRABON.

Où la fortune a-t-elle
 Mis en vos mains l'époux d'un si rare modele ?

V 2

308 **DEMOCRITE AMOUREUX**
CLEANTHIS

Dans Argos!

STRABON, *à part.*

(haut.)

Dans Argos! Et, s'il vous plait, quel nom
Portoit ce cher époux?

CLEANTHIS.

Il se nommoit Strabon.

STRABON.

(à part.)

Strabon! Haï!

CLEANTHIS.

Pourroit-on aussi, fans vous déplaire,
Savoir quel nom portoit cette épouse si chère?

STRABON.

Cléanthis.

CLEANTHIS.

Cléanthis! C'est lui.

STRABON.

C'est-elle! Ô Dieux!

CLEANTHIS.

Ses traits n'en disent rien; mais je le sens bien
mieux

Au soudain changement qui se fait dans mon ame.

STRABON.

Madame, par hasard, n'êtes-vous point ma femme?

CLEANTHIS.

Monsieur, par aventure, êtes-vous mon époux?

STRABON.

Il faut que cela soit; car je sens que pour vous,
Dans mon cœur, tout-à-coup, ma flamme est
amortie,

Et fait en ce moment place à l'antipathie.

C L E A N T H I S.

Ah! te voilà donc, traître! Après un si long-tems,
Qui t'amene en ces lieux? Qu'est-ce que tu pré-
tends?

S T R A B O N.

M'en aller au plutôt. Que ma surprise est forte!
Dis-moi, ma chere enfant, pourquoi n'es-tu pas
morte?

C L E A N T H I S.

Pourquoi n'est-tu pas morte! Indigne, scélérat,
Défenseur de ménage & maudit renégat,
Pour t'arracher les yeux...

S T R A B O N.

(à part) Ah! doucement, Madame:
O pouvoir de l'hymen, quel retour en mon ame!

C L E A N T H I S, à part.

Je ressentais pour lui les transports les plus doux;
Hélas! qu'allois je faire? Il étoit mon époux.

(haut.)

Va, fuis. Que le démon, qui te prit en ton gîte
Pour t'amener ici, t'y remporte au plus vite.
Evite ma fureur; retourne dans tes bois.

S T R A B O N.

Non, il ne faudra pas me le dire deux fois.
J'ai mieux aimé être hermite, & brouter des racines,
Revoyager vingt ans, nus pieds, sur des épines,
Que de vivre avec vous. Adieu.

C L E A N T H I S.

Que je le hais!

S T R A B O N.

Qu'elle est laide à présent, & qu'elle a l'air mau-
vais!

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

STRABON *seul.*

JE suis tout confondu. Quelle étrange aventure !

Ma femme en ce pays, & dans cette figure !

La coquine aura su, par quelque ami présent,

Se faire consoler de son époux absent :

Mais elle n'aura pas plus long-tems l'avantage

D'anticiper les droits d'un prétendu veuvage.

J'ai fait réflexion sur son sort & le mien ;

Je ne veux point quitter des lieux où je suis bien.

Assez & trop long-tems un chagrin domestique

M'a fait souffrir les maux d'un exil tyrannique ;

Et, puisque mon destin m'amène en ce séjour,

Je veux sur mes foyers demeurer à mon tour.

De me voir en ces lieux si mon épouse gronde,

Elle peut, à son tour, aller courir le monde.



S C E N E II.

STRABON, THALER.

THALER.

P Allangué, je commence à me mettre en souci;
 Mon bijou ne vient point. Voyez-vous, ces gens-ci
 Vous promettent assez; mais ils ne tenont guere.

STRABON.

Quoi?

THALER.

Vous ne savez pas ce qu'on me vient de faire?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit; mais je n'en fais rien.

THALER.

Vous avez vu, tantôt, ce bracelet?

STRABON.

Hé bien?

THALER.

Bon! ne me l'ont-ils pas déjà pris?

STRABON.

Comment diable?

THALER.

Ils m'ont mis sur le corps cet habit honorable,
 Disant que l'autre étoit trop ignominieux.

V 4

312 **DEMOCRITE AMOUREUX**

Je me suis vu si brave, & j'étois si joyeux
Que je n'ai pas songé de fouiller dans ma poche;
Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tour est digne de reproche.
Ta mémoire t'a là joué d'un vilain trait.

THALER.

On est si partroublé, qu'on ne fait ce qu'on fait.
Mais le Roi m'a promis de me le faire rendre;
Pour cela, tout exprès, je viens ici l'attendre,
Après quoi je dirons sarviteur à la Cour.

STRABON.

Le serpent sous les fleurs se cache en ce séjour:
J'y viens d'en trouver un... Mais qui peut t'y dé-
plaire?

T'a-t-on fait quelque piece encor?

THALER.

Tout au contraire;
C'est à qui me fera tout le plus d'amiquié;
L'un me baille un soufflet, & l'autre un coup de
pied;

L'autre une croquignole; enfin chacun s'empresse
Tout du mieux qu'il le peut, à me faire caresse:
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois,
J'ai vu manger le Roi, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vu?

THALER.

Face à face:
Comme ces gros Monfieux, je tenois là ma place;
Et, stapendant, j'avois du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin! Et pourquoi?

THALER.

Morgué, j'ons de l'honneur;

Et l'on dit qu'Agélas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur!

THALER.

Morgué, dans la famille

J'ons toujours été droit, hors notre femme, dà,
Qui faisoit jaser d'elle un peu par-ci par-là.

STRABON.

Te voilà bien malade! Elle tient de sa mere,
Prétends-tu réformer cet usage ordinaire?

THALER.

Ce seroit un affront.

STRABON.

Je suis en même cas;

Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas.
C'est tant mieux, animal, si le sort favorable
Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux? Qui dit cela?

STRABON.

C'est moi qui te le dis.

THALER.

Les uns disent tant mieux, & les autres tant pis.
Dame! accordez vous donc.

STRABON.

Crois moi, n'en fais que rire.

THALER.

Si j'avois mon joyau, je les laisserois dire.

STRABON.

La fortune m'a bien joué d'un autre tour;
 J'ai bien plus de sujet de me plaindre, à mon tour.
 Un chagrin différent s'empare de notre ame:
 Tu perds ton bracelet, moi je trouve ma femme.

THALER.

Comment donc, votre femme! Êtes vous marié?

STRABON.

Hélas! mon pauvre enfant, je l'avois oublié:
 Mais le diable en ces lieux (qui l'eut pu jamais
 croire!)

M'en a subitement rafraîchi la mémoire.



S C E N E I I I.

CLEANTHIS, STRABON, THALER.

STRABON.

A H! la voilà qui vient: c'est elle, je la vois.

THALER.

Qu'elle a de biaux habits!

STRABON.

Ils ne font pas de moi.

CLEANTHIS, à Strabon.

Quoi! malgré les transports dont mon ame est
 émue,

Oses-tu bien encor te montrer à ma vue?

Et pourquoi n'es-tu pas déjà bien loin d'ici?

STRABON.

Vous vous y trouvez bien, & moi fort bien aussi.

Si mon fatal aspect ici vous importune,
Je vous permets d'aller chercher ailleurs fortune.

CLEANTHIS.

Où puis-je aller pour fuir un si funeste objet?

THALER, *regarde Cléanthis avec attention.*

STRABON.

Vous pouvez voyager vingt ans comme j'ai fait:

Ou, si de la sagesse un beau feu vous excite,

Allez dans les déserts, & suivez Démocrite:

De vous voir avec lui je serai peu jaloux.

CLEANTHIS.

Sors vite de ces lieux, redoute mon courroux.

[à Thaler.]

As-tu bientôt assez contemplé ma figure?

THALER, *à part.*

J'ai quelque souvenir de cette criature.

STRABON.

C'est-là que l'on apprend à corriger ses mœurs;

Et d'un flegme moral réprimer les aigreurs.

CLEANTHIS.

Je veux, quand il me plaît, moi, me mettre en
colere.

THALER, *à part.*

C'est-elle; je le vois, plus je la considère.

STRABON.

N'adoucirez-vous point cet esprit pétulant?

THALER, *à part.*

Voilà celle qui vint m'apporter son enfant.

CLEANTHIS.

Ma haine, en te voyant, s'irrite dans mon
ame,

Lâche, perfide époux!

316 DEMOCRITE AMOUREUX

THALER, à Strabon.

C'est donc là votre femme ?

STRABON.

Hélas ! oui.

THALER, à Cléanthis, la prenant par le bras.

Payez-moi ce que vous me devez.

CLEANTHIS.

Ce que je vous dois ?

THALER.

Oui, s'il vous plaît.

CLEANTHIS.

Vous rêvez.

Je ne vous connois point, mon ami, je vous jure.

THALER.

Je vous connois bien, moi-Quinze ans de nourriture

Pour un de vos enfans.

CLEANTHIS.

Pour un de mes enfans ?

STRABON.

Pour un de nos enfans ! Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

Je n'en eus jamais d'elle ; & c'est nous faire honte.

THALER, à Strabon.

Elle n'a pas laissé d'en avoir, à bon compte.

STRABON.

D'en avoir ! Justes Dieux ! verrai-je d'un air sec,

Le front d'un Philosophe endurer tel échec ?

CLEANTHIS, à Thaler.

Quoi ! tu pourrois, maraud, avec pareille audace,

(à part.)

Me soutenir ? ... J'ai vu quelque part cette face.

THALER, à *Cléanthis*.

Oui, je le soutiendrai. C'est, palfanguenne, vous,
Qui vint, par un matin, mettre un enfant cheux
nous ;

Si bian que vous disiez que vous étiez sa mere.

CLEANTHIS.

Qui, moi ?

THALER, à *Strabon*.

Je suis ravi que vous soyez son pere,
C'est un gentil enfant.

STRABON, à *Cléanthis*.

M'avoir joué ce trait,
Sans r'en avoir donné jamais aucun sujet !

CLEANTHIS.

Vous êtes fous tous deux.

STRABON.

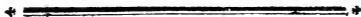
Me donner, infidelle,
Un enfant clandestin !... Est il mâle ou femelle ?

THALER.

C'est une belle fille ; & laquelle, ma foi,
Ne vous ressemble guere.

STRABON.

Oh ! vraiment, je le crois.



S C E N E I V.

AGELAS, DEMOCRITE, CRISEIS, STRA-
BON, CLEANTHIS, THALER.

DEMOCRITE, à *Agélas*.

S Eigneur, il ne faut pas m'arrêter davantage :
Je joue en votre Cour un fort fort personnage ;

318 *DEMOCRITE AMOUREUX*

Et quand vous me forcez à rester dans ces lieux,
Je fais que ce n'est point du tout pour mes beaux
yeux.

AGELAS.

Votre rare mérite en est l'unique cause.

DEMOCRITE.

Mon mérite? Ah! vraiment, c'est bien prendre la
chose.

Si vous le connoissiez en effet, tel qu'il est,
Vous verriez qu'il n'est pas tout ce qu'il vous
paroît.

AGELAS.

Ici votre présence est encor nécessaire.

Je veux que vous voyiez terminer une affaire;
Après quoi vous pourrez, libres dans vos desseins,
Vous, Thaler & Strabon, chercher d'autres des-
tins.

DEMOCRITE.

Quelle affaire?

AGELAS.

Je veux qu'un heureux mariage,
Par des nœuds éternels à Criséis m'engage.

THALER.

(à part.)

A ma fille?... Morgué, ces courtisans de Cour
Ont tous, comme cela, des varrigots d'amour.

CRISÉIS.

Il ne faut point, Seigneur, surprendre ma foi-
blesse

Par le flatteur aveu d'une feinte tendresse.

Je connois votre rang, de plus je me connois:
Vous respecter, Seigneur, est tout ce que je dois.

AGELAS.

Les Dieux & les Destins envain, par la naissance,
Ont mis entre nous deux une vaste distance,
J'en appelle à l'Amour ; il est beaucoup plus
fort

Que le sang, que les loix, que les Dieux & le fort.

(1) Je veux sur votre front mettre le diadème.

THALER, à Criséis.

Ne va pas t'y fier; ce n'est qu'un stratagème.



S C E N E V.

ISMENE, AGELAS, AGÉNOR, CRISÉIS,
DEMOCRITE, CLEANTHIS, STRABON,
THALER.

ISMENE, à Agélas.

S Eigneur, il court un bruit que je ne saurois croire,

Il intéresse trop mes droits & votre gloire.
J'apprends que vous laissez séduire par l'amour,
Vous voulez épouser Criséis en ce jour.

AGELAS:

Le bruit qui se répand ne me fait nul outrage :
Un inconnu pouvoir à cet hymen m'engage ;
Et mon choix , l'élevant dans ce rang glorieux ,
Peut réparer assez l'injustice des Dieux.

(1) Ou ce vers & le suivant sont de trop , ou il manque après eux deux vers avec rimes masculines.

DEMOCRITE, à Agélas.

Vous voulez tout de bon en faire votre femme?

AGELAS.

Jamais aucun espoir n'a tant flatté mon ame.

THALER, à part.

(à Agélas.)

Tatigué! queu malin! Rendez-moi mon bijou,
Et je prends, pour partir, mes jambes à mon cou.

AGENOR, donnant le bracelet au Roi.

Par les soins que j'ai pris, on vient de me le
rendre :

Seigneur, je vous l'apporte.

THALER.

On m'a bien fait attendre.

N'en a-t-on rien ôté?

AGELAS.

Les yeux sont éblouis.

[à Thaler.]

Des traits du feu qu'on voit... Mais d'où vient
ce rubis?

THALER.

Du pays des rubis. Il est à notre fille.

AGELAS.

Comment?

THALER.

Oui. C'est, Seigneur, un bijou de famille.

AGELAS.

Eclaircis-nous le fait sans feinte & sans détour.

THALER.

Mais tout ce que je dis est plus clair que le jour.

AGELAS.

Ce discours ambigue cache quelque mystère :

Expliquez.

Explique-toi.

THALER.

Morgué, je ne suis point son pere;
Puisqu'il faut vous le dire & parler tout de bon.

CRISEIS.

Juste Ciel!

THALER.

Je ne fais que lui prêter mon nom,
Comme bien d'autres font.

CLEANTHIS, *à part.*

Le dénouement s'avance.

AGELAS.

Et quel est donc celui qui lui donna naissance?

STRABON, *à part.*

Ce n'est pas moi, toujours.

THALER, *montrant Cléanthis.*

Cette femme, je crois,
Si vous l'interrogez, le dira mieux que moi:
La drôlesse, un matin, s'en vint, bon jour, bonne
œuvre,

Jusqu'à notre maison porter ce biau chef-d'œuvre.

CLEANTHIS.

Moi? Quelle calomnie!

THALER, *à Cléanthis.*

Oh! je vous connois bien.

CLEANTHIS.

Qui? moi, j'aurois?...

THALER.

Oui, vous.

AGELAS, *à Cléanthis.*

Ne dissimule rien.

Tom. X.

X

Seigneur, j'ai fatiguit aux ordres de la Reine
Qui, de son premier lit n'ayant pour fruit qu'Ismene,
Et lui voulant au trône assurer tous les droits,
M'obligea de porter sa fille dans les bois.

AGELAS.

Puis-je croire, grands Dieux ! cette étrange aventure ?

Mais, hélas ! n'est-ce point une heureuse imposture ?

CLEANTHIS.

Seigneur, ce bracelet avecque ce rubis
Rendent le fait constant.

STRABON, *à part.*

Je reprends mes esprits.

AGELAS, *à Criseïs.*

Il est tems qu'à présent, puisque le Ciel l'ordonne,
Je remette à vos pieds le sceptre & la couronne.
Je vous rends votre bien, Madame ; & désormais
Je ne le puis tenir que de vos seuls bienfaits.

CRISEÏS.

Je ne me plaignois point du sort où j'étois née :
Maintenant que le Ciel, changeant ma destinée,
Veut réparer les maux qu'il m'avoit fait souffrir,
Je me plains de n'avoir qu'un cœur à vous offrir.

AGELAS, *à Ismene.*

Madame, vous voyez mon destin & le vôtre ;
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre ;
Mais ce Prince pourra, sensible à vos attraits,
De la perte du trône adoucir les regrets.

ISMENE.

Agénor à mes yeux vaut bien une couronne.

Seigneur . . .

AGELAS, à *Thaler*.

Vous, dont je tiens cette aimable personne ;
Demandez ; je ne puis trop vous récompenser.

THALER.

Faites-moi Maltôtier toujours pour commencer.

DEMOCRITE, à *Agélas*.

Seigneur, depuis long-tems je garde le silence :
Un tel événement étourdit ma prudence :

Interdit & confus de tout ce que je vois ,

J'ai peine à retrouver l'usage de la voix.

Il est tems cependant de me faire connoître.

Je n'ai point été tel que j'ai voulu paroître ;

Vraiment foible au-dedans, philosophe au-dehors ;

L'esprit étoit la dupe & l'esclave du corps.

Deux yeux, deux yeux charmans avoient pour
ma ruine ,

Détraqué les ressorts de toute la machine.

De la Philosophie envain on suit les loix ,

La nature en nos cœurs ne perd jamais ses droits.

En comptant nos défauts, je vois, plus je calcule ,

Qu'il n'est point de mortel qui n'ait son ridicule ;

Le plus sage est celui qui se cache le mieux.

J'étois amoureux.

AGELAS.

Vous !

CLEANTHIS.

Vous étiez amoureux ?

DEMOCRITE.

L'amour m'avoit forcé , pour traverser ma vie ,

324 DEMOCRITE AMOUREUX
Dans les retranchemens de la philosophie.

(montrant Criséis)

Voilà l'objet fatal, le véritable écueil,
Où la fiere sagesse a brisé son orgueil.

CLEANTHIS.

Vous aimez Criséis ?

DEMOCRITE.

La partie animale

Avoit pris, malgré moi, le pas sur la morale;
La nature perverse entraînoit la raison.
A l'univers entier j'en demande pardon,
Adieu.

AGELAS.

Ne partez point; il y va de ma gloire.

DEMOCRITE.

Faut il que j'orne encor votre char de victoire ?
Je ne me trouve pas assez bien de la Cour,
Seigneur, pour y vouloir faire un plus long séjour.
J'ai fait, en m'y montrant, une folie extrême;
J'y vins comme un franc sot, & je m'en vais de
même:

Trop heureux d'en partir libre de passion,
Et d'avoir de critique ample provision !

J'en ai fait à la Cour un recueil à bon titre:

Je me mets, je l'avoue, en tête du chapitre

De ceux que l'amour fait à l'excès s'oublier;

Mais, sans le bracelet, vous étiez le premier.

Je vais chercher des lieux où la philosophie

Ne soit plus exposée à cette épilepsie.

Dans un antre plus creux, achevant mon emploi,

Je vais rire de vous, riez aussi de moi.

(Il sort.)

S C E N E V I.

ISMENE, AGELAS, AGENOR, CRISEIS;
CLEANTHIS, STRABON, THALER.

AGELAS.

T Achons de l'arrêter. Nous cependant, Ma-
dame ,
Allons pour couronner une si belle flamme.

S C E N E V I I. & Dernière.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON.

E H bien ! que dirons-nous ? Partirai-je avec lui ?
CLEANTHIS.

Je suis bien en courroux : si pourtant , aujourd'hui
Tu voulois un peu mieux m'aimer ...

STRABON.

Déjà , coquine ,
Tu voudrois me tenir ; je le vois à ta mine.
Je te pardonne tout , fais-moi grace à ton tour.
Oublions le passé , renouvelons d'amour.
Je ne serai pas seul , qui , d'une ame enchantée ,
Aura repris sa femme après l'avoir quittée.

F I N.



TURCARET

COMÉDIE.

Par Monsieur LE SAGE.



ACTEURS.

LA BARONNE, *jeune veuve Coquette.*

M. TURCARET, *Traitant, amoureux de la Baronne.*

LE CHEVALIER, }
LE MARQUIS, } *Petits Maîtres.*

Madame TURCARET, *femme de Mr. Turcaret.*

Madame JACOB, *Revendeuse à la Toilette, & sœur de Monsieur Turcaret.*

M. RAFLE, *Commis.*

MARINE, }
LISETTE, } *Suivantes de la Baronne.*

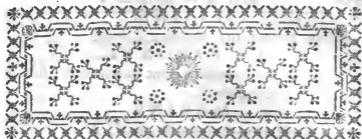
FRONTIN, *Valet du Chevalier.*

FLAMAND, *Valet de Mr. Turcaret.*

M. FURET, *Fourbe.*

JASMIN, *petit Laquais de la Baronne.*

La Scene est à Paris chez la Baronne.



TURCARET

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

ENcore hier, deux cens pistoles?
LA BARONNE.

Cesse de me reprocher...

MARINE.

Non, Madame, je ne puis me taire, votre conduite est insupportable.

LA BARONNE.

Marine...

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Hé! comment veux-tu donc que je fasse? suis-je femme à thésauriser?

MARINE.

Ce seroit trop exiger de vous; & cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un Colonel étranger qui a été tué en Flandre l'année passée. Vous avez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avoit laissé en partant, & il ne vous restoit plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eut fait faire la précieuse conquête de Monsieur Turcaret le Traitant. Cela n'est-il pas vrai, Madame?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce Monsieur Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, & qu'aussi vous n'aimez gueres, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; Monsieur Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, & vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable; je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous soyez coëffée d'un petit Chevalier joueur, qui

va mettre à la réjouissance les dépouilles du Traitant. Hé! que prétendez-vous faire de ce Chevalier?

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est il pas permis d'avoir des amis?

M A R I N E.

Sans doute, & de certains amis encore dont on peut faire son pis aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que Monsieur Turcaret vint à vous manquer; Car il n'est pas de ces Chevaliers qui sont consacrés au célibat, & obligés de courir au secours de Malthe. C'est un Chevalier de Paris, il fait ses caravanes dans les Lanfqueniers.

LA BARONNE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

M A R I N E.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand Comédien; & ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable! & tu conclus de-là..?

M A R I N E.

Que le maître & le valet sont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper; & vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du tems que vous les connoissez. Il est vrai que depuis votre veuvage, il a été le premier.

à vous offrir brusquement sa foi, & cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du Chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentimens, & je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Assurément, & je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayez chassé de chez vous ; car enfin, si cela continue, sçavez-vous ce qui en arrivera ?

LA BARONNE.

Hé quoi ?

MARINE.

Monsieur Turcaret sçaura que vous voulez conserver le Chevalier pour ami, & il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis ; il cessera de vous faire des présens, & il ne vous épousera point, & si vous êtes réduite à épouser le Chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un & pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine, je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien, il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès-à-présent un établissement solide, profitez des prodigalités de Monsieur Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la

vérité, on en parlera un peu dans le monde : mais vous aurez pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente ; & vous trouverez alors quelque Gentilhomme capricieux ou mal-aisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raisons, Marine, je veux me détacher du Chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerois à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est-là le bon parti. Il faut s'attacher à Monsieur Turcaret pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipages, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante ; & quoi que l'on puisse dire, vous laisserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, & l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le Chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient, faites-lui un accueil glacé ; commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

S C E N E I I.

LA BARONNE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN.

JE viens de la part de mon Maître & de la mienne, Madame, vous donner le bonjour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et Mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer.

MARINE, *d'un air brusque.*

Bonjour & bon an.

FRONTIN, *présentant un billet à la Baronne.*

Ce billet que Monsieur le Chevalier vous écrit, vous instruira, Madame, de certaine aventure...

MARINE, *bas à la Baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine, voyons, voyons ce qu'il me demande.

MARINE.

Sotte curiosité!

LA BARONNE, *lit.*

Je viens de recevoir le portrait d'une Comtesse ; je vous l'envoie & vous le sacrifie. Mais vous ne devez point me tenir compte de ce sacrifice, ma chère Baronne. Je suis si occupé, si possédé de

vos charmes , que je n'ai pas la liberté de vous être infidèle. Pardonnez , mon adorable , si je ne vous en dis pas davantage , j'ai l'esprit dans un accablement mortel. J'ai perdu cette nuit tout mon argent , & Frontin vous dira le reste.

LE CHEVALIER.

M A R I N E.

Puisqu'il a perdu tout son argent , je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

F R O N T I N.

Pardonnez-moi ; outre les deux cens pistoles que Madame eut la bonté de lui prêter hier , & le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs , il a encore perdu mille écus sur sa parole ; voilà le reste. Oh diable , il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon Maître.

L A B A R O N N E.

Où est le portrait ?

F R O N T I N , *donnant le portrait.*

Le voici.

L A B A R O N N E.

Il ne m'a point parlé de cette Comtesse-là , Frontin.

F R O N T I N.

C'est une conquête , Madame , que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette Comtesse dans un lansquenet.

M A R I N E.

Une Comtesse de lansquenet.

F R O N T I N.

Elle agaça mon Maître , il répondit pour rire à ses minauderies. Elle , qui aime le sérieux , a pris

la chose fort sérieusement. Elle nous a ce matin envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette Comtesse-là est quelque Dame Normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Ho que non ! vous ne l'ignorez pas. Peste, vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices, Vous en connoissez bien le prix.

FRONTIN.

Sçavez-vous bien, Madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour Monsieur le Chevalier ? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil, il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes & d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette Comtesse, Frontin ? n'est-elle pas plus belle que son portrait ?

FRONTIN.

Non, Madame, & ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière ; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante. Or, je voulais d'abord représenter à mon Maître que tous ses juremens étoient des paroles perdues ; mais considérant

considérant que cela soulage un joueur désespéré,
je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'est ce que je ne fais pas trop bien; car elle
a le teint si beau que je pourrois m'y tromper
d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante
ans.

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente.
Mon Maître donc après avoir bien réfléchi, s'aban-
donne à la rage; il demande ses pistolets.

LA BARONNE.

Ses pistolets, Marine, ses pistolets!

MARINE.

Il ne se tuera point, Madame, il ne se tuera
point.

FRONTIN.

Je les lui refuse, aussi-tôt il tire brusquement
son épée.

LA BARONNE.

Ah! il s'est blessé, Marine, assurément.

MARINE.

Hé non, non, Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette sur lui à corps perdu. Mon-
sieur le Chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous faire?
Vous passez les bornes de la douleur du Lansque-
net. Si votre malheur vous fait haïr le jour, con-

servez-vous du moins, vivez pour votre aimable Baronne; elle vous a jusqu'ici tiré généreusement de tous vos embarras: & soyez sûr, ai-je ajouté, seulement pour calmer sa fureur, qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci.

MARINE, *bas.*

L'entend-il, le maraud?

FRONTIN.

Il ne s'agit que de mille écus une fois; Monsieur Turcaret a bon dos, il portera bien encore cette charge-là.

LA BARONNE.

Hé bien, Frontin?

FRONTIN.

Hé bien, Madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'espérance! il s'est laissé défarmer comme un enfant, il s'est couché & s'est endormi.

MARINE.

Le pauvre Chevalier!

FRONTIN.

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins; le portrait de la Comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur le champ pour venir ici, & il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, Madame?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond sur moi, & que n'étant point en argent comptant...

[*elle veut tirer son diamant.*]

MARINE, *la retenant.*

Hé, Madame, y songez-vous?

LA BARONNE, *remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

M A R I N E.

Et que je suis de mon côté très-fâchée de son infortune.

F R O N T I N.

Ah ! qu'il sera fâché, lui... (*bas.*) Maugrebleu de la soubrette.

L A B A R O N N E.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

M A R I N E.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

F R O N T I N.

C'en est donc fait, Madame, vous ne verrez plus Monsieur le Chevalier : la honte de ne pouvoir payer ses dettes, va l'écarter de vous pour jamais ; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

L A B A R O N N E.

Prendre la poste, Marine !

M A R I N E.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

F R O N T I N.

Adieu, Madame.

L A B A R O N N E, *tirant son diamant.*
Attends, Frontin.

M A R I N E.

Non, non, va-t'en vite lui faire réponse.

que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre, je suis entraînée par un penchant si tendre que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre! ces foiblesses vous conviennent-elles? Ilé si, vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine! puis-je ne pas savoir gré au Chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaisant sacrifice! que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie, c'est quelque vieux portrait de famille; que sçait-on? de sa grande mere peut-être.

LA BARONNE.

Non, j'ai quelque idée de ce visage-là, & une idée récente.

MARINE, *prenant son portrait.*

Attendez... Ah! justement, c'est ce Colosse de Provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, & que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

Tu as raison, Marine; cette Comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la Baronne.*

A peu près comme Monsieur Turcaret. Mais si la Comtesse étoit femme d'affaires, on ne vous la sacrifieroit pas, sur ma parole.

Tais-toi, Marine, j'aperçois le laquais de Monsieur Turcaret.

MARINE.

Oh, pour celui-ci, passe, il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque chose, c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

✱ ————— ✱

S C E N E I V.

LA BARONNE, MARINE, FLAMAND.

FLAMAND, *présentant un petit coffre à la Baronne.*

Monsieur Turcaret, Madame, vous prie d'agréer ce petit présent. Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu fois le bien venu, Flamand; j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *montrant le coffre à Marine.*

Considère, Marine, admire le travail de ce petit coffre; as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je réserve mon admiration pour le dedans; le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE, *l'ouvre.*

Que vois-je? un billet au porteur! l'affaire est sérieuse.

MARINE.

De combien , Madame ?

LA BARONNE.

De dix mille écus.

MARINE.

Bon , voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur ?

LA BARONNE.

Non ce sont des vers que Monsieur Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de Monsieur Turcaret !

LA BARONNE, lisant.

A Philis... quatrain... Je suis la Philis, & il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un Auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE.

Les voici, écoute.

(Elle lit.)

*Recevez ce billet, charmante Philis,**Et soyez assurée que mon ame**Conservera toujours une éternelle flamme,**Comme il est certain que trois & trois font six.*

MARINE.

Que cela est finement pensé !

LA BARONNE.

Et noblement exprimé ! Les Auteurs se pei

gnent dans leurs ouvrages... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine. (*Marine sort.*) Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand; je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, Madame, & du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

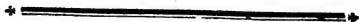
Quand j'étois chez ce Conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodois de tout; mais depuis que je sis chez Monsieur Turcaret, je sis devenu délicat, oui.

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires, pour perfectionner le goût. (*Marine revient.*)

FLAMAND.

Le voici, Madame, le voici.



S C E N E V.

LA BARONNE, M. TURCARET, MARINE.

LA BARONNE.

JE suis ravie de vous voir, Monsieur Turcaret, pour vous faire des complimens sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. BUCARET, *riant*.

Oh, oh !

LA BARONNE.

Sçavez-vous bien qu'ils font du dernier galant ?
Jamais les Voiture, ni les Pavillon n'en ont fait
de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaîfantez, apparemment ?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieufement, Madame, les trouvez-vous bien
tournés ?

LA BARONNE.

Le plus fpirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce font pourtant les premiers vers que j'ai fait
de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

J'en'ai pas voulu emprunter le fecours de quel-
que Auteur, comme cela fe pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien : les Auteurs de profeflion ne
pensent & ne s'expriment pas ainfi : on ne fçau-
roit les foupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir par curiosité fi je ferois capable
d'en compofer, & l'amour m'a ouvert l'efprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, Monsieur, il n'y
a rien d'impossible pour vous.

Votre prose, Monsieur, mérite aussi des complimens : elle vaut bien votre poésie au moins.

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite ; elle est signée & approuvée par quatre Fermiers généraux.

MARINE.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE.

Pour moi je n'approuve point votre prose, Monsieur, & il me prend envie de vous querreller.

M. TURCARET.

D'où vient ?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison de m'envoyer un billet au porteur ? Vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien est-il ce billet ? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étois en colère contre vous.

M. TURCARET.

Bon, il n'est que de dix-mille écus.

LA BARONNE.

Comment, dix mille écus ? Ah, si j'avois su cela, je vous l'aurois renvoyé sur le champ.

M. TURCARET.

Fi donc.

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh, vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE, *bas*.

Oh, pour cela, non!

LA BARONNE.

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Hé, pourquoi?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de présens, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle pensée! non, Madame, ce n'est point dans cette vue que...

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, Monsieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle est franche! qu'elle est sincère!

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressements, qu'à vos soins...

M. TURCARET.

Quel bon cœur!

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme... Adieu, charmante Philis!

Quoi ! vous sortez si-tôt ?

M. TURCARET.

Oui, ma Reine; je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper. [*Il lui baise la main.*]

LA BARONNE.

Fussiez-vous déjà de retour !

MARINE, *faisant la révérence*
à M. Turcaret.

Adieu, Monsieur, je suis votre très-humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a long-tems que je ne t'ai rien donné... (*Il lui donne une poignée d'argent...*) tiens, je donne sans compter, moi.

MARINE.

Et moi je reçois de même, Monsieur. Oh ! nous sommes tous deux des gens de bonne foi !
[*il sort.*]



*

 *
S C E N E V I.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

IL s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, Madame. L'excellent sujet! il a de l'argent, il est prodigue & crédule, c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui: mais par malheur je vois arriver ici des gens qui vengent bien M. Turcaret.

*

 *
S C E N E V I I.LA BARONNE, MARINE, LE CHEVALIER,
FRONTIN.

LE CHEVALIER.

JE viens, Madame, vous témoigner ma reconnaissance; sans vous j'aurois violé la foi des joueurs: ma parole perdoit tout son crédit, & je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

Je suis bien aise, Chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour.

MARINE, *bas*.

Qu'il est tendre & passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose!

LE CHEVALIER.

Bonjour, Marine. Madame, j'ai aussi quelques graces à lui rendre; Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Eh, oui, merci de ma vie, je m'y suis intéressée; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE, *à Marine*.

Taisez-vous, Marine, vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Hé, Madame, laissez-la parler; j'aime les gens francs & sincères.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le font pas.

LE CHEVALIER.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs, elle a des réparties brillantes qui m'enlèvent. Marine, au moins j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; & je veux vous en donner des marques... (*Il fait semblant de fouiller dans ses poches...*) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

C O M E D I E.
FRONTIN.

351

C'est de l'argent comptant.

M A R I N E.

J'ai bien affaire de son argent; hé, qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre!

L A B A R O N N E.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

M A R I N E.

C'est voler au coin d'un bois.

L A B A R O N N E.

Vous perdez le respect.

L E C H E V A L I E R.

Ne prenez point la chose sérieusement.

M A R I N E.

Je ne puis me contraindre, Madame; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de Monsieur, & que Monsieur Turcaret soit la vôtre.

L A B A R O N N E.

Marine...

M A R I N E.

Hé, fi, fi, Madame, c'est se moquer, de recevoir d'une main, pour dissiper de l'autre. La belle conduite! Nous en aurons toute la honte, & Monsieur le Chevalier tout le profit.

L A B A R O N N E.

Oh, pour cela, vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

M A R I N E.

Ni moi non plus.

L A B A R O N N E.

Je vous chasserai.

Vous n'aurez pas cette peine-là, Madame, je me donne mon congé moi-même ; je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un Financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente, & ne paroissez jamais devant moi, que pour me rendre vos comptes.
MARINE.

MARINE.

Je les rendrai à Monsieur Turcaret, Madame ; & s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble.

[Elle sort.]

S C E N E V I I I.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Voilà je l'avoue une créature impertinente ; vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN.

Oui, Madame, vous avez raison: comment donc! Mais c'est une espece de mere que cette servante-là.

LA BARONNE.

C'est un pédant éternel que j'avois aux oreilles.
FRONTIN.

FRONTIN.

Elle se mêloit de vous donner des conseils; elle vous auroit gâtée à la fin.

COMEDIE.
LA BARONNE.

353

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire ;
mais je suis une femme d'habitude , & je n'aime
point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il seroit pourtant fâcheux que dans le premier
mouvement de sa colere, elle allat donner à Mon-
sieur Turcaret des impressions qui ne convien-
droient ni à vous ni à moi.

FRONTIN.

Oh diable, elle n'y manquera pas, les soubrettes
sont comme les bigottes, elles font des actions
charitables pour se venger.

LA BARONNE.

De quoi s'inquiéter ? Je ne la crains point. J'ai
de l'esprit, Monsieur Turcaret n'en a gueres: je ne
l'aime point & il est amoureux: je sçaurai me
faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, Madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous
être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter
une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, Madame ?

LA BARONNE.

Le laquais de Monsieur Turcaret est un sot,
un benêt dont on ne peut tirer le moindre ser-
vice ; & je voudrois mettre à sa place quelque
habile homme, quelques-uns de ces génies supé-
rieurs qui sont faits pour gouverner les esprits

médiocres, & les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs ! Je vous vois venir, Madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais, en effet, Frontin ne vous fera pas inutile auprès de notre Traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention, on ne pouvoit rien imaginer de mieux. Par ma foi, Monsieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE.

Il m'a fait présent d'un billet au porteur de dix mille écus : je veux changer cet effet là de nature ; il en faut faire de l'argent. Je ne connois personne pour cela. Chevalier, chargez-vous de ce soin ; je vais vous remettre le billet ; retirez ma bague, je suis bien aise de l'avoir, & vous me tiendrez compte du superflus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, Madame, & vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de tems, Madame, & vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.

S C E N E IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

UN billet de dix mille écus! la bonne aubaine, & la bonne femme! il faut être aussi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles: sçavez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle Comtesse qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN:

Madame la Baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, & que son diamant est engagé. Le lui rendrez-vous, Monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je lui rendrai!

FRONTIN.

Quoi! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER.

Assurément, je me garderai bien d'y manquer.

Vous avez des momens d'équité, je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je serois un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché.

FRONTIN.

Ah ! je vous demande pardon : j'ai fait un jugement téméraire, je croyois que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de Monsieur Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement.

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette, que pour l'aider à ruiner le Traitant.

FRONTIN.

Fort bien : à ces sentimens généreux je reconnois mon maître.

LE CHEVALIER.

Paix, Frontin, voici la Baronne.

—————

S C E N E X.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Allez, Chevalier, allez sans tarder davantage négocier ce billet, & me rendez ma bague le plutôt que vous pourrez.

Frontin , Madame , va vous la rapporter incessamment , mais avant que je vous quitte , souffrez que charmé de vos manieres généreuses , je vous fasse connoître que ...

LA BARONNE.

Non , je vous le défends , ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnoissant que le mien !

LA BARONNE, *s'en allant.*

Sans adieu , Chevalier , je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *s'en allant.*

Pourrois-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance.

FRONTIN *seul.*

J'admire le train de la vie humaine ; nous plurons une coquette , la coquette mange un homme d'affaires , l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *lui donnant le diamant.*

- J**E n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez, Madame, voilà votre diamant; l'homme qui l'avoit en gage me l'a remis entre les mains dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter moyennant un très-honnête profit. Mon maître que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

- Je suis enfin débarrassée de Marise; elle a sérieusement pris son parti; j'appréhendois que ce ne fut qu'une feinte; elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme de chambre, j'ai te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

- J'ai votre affaire en main; c'est une jeune personne, douce, complaisante, comme il vous faut: elle verroit aller sans dessus dessous votre maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

- J'aime ces caracteres-là: tu la connois particulièrement?

FRONTIN.

Très-particulièrement; nous sommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier,

FRONTIN.

Comme à moi-même; elle est sous ma tutelle, j'ai l'administration de ses gages & de ses profits, j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert sans doute actuellement?

FRONTIN.

Non; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Hé, pour quel sujet?

FRONTIN.

Elle servoit des personnes qui menent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses; un mari & une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires. Enfin, c'est une maison triste, ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connoissance, qui par charité loge des femmes de chambre hors de condition, pour sçavoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès-aujourd'hui. Je ne puis me passer de fille.

TURCARET
FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, Madame, ou vous l'amener moi-même; vous en ferez contente: je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités, elle chante & joue à ravir de toutes sortes d'instrumens.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez-là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds; aussi je la destine pour l'Opéra; mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde; car il n'en faut là que de toutes faites. [Il s'en va.]

LA BARONNE.

Je l'attens avec impatience.



S C E N E I.

LA BARONNE *seule.*

Cette fille-là me fera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au-lieu que l'autre ne faisoit que me chagriner par sa morale. Mais je vois Monsieur Turcaret: ah! qu'il paroît agité, Marine l'aura été trouver.



S C E N E I I I.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET, *essoufflé*.

O Uf! je ne sçais par où commencer, perfide.

LA BARONNE, *bas*.

Elle lui a parlé

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale, j'ai appris de vos nouvelles : on vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE.

Le début est agréable, & vous employez de fort jolis termes, Monsieur.

M. TURCARET.

Laissez-moi parler, je veux vous dire vos vérités, Marine me les a dites. Ce beau Chevalier qui vient ici à toute heure, & qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin comme vous me l'avez fait accroire : vous avez des vues pour l'épouser, & pour me planter-là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, Monsieur. j'aimerois le Chevalier ?

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, & qu'il ne faisoit figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse & de la mienne, & que vous lui sacrifiez tous les présens que je vous fais,

Marine est une fort jolie personne. Ne vous a-t-elle dit que cela, Monsieur?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félone, j'ai de quoi vous confondre, ne me répondez point. Parlez: qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? montrez-le moi, montrez-le moi tout-à-l'heure.

LA BARONNE,

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, Monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Hé, sur quel ton, morbleu, prétendez-vous donc que je le prenne! Oh, vous n'en ferez pas quitte par des reproches! Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat, je veux laisser ici des marques de mon ressentiment. Je suis honnête homme, j'aime de bonne foi, je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi. Ah! vous n'avez pas affaire à un Abbé, je vous en avertis.

[*Il entre dans la chambre de la Baronne.*]

LA BARONNE.

Non, j'ai affaire à un extravagant, un possédé. Oh bien, faites, Monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y opposerai point, je vous assure... Mais... qu'entens je?... Ciel, quel désordre!... il est effectivement devenu fou. Monsieur Turcaret, Monsieur Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportemens.

M. TURCARET, *revenant.*

Me voilà à demi soulagé ; j'ai déjà cassé la grande glace & les plus belles porcelaines.

LA BARONNE.

Achevez, Monsieur. Que ne continuez-vous ?

M. TURCARET.

Je continuerai quand il me plaira, Madame ; je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi. Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende ! Et si je l'ai aussi donné au Chevalier ?

M. TURCARET.

Ah ! si je le croyois ?

LA BARONNE.

Que vous êtes fou ! en vérité vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc ! au-lieu de se jeter à mes genoux & de me demander grace, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort.

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah, vraiment, je voudrois bien par plaisir que vous entreprissiez de me persuader cela !

LA BARONNE.

Je le ferois, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Eh ! que pourriez-vous dire, traîtresse ?

TURCARET
LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien. Ah! quelle fureur.

M. TURCARET, effoufflé.

Hé bien! parlez, Madame, parlez, je suis de sang froid.

LA BARONNE.

Ecoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET.

Un faux rapport, ventrebleu, ce n'est point...

LA BARONNE.

Ne jurez pas, Monsieur, ne m'interrompez pas; songez que vous êtes de sang froid.

M. TURCARET.

Je me tais: il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Sçavez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine?

M. TURCARET.

Oui; pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire; c'est à cause qu'elle me reprochoit sans cesse l'inclination que j'avois pour vous. Est-il rien de si ridicule, me disoit-elle à tous momens, que de voir la veuve d'un Colonel songer à épouser un Monsieur Turcaret; un homme sans naissance, sans esprit, de la mine la plus basse...

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plait, sur les qualités; cette Marine-là est une impudente.

Pendant que vous pouvez choisir un époux entre vingt personnes de la première qualité, lorsque vous refusez votre aveu même aux pressantes instances de toute la famille d'un Marquis dont vous êtes adorée, & que vous avez la foiblesse de sacrifier à ce Monsieur Turcaret.

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, Monsieur. Ce Marquis est un jeune homme fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs & la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelque fois avec mon cousin le Chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avoit gagné Marine, & c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, & vous êtes crédule pour y ajouter foi ! Ne deviez-vous pas dans le moment faire réflexion que c'étoit une servante passionnée qui vous parloit ; & que si j'avois eu quelque chose à me reprocher, je n'aurois pas été assez imprudente de chasser une fille dont j'avois à craindre l'indiscrétion. Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit ?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord ; mais...

LA BARONNE.

Mais, mais vous avez tort : elle vous a donc dit entr'autres choses que je n'avois plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mites l'autre

jour au doigt, & que vous me forçates d'accepter.

M. TURCARET.

Oh, oui, elle m'a juré que vous l'aviez donné aujourd'hui au Chevalier, qui est dit-elle, votre parent comme Jean de vert.

LA BARONNE.

Et si je vous montrois tout à l'heure ce diamant, que diriez vous ?

M. TURCARET.

Oh, je dirois en ce cas là que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE.

Là voilà, Monsieur, le reconnoissez-vous ? Voyez le fonds que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah, que cette Marine là est une grande scélérate ! Je reconnois sa friponnerie & mon injustice : pardonnez-moi, Madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Falloit-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse ?

M. TURCARET.

Hélas ! non ; que je suis malheureux !

C O M E D I E.
LA BARONNE.

367

Convenez que vous êtes un homme bien foible.

M. TURCARET.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens. Ah, Marine, coquine de Marine ! Vous ne sçauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venu conter : elle m'a dit que vous & Monsieur le Chevalier, vous me regardiez comme votre vache à lait ; & que si aujourd'hui pour demain je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse !

M. TURCARET.

Elle me l'a dit, c'est un fait constant : je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la foiblesse de la croire un seul moment ?

M. TURCARET.

Oui, Madame, j'ai donné là-dedans comme un franc sot. Où diable avois-je l'esprit ?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité ?

M. TURCARET.

Si je m'en repens ! Je vous demande mille pardon de ma colere.

On vous la pardonne : levez-vous , Monsieur .
Vous auriez moins de jalousie , si vous aviez moins
d'amour , & l'excès de l'un fait oublier la vio-
lence de l'autre .

M. TURCARET.

Quelle bonté ! Il faut avouer que je suis un
grand brutal .

LA BARONNE.

Mais sérieusement , Monsieur , croyez-vous
qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous
& le Chevalier ?

M. TURCARET.

Non , Madame , je ne le crois pas ; mais je le
crains .

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes ?

M. TURCARET.

Eloigner d'ici cet homme-là : consentez-y , Ma-
dame , j'en sçais les moyens .

LA BARONNE.

Hé , quels sont-ils ?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en Province .

LA BARONNE.

Une direction !

M. TURCARET.

C'est ma manière d'écarter les incommodes .
Ah , combien de cousins , d'oncles , & de maris ,
j'ai faits Directeurs en ma vie ! j'en ai envoyés
jusqu'en Canada .

LA

Mais vous ne songez pas que mon cousin le Chevalier est homme de condition, & que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour & de joie; vous me dites cela d'une manière si naïve, que vous me le persuadez. Adieu, mon adorable, mon tout, ma Déesse: allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire; votre grande glace n'étoit pas tout à fait nette, au moins, & je trouvois vos porcelaines assez communes.

LA BARONNE.

Il est vrai.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE.

Voilà ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET.

Bagatelle; tout ce que j'ai gâté ne valoit pas plus de trois cens pistoles.

(Il veut s'en aller, la Baronne l'arrête.)

LA BARONNE.

Attendez, Monsieur, il faut que je vous fasse une priere auparavant.

M. TURCARET.

Une priere: oh, donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une Commission pour l'amour de
Tom. X. A a

moi à ce pauvre Flamand votre laquais; c'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déjà poussé, si je lui avais trouvé quelque disposition: mais il a l'esprit trop bonasse, cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout; je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le Chevalier, c'est aussi un très bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prens, Madame, & vous promets de le faire Commis au premier jour.



S C E N E I V.

LA BARONNE, M. TURCARET,
FRONTIN.

FRONTIN.

M Adame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE.

Monfieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET.

Il paroît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoissez bien en physionomie!

M. TURCARET.

J'ai le coup d'œil infailible. Approche, mon ami; dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes?

FRONTIN.

Qu'appellez-vous des principes?

M. TURCARET.

Des principes de Cômmiss; c'est-à-dire, si tu sçais comment on peut empêcher les fraudes, ou les favoriser.

FRONTIN.

Pas encore, Monsieur: mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sçais du moins l'arithmétique, tu sçais faire des comptes à parties simples?

FRONTIN.

Oh, oui, Monsieur, je sçais même faire des parties doubles; j'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une, & tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment, de l'oblique?

FRONTIN.

Hé, oui, d'une écriture que vous connoissez,

là; d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. T U R C A R E T.

Il veut dire de la batarde.

F R O N T I N.

Justement: c'est ce mot là que je cherchois.

M. T U R C A R E T.

Quelle ingénuité! ce garçon-là, Madame, est bien niais.

L A B A R O N N E.

Il se déniaisera dans vos Bureaux.

M. T U R C A R E T.

Ho, qu'oui, Madame, ho, qu'oui; d'ailleurs un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi & deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs: il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque gueres d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

L A B A R O N N E.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. T U R C A R E T.

Oh ça, mon ami, tu es à moi, & tes gages courent dès ce moment.

F R O N T I N.

Je vous regarde donc, Monsieur, comme mon nouveau maître: mais en qualité d'ancien laquais de Monsieur le Chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé; il vous donne & à Madame sa cousine à souper ici ce soir.

M. T U R C A R E T.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez fite toutes sortes de ragoûts , avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne ; & pour égayer le repas, vous aurez des voix & des instrumens.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, Madame, à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de Surêne pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent Bouteilles !

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, Madame ; il y aura huit Concertans , quatre Italiens de Paris, trois Chanteuses & deux gros Chantres.

M. TURCARET.

Il a ma foi raison, ce n'est pas trop. Ce repas fera fort joli.

FRONTIN.

Oh diable , quand Monsieur le Chevalier donne des soupers comme cela , il n'épargne rien, Monsieur.

M. TURCARET.

J'en fais persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE.

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

T U R C A R E T
M. TURCARET.

Qu'il est ingénu ! Hé bien, nous verrons cela tantôt : & pour surcroît de réjouissance , j'amènerai ici Monsieur Gloutonneau le Poète ; aussi bien je ne saurois manger si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet Auteur apparemment est fort brillant dans la conversation ?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas : mais il mange & pense beaucoup ; peste, c'est un homme bien agréable... Oh ça, je cours chez Dautel vous acheter...

LA BARONNE.

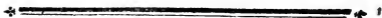
Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie, ne vous jetez point dans une dépense...

M. TURCARET.

Hé si, Madame, si ; vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma Reine. *(Il sort.)*

LA BARONNE.

J'attens votre retour impatiemment.



S C E N E V.

LA BARONE, FRONTIN.

LA BARONE.

ENfin, te voilà en train de faire ta fortune.
FRONTIN.

Oui, Madame, & en état de ne pas nuire à la vôtre.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'esfor à ce génie supérieur...

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amenera-t'on cette fille?

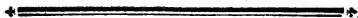
FRONTIN.

Je l'attens ; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue.

(Elle entre dans une autre chambre.)



S C E N E V I.

FRONTIN *seul.*

Courage, Frontin, courage, mon ami ; la fortune t'appelle : te voilà chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie ! l'agréable perspective ! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... Mais j'apperçois ma pupille. »





S C E N E VII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

TU fois la bien venue, Lisette; on t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe & sur tout ce qui s'y doit passer, tu n'as qu'à te régler là-dessus : souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la Baronne a pour le Chevalier; c'est-là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN.

Le voici qui vient.

LISETTE.

Je ne l'avois point encore vu. Ah! qu'il est bien fait, Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

S C E N E V I I I.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

JE te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... Mais, que vois-je ? quelle est cette beauté brillante ?

FRONTIN.

C'est une fille que je donne à Madame la Baronne pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, il y a long-tems que nous nous connoissons ; je lui suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution ! c'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu, charmante. Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient ?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je ; vous sçavez toutes mes affaires, & vous me cachez les vôtres : vous n'êtes pas un ami sincere.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, Monsieur...

TURCARET
LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque : pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte ?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, je craignois...

LE CHEVALIER.

Quoi ?

FRONTIN.

Oh, Monsieur, que diable, vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER.

Le maraud ! où a-t'il été léterrer ce petit minois-là ? Frontin, Monsieur Frontin, vous avez le discernement fin & délica quand vous faites un choix pour vous même : mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis. ah ! la piquante représentation ! l'adorable Grifete !

LISETTE

Que les jeunes Seigneurs son honnêtes !

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE.

Que leurs expressions sont latteuses ! je ne m'étonne plus que les femmes & courent.

LE CHEVALIER.

Faisons un troc, Frontin ; céde-noui cette fille-là, & je t'abandonne ma vieille Comtesse.

FRONTIN.

Non, Monsieur, j'ai les inclinations roturieres ; je m'en tiens à Lisette à qui j'ai donné ma foi.

Va , tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin ... Oui , belle Lisette , vous méritez ...

L I S E T T E.

Treuve de douceurs , Monsieur le Chevalier : je vais me présenter à ma maîtresse , qui ne m'a point encore vue : vous pouvez venir , si vous voulez , continuer devant elle la conversation.



S C E N E I X.

LE CHEVALIER , FRONTIN.

LE CHEVALIER.

P Arlons de choses sérieuses , Frontin . Je n'apporte point à la Baronne l'argent de son billet.

F R O N T I N .

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent ; mais il n'est plus à Paris : des affaires qui lui sont survenues , l'ont obligé d'en sortir brusquement : ainsi je vais te charger du billet.

F R O N T I N .

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoissois un Agent de change qui te donneroit de l'argent à l'heure même ?

Cela est vrai : mais , que direz-vous à Madame la Baronne ? Si vous lui dites que vous avez encore son billet , elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage , car enfin , elle n'ignore pas qu'un homme qui prête , ne se défait pas pour rien de son nantissement.

L E C H E V A L I È R .

Tu as raison , aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent , qu'il est chez moi , & que demain matin tu le feras apporter ici : pendant ce tems-là cours chez ton Agent de change , & fais porter au logis l'argent que tu en recevras : je vais t'y attendre aussi-tôt que j'aurai parlé à la Baronne.

(Il entre dans la chambre de la Baronne)



S C E N E X.

F R O N T I N *seul.*

JE ne manque pas d'occupation , Dieu merci : il faut que j'aille chez le Traiteur , de-là chez l'Agent de change ; de chez l'Agent de change ; au logis , & puis il faudra que je revienne ici joindre Monsieur Turcaret : cela s'appelle , ce me semble , une vie assez agissante ; mais patience , après quelque tems de fatigue & de peine , je parviendrai enfin à un état d'aise . Alors , quelle satisfaction ! quelle tranquillité d'esprit ! Je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE.

HE bien, Frontin, as-tu commandé le souper ? fera-t'on grand'chère ?

FRONTIN.

Je vous en répons, Madame. Demandez à Lisette de quelle maniere je régale pour mon compte, & jugez par-là de ce que je sçais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il est vrai, Madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

Monsieur le Chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas ; & puis je viendrai ici prendre possession de Monsieur Turcaret, mon nouveau maître. (*il sort*)



S C E N E I I.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

C E garçon-là est un garçon de mérite, Madame.

LA BARONNE.

Il me paroît que vous n'en manquez pas vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de sçavoir faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serois bienheureuse, Madame, si mes petits talens pouvoient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous: mais j'ai un avis à vous donner; je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Sur-tout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, foyez sincere.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

L I S E T T E.

A moi, Madame !

L A B A R O N N E.

Oui, vous ne combattez pas assez les sentimens
que j'ai pour le Chevalier.

L I S E T T E.

Hé, pourquoi les combattre? ils sont si raison-
nables.

L A B A R O N N E.

J'avoue que le Chevalier me paroît digne de
toute ma tendresse.

L I S E T T E.

J'en fais le même jugement.

L A B A R O N N E.

Il a pour moi une passion véritable & constante.

L I S E T T E.

Un Chevalier fidele & sincere; on n'en voit
gueres comme cela.

L A B A R O N N E.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une
Comtesse.

L I S E T T E.

Une Comtesse?

L A B A R O N N E.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première
jeunesse.

L I S E T T E.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je
connois Messieurs les Chevaliers : une vieille Dame
leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

L A B A R O N N E.

Il vient de me rendre compte d'un billet que

je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

L I S E T T E.

Cela est admirable.

L A B A R O N N E.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

L I S E T T E.

Mais, mais voilà un Chevalier unique en son espece.

L A B A R O N N E.

Taisons-nous, j'apperçois Monsieur Turcaret.



S C E N E I I I.

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. TURCARET.

JE viens, Madame... Oh, oh! vous avez une nouvelle femme de chambre!

L A B A R O N N E.

Oui, Monsieur; que vous semble de celle-ci?

M. T U R C A R E T.

Ce qu'il m'en semble! elle me revient assez; il faudra que nous fassions connoissance.

L I S E T T E.

La connoissance sera bientôt faite, Monsieur.

L A B A R O N N E, à *Lisette*.

Vous sçavez qu'on soupe ici; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, & que l'appartement soit bien éclairé.

M. TURCARET.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sçais bon gré. Je viens, Madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines & de bureaux : ils sont d'un goût exquis, je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, Monsieur, vous vous connoissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, graces au Ciel, & sur-tout en bâtiment. Vous verrez l'Hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi, vous allez faire bâtir un Hôtel ?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpens, six perches, neuf toises, trois pieds & onze ponces. N'est-ce pas-là une belle étendue ?

LA BARONNE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique ; je ne veux pas qu'il y manque un zero, je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeste, je n'ai garde de faire quelque chose

de commun, je me faisois siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Quel homme entre ici ?

LA BARONNE.

C'est ce jeune Marquis dont je vous ai dit que Marine avoit épousé les intérêts. Je me passerois bien de ses visites, elles ne me font aucun plaisir.

S C E N E IV.

M. TURCARET, LA BARONNE,
LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

JE parie que je ne trouverai pas encore ici le Chevalier.

M. TURCARET, *bas*.

Ah ! morbleu, c'est le Marquis de la Tribaudière. La fâcheuse rencontre !

LE MARQUIS.

Il y a près de deux jours que je le cherche. Hé ! que vois-je ? oui... non... pardonnez-moi justement... c'est lui-même, Monsieur Turcaret. Que faites-vous de cet homme-là, Madame ? Vous le connoissez ! Vous empruntez sur gages. Palsambleu, il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus vil ! il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *bas*.

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, Monsieur le Marquis ; Monsieur Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien & d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, Madame, aussi l'est-il ; il aime le bien des hommes & l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, Monsieur le Marquis. Il est badin, Madame, il est badin ; ne le connoissez-vous pas sur ce pied-là ?

LA BARONNE.

Oui, je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé ! morbleu, Madame, personne ne sçauroit vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, Monsieur ? Oh, je ferois bien serment du contraire.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu, vous avez raison. Le diamant est

à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions ; j'ai laissé passer le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, Madame ; je ne sçais ce que c'est.

LE MARQUIS.

Il a raison, cela est fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois, j'avois un brillant de cinq cent louis : on m'adressa à Monsieur Turcaret ; Monsieur Turcaret me renvoya à un de ses Commis, à un certain Monsieur Ra, ra, ta, Raïe : c'est celui qui tient son Bureau d'usure. Cet honnête Monsieur Raïe me prêta sur ma bague onze cens treute-deux livres six sols huit deniers ; il me prescrivit un tems pour la retirer ; je ne suis pas fort exact, moi, le tems est passé, mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le Marquis, Monsieur le Marquis, ne me confondez point avec Monsieur Raïe, je vous prie : c'est un frippon que j'ai chassé de chez moi : s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la Justice ; je ne sçais ce que c'est que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante ; c'étoit un des plus beaux brillants ! il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à peu près comme... (*Il regarde le diamant de la Baronne.*) Hé!... le voilà, Ma-

dame; vous vous en êtes accommodée avec Monsieur Turcaret apparemment.

LA BARONNE.

Autre méprise: Monsieur, je l'ai acheté assez cher, même d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, Madame; il a des revendeuses à sa disposition, & à ce qu'on dit même, dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur, Monsieur.

LA BARONNE.

Vous êtes insultant, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, Madame, mon dessein n'est pas d'insulter; je suis trop serviteur de Monsieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié; il étoit laquais de mon grand pere; il me portoit sur ses bras; nous jouions tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point; le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens, je me souviens; le passé est passé, je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE.

De grace, Monsieur le Marquis, changeons de discours. Vous cherchez Monsieur le Chevalier?

LE MARQUIS.

Je le cherche par-tout, Madame, aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet; je ne le

trouve nulle part ; ce coquin se débauche , il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie. Pour moi, je ne change point ; je mene une vie réglée , je suis toujours à table , & l'on me fait crédit chez Fites & chez la Morliere , parce que l'on sçait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante , & qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les Traiteurs.

LE MARQUIS.

Non , Madame , ni pour les Traitans ; n'est-ce pas , Monsieur Turcaret ? Ma tante pourtant veut que je me corrige : & pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite , je vais la voir dans l'état où je suis ; elle sera toute étonnée de me trouver si raisonnable ; car elle m'a presque toujours vu yvre.

LA BARONNE.

Effectivement , Monsieur le Marquis , c'est une vouveauté que de vous voir autrement : vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris ; nous avons bu jusqu'au jour , & j'ai été faire un petit somme chez moi , afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable, dites au Chevalier qu'il se rende un peu à ses amis; prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai. Adieu, Monsieur Turcaret; je n'ai point de rancune au moins: touchez là, renouvelons notre ancienne amitié; mais dites un peu à votre ame damnée, à ce Monsieur Raffe, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui.



S C E N E V.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

V Oilà une mauvaise connoissance, Madame; c'est le plus grand fou, & le plus grand menteur que je connoisse.

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien!

LA BARONNE.

Je m'en suis apperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

B b 4

TURCARET
LA BARONNE.

Vous avez bien raison.

M. TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre, ne l'avez-vous pas remarqué ?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement, j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, usurier ! quelle calomnie !

LA BARONNE.

Cela regarde plus Monsieur Rasle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gages ! il vaut mieux prêter sur gages, que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Affurément.

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ai été le laquais de son grand pere ; rien n'est plus faux, je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela seroit vrai, le beau reproche ! Il y a si long-tems ! cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de graces que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh, point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air & les manieres d'une
personne de condition, pour pouvoir être soup-
çonné de ne l'être pas.



S C E N E VI.

M. TURCARET, LA BARONNE,
FLAMAND.

FLAMAND.

Monsieur.

M. TURCARET.

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il est là-bas qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui ? butor.

FLAMAND.

Ce Monsieur que vous sçavez ; là, ce Mon-
sieur... Monsieur chose...

TURCARET
M. TURCARET.

Monfieur chofe !

FLAMAND.

Hé, oui, ce Commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour devifer avec vous, tout aufsitôt vous faites fortir tout le monde, & ne voulez pas que perfonne vous écoute.

M. TURCARET.

C'eft Monfieur rafle apparemment.

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, Monfieur, c'eft lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver, qu'il m'attende.

LA BARONNE.

Ne difiez-vous pas que vous l'aviez chaffé ?

M. TURCARET.

Oui, & c'eft pour cela qu'il vient ici, il cherche à fe raccommo-der. Dans le fond c'eft un aflez bon homme, homme de confiance. Je vais fçavoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Hé non, non: faites le monter, Flamand. Monfieur, vous lui parlerez dans cette falle; n'êtes vous pas ici chez vous ?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, Madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre converfation, je vous laiffe: n'oubliez pas la priere que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres font déjà donnés pour cela, vous ferez contente.

S C E N E V I I.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

DE quoi est-il question, Monsieur Rafle ? pourquoi me venir chercher jusqu'ici ? Ne sçavez-vous pas bien que quand on vient chez les Dames ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires ?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer, doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance ?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement ?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez; je suis le maître. Parlez.

M. RAFLE, *regardant dans un bordereau.*

Premierement. C'est un enfant de famille à qui nous prêtames l'année passée trois mille livres, & à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre; se voyant sur le point d'être inquiété pour le payement, a déclaré la chose à son oncle le Président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peine perdue que ce travail-là; laissons-les ve-

nir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. R A F L E , *après avoir regardé
dans son bordereau.*

Ce Caissier que vous avez cautionné , & qui vient de faire banqueroute de deux cens mille écus . . .

M. T U R C A R E T.

C'est par mon ordre qu'il . . . je sçais où il est.

M. R A F L E.

Mais les procédures se font contre vous ; l'affaire est sérieuse & pressente.

M. T U R C A R E T.

On l'accommodera ; j'ai pris mes mesures , cela sera réglé demain.

M. R A F L E.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. T U R C A R E T.

Vous êtes trop timide. Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quinquempoix , à qui j'ai fait avoir une Caisse ?

M. R A F L E.

Oui , Monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera , à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la Compagnie , & que vous prendrez son parti , si l'on vient à s'appercevoir de la manœuvre.

M. T U R C A R E T.

Cela est dans les regles , il n'y a rien de plus juste ; voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz , Monsieur Rafle , que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t'il encore quelque chose ?

M. R A F L E , *après avoir regardé
dans son bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna il y a
deux mois deux millé francs , pour une Direction
que vous lui avez fait avoir à Valogne . . .

M. T U R C A R E T .

Hé bien ?

M. R A F L E .

Il lui est arrivé un malheur.

M. T U R C A R E T .

Quoi ?

M. R A F L E .

On a surpris sa bonne foi , on lui a volé quinze
mille francs. Dans le fond il est trop bon.

M. T U R C A R E T .

Trop bon , trop bon ! hé pourquoi diable
s'est-il donc mis dans les affaires ? trop bon ,
trop bon.

M. R A F L E .

Il m'a écrit une lettre fort touchante , par la
quelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. T U R C A R E T .

Papier perdu ! lettre inutile !

M. R A F L E .

Et de faire en sorte qu'il ne soit point ré-
voqué.

M. T U R C A R E T .

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit ; l'Emploi
me reviendra , je le donnerai à un autre pour
le même prix.

M. R A F L E .

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts ! Je mériterois d'être cassé à la tête de la Compagnie.

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des fots... Je lui ai déjà fait réponse & lui ai mandé tout net qu'il ne devoit point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu.

M. RAFLE, *regardant dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre au dernier quatorze, cinq mille francs qu'un honnête Serrurier de ma connaissance a amassés par son travail & par ses épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela est bon ; je lui ferai ce plaisir-là ; allez me le chercher : je serai au logis dans un quart d'heure ; qu'il apporte l'espece. Allez, allez...

M. RAFLE, *s'en allant & revenant.*

J'oubliois la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire ?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, Monsieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE.

Je la rencontrai hier dans un fiacre, avec

une maniere de jeune Seigneur, dont le visage ne m'est pas tout-à-fait inconnu, & que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlez point ?

M. RAFLE.

Non; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, & de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en Province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET.

Oh, ventrebleu, Monsieur Rafle, qu'elle le soit ! Défaisons nous promptement de cette créature-là ! Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cent pistoles du Serrurier : mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE.

Oh, elle ne demandera pas mieux ! Je vais chercher le Bourgeois & le mener chez vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverez.

SCENE VILL.

M. TURCARET *seul*.

MAlpeste ! ce seroit une sottise aventure, si Madame Turcaret s'avisoit de venir en cette maison : elle me perdrait dans l'esprit de ma Baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf.

S C E N E IX.

M. TURCARET, LISETTE.

LISETTE.

M Adame m'a envoyé sçavoir, Monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant; ce sont des bagatelles, dont de pauvres diables de Commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

S C E N E X.

M. TURCARET, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

JE suis ravi, Monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne: quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET.

Tu ne feras point de trop: approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, & je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

L I S E T T E.

Cela ne sera pas bien difficile.

F R O N T I N.

Oh, pour cela, non. Je ne sçais pas, Monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né ; mais tout le monde a naturellement un grand foible pour vous.

M. T U R C A R E T.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manieres.

L I S E T T E.

Vous les avez si belles, si prévenantes...

M. T U R C A R E T.

Comment le sçais-tu ?

L I S E T T E.

Depuis le tems que je suis ici, je n'entens dire autre chose à Madame la Baronne.

M. T U R C A R E T.

Tout de bon ?

F R O N T I N.

Cette femme-là ne sçauroit cacher sa foiblesse ; elle vous aime si tendrement... Demandez, demandez à Lisette.

L I S E T T E.

Oh ! C'est vous qu'il en faut croire, Monsieur Frontin.

F R O N T I N.

Non, je ne comprends pas moi-même tout ce que je sçais là-dessus ; & ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans pourtant que Monsieur Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

Tom. X.

C c

TURCARET

M. TURCARET.

Comment, comment l'entens-tu ?

FRONTIN.

Je vous ai vu vingt fois, Monsieur, manquer d'attention pour certaines choses --

M. TURCARET.

Ho, parbleu, je n'ai rien à me reprocher là-dessus.

LISETTE.

Oh, non ; je suis sûre que Monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par-là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN.

Cependant, Monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrois.

M. TURCARET.

Explique-toi donc.

FRONTIN.

Oui ; mais ne trouverez vous point mauvais qu'en serviteur fidele & sincere je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert ?

M. TURCARET.

Parle.

FRONTIN.

Vous ne répondez pas assez à l'amour que Madame la Baronne a pour vous.

M. TURCARET.

Je n'y répons pas !

FRONTIN.

Non, Monsieur. Je t'en fais juge, Lisette. Monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence...

M. TURCARET.

Mais encore...

FRONTIN.

Mais, par exemple: N'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE.

Ah, pour cela, Monsieur, il a raison! Vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? N'a-t-elle pas le mien dont elle dispose quand elle lui plaît?

FRONTIN.

Oh, Monsieur! Avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connoître. La plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage, qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, Monsieur, est de fort bon sens. Elle ne parle pas mal au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai d'abord cru, toi, Frontin.

TURCARET
FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens de moment en moment que l'esprit me vient. Oh ! Je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, Monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donneroie donc à Madame la Baronne un bon grand carrosse bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes ; elles me déterminent.

FRONTIN.

Je sçavoie bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute : & pour marque de cela , je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc, Monsieur, il ne faut pas que vous paroissiez là-dedans, vous ; il ne seroit pas honnête que l'on sçut dans le monde que vous donnez un carrosse à Madame la Baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangere, mais fidelle. Je connois deux ou trois Selliers qui ne sçavent point encore que je suis à vous , si vous voulez je me chargerai du soin --

M. TURCARET.

Volontiers ; tu me parois assez entendu , je m'en rapporte à toi : voilà soixante pistoles que

j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui est mon neveu à la mode de Bretagne ; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Non, Monsieur, il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon.

FRONTIN.

Oh ! je vous en répons, comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh ! va te promener avec tes fautes d'attention : ce coquin-là me ruineroit à la fin. Tu diras de ma part à Madame la Baronne qu'une affaire qui sera bientôt terminée m'appelle au logis.



S C E N E X I.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour Madame la Baronne. Mais pour nous?

FRONTIN.

Voilà toujours soixante pistoles que nous pouvons garder: je les gagnerai bien sur l'équipage; ferre les; ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui, mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là: car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les sçavoir?

LISETTE.

Je m'ennuye d'être foubrette.

FRONTIN.

Comment diable! Tu deviens ambitieuse?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air que l'on respire dans une maison fréquentée par un Financier, soit contraire à la modestie; car depuis le peu de tems que j'y suis, il me vient des idées

de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouser...

FRONTIN.

Mais, donne-moi donc le tems de m'enrichir.

L I S E T T E.

Je te donne trois ans; & c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne te demande pas davantage: c'est assez, ma Princesse, je vais ne rien épargner pour vous mériter: & si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.



S C E N E X I I.

L I S E T T E *seule.*

JE ne sçaurois m'empêcher d'aimer ce Frontin, c'est mon Chevalier, à moi; & au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que fais-tu ici ? ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton agent de change ? est-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monsieur ; mais il n'étoit pas en fonds, il n'avoit pas chez lui toute la somme ; il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez.

LE CHEVALIER.

Hé, garde-le ; que veux-tu que j'en fasse ? La Baronne est la-dedans, que fait-elle ?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, & d'une certaine maison de campagne qui lui plait, & qu'elle veut louer en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse ! une maison de campagne ! quelle folie !

FRONTIN.

Oui : mais tout cela se doit faire aux dépens de Monsieur Turcaret. Quelle sagesse !

LE CHEVALIER.

Cela change la thèse.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarraßoit.

LE CHEVALIER.

Hé quoi ?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est ?

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne ; elle ne sçavoit comment engager à cela Monsieur Turcaret ; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu ?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connoissance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagème ?

FRONTIN.

Oh, qu'oui, Monsieur, c'est mon fort que l'attention ; j'ai tout cela dans ma tête, ne vous mettez pas en peine ; un petit acte supposé... un faux exploit...

TURCARET
LE CHEVALIER.

Mais, prens-y garde, Frontin, Monsieur Turcaret sçait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sçait encore mieux que lui : c'est le plus habile, le plus intelligent écrivain ...

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les Maisons du Roi, à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sçais où le trouver à coup sûr, & nos machines seront bientôt prêtes : Adieu, voilà Monsieur le Marquis qui vous cherche.

S C E N E II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH ! palfambleu, Chevalier, tu deviens bien rare, on ne te trouve nulle part : il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Hé, depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi ?

COMEDIE.
LE MARQUIS.

411

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence ! tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-faiblement, comme tu sçais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard que je conserve par amusement, & dont je me déferai par caprice ou par raison, peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi : elle m'avoit donné son portrait ; je l'ai perdu, un autre s'en pendroit, je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentimens tu dois te faire adorer. Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que cette femme-là ?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une Comtesse de Province ; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé ! quel tems as-tu pris pour faire cette conquête-là ? Tu dors tout le jour, & bois toute la nuit, ordinairement.

Oh, non pas, non pas, s'il vous plait; dans ce tems-ci il y a des heures de bal. C'est-là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connoissance de bal?

LE MARQUIS.

Justement, j'y allai l'autre jour un peu chaud de vin: j'étois en pointe, j'agaçois les jolis masques. J'apperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches: j'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque: je vois une personne...

LE CHEVALIER.

Jeune, sans doute?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais, belle encore, & des plus agréables?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit?

LE MARQUIS.

Ho, pour de l'esprit, c'est un prodige. Quel flux de pensées! quelle imagination! elle me dit cent extravagances qui me charment.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS.

Le résultat? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie; je lui offris mes services, & la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son Hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, Hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Hé bien: autre vivacité de conversation, nouvelles folies; tendres protestations de ma part, vives réparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponse; elle m'attend aujourd'hui: mais je ne sçais ce que je dois faire. Irai-je ou n'irai-je pas? que me conseilles-tu? c'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera mal-honnête.

LE MARQUIS.

Oui: mais si j'y vais aussi, cela paroîtra bien empessé, la conjoncture est délicate. Marquer

tant d'empressement, c'est courir après une femme : cela est bien Bourgeois, qu'en dis-tu ?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudroit connoître cette personne là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta Baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir ; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici ! Je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais, la Baronne...

LE MARQUIS.

Oh, la Baronne s'accommodera fort de cette femme-là : il est bon même qu'elles fassent connoissance, nous ferons quelquefois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta Comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête à tête dans une maison ?

LE MARQUIS.

Des difficultés ! Oh, ma Comtesse n'est pas difficile ; c'est une personne qui sçait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien, amène-là, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en feras charmé, toi. Les jolies manieres ! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite,

étourdie, dissipée, & toujours barbouillée de tabac; on ne la prendroit pas pour une femme de Province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait; nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Marquis.

S C E N E I I I.

LE CHEVALIER *seul*.

Cette charmante conquête du Marquis est apparemment une Comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la Baronne.

S C E N E I V.

LE CHEVALIER, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc-là seul, Chevalier? je croyois que le Marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER, *riant*.

Il sort dans le moment. Madame... ah, ah, ah.

De quoi riez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Ce fou de Marquis est amoureux d'une femme de Province, d'une Comtesse qui loge en chambre garnie : il est allé la prendre chez elle pour l'amener ici : nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, Chevalier, les avez-vous priés à souper ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, augmentation de convives, surcroît de plaisir : il faut amuser Monsieur Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du Marquis le divertira mal : vous ne sçavez pas qu'ils se connoissent, ils ne s'aiment point ; il s'est passé tantôt entr'eux une scène ici...

LE CHEVALIER.

Le plaisir de la table raccommode tout ; ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier : je me charge de cela, reposez-vous sur moi ; Monsieur Turcaret est un bon sot...

LA BARONNE.

Taisez-vous, je crois que le voici : je crains qu'il ne vous ait entendu.



SCENE

S C E N E V.

LA BARONNE, LE CHEVALIER,
M. TURCARET.

LE CHEVALIER, *embrassant M. Turcaret.*

Monsieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, & qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET.

Le plaisir de cette vivacité-là... Monsieur, fera... bien réciproque: l'honneur que je reçois d'une part, joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... Madame, fait en vérité que... je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE.

Vous allez, Monsieur, vous engager dans des compliments qui embarrasseront aussi Monsieur le Chevalier; & vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma cousine a raison; supprimons la cérémonie, & ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la Musique?

M. TURCARET.

Si je l'aime, mal peste! je suis abonné à l'Opéra.

Tom. X.

D d

TURCARET
LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement; une belle voix soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LA BARONNE.

Que vous avez le goût bon!

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. Que je suis un grand sot, de n'avoir pas songé à cet instrument-là. Oh, parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre...

M. TURCARET, l'arrêtant toujours.

Je ne souffrirai point cela, Monsieur le Chevalier: je ne prétens point que pour une trompette...

LA BARONNE.

(Bas à Monsieur Turcaret.) Laissez-le aller, Monsieur.

(Le Chevalier s'en va)

Haut... Et quand nous pouvons être seul quelques momens ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, Madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas? mon cousin le Chevalier lui-même a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET.

Je lui fais bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paroît fort bon garçon.

S C E N E V I.

LA BARONNE, M. TURCARET, LISETTE.

LA BARONNE.

Q U'y a-t-il, Lisette?

LISETTE.

Un homme vêtu de gris noir avec un rabat sale, & une vieille perruque... (*bas...*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

M. TURCARET.

Qu'on fasse entrer...

S C E N E V I I.

LA BARONNE, TURCARET, LISETTE,
FRONTIN, M. FURET.

M. FURET.

Q U'i de vous deux, Mesdames, est la Maîtresse de céans?

TURCARET
LA BARONNE.

C'est moi : que voulez-vous ?

M. FURET.

Je ne répondrai point , qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer , vous , Madame , & toute l'honorable compagnie , avec tout le respect dû & requis.

M. BUCARET.

Voilà un plaissant original.

LISETTE.

Sans tant de façons , Monsieur , dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET.

Je suis Huissier à verge , à votre service ; & je me nomme M. Furet.

LA BARONNE.

Chez moi , un Huissier !

FRONTIN.

Cela est bien insolent.

M. TURCARET.

Voulez-vous , Madame , que je jette ce drôle-là par les fenêtres ? Ce n'est pas le premier coquin que . . .

M. FURET.

Tout beau , Monsieur , d'honnêtes Huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures : j'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un Exploit de ma main : en voici un que j'aurai , s'il vous plaît , l'honneur , avec votre permission , Monsieur , que j'aurai l'honneur de présenter respec-

Etueusement à Madame, sous votre bon plaisir;
Monsieur.

LA BARONNE.

Un Exploit à moi! Voyez ce que c'est, Lisette.

L I S E T T E.

Moi, Madame, je n'y connois rien, je ne sçais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

F R O N T I N.

Je n'entens pas encore les affaires.

M. F U R E T.

C'est pour une Obligation que défunt Monsieur le Baron de Porcandorf votre époux...

LA BARONNE.

Feu mon époux, Monsieur? cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la communauté.

M. T U R C A R E T.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. F U R E T.

Pardonnez-moi, Monsieur, l'Acte étant signé par Madame.

M. T U R C A R E T.

L'acte est donc solidaire?

M. F U R E T.

Oui, Monsieur, très-solidaire, & même avec déclaration d'emploi; je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'Exploit.

M. T U R C A R E T.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. F U R E T, *après avoir mis des lunettes.*

Pardevant, &c: furent présens en leurs person-

nes haut & puissant Seigneur, Georges Guillaume de Porcandorf, & Dame Agnès-Ildegonde de la Dolinvilliere son épouse, de lui duement autorisée à l'effet de ces Présentes, lesquels ont reconnu devoir à Eloy Jerome Poussif, Marchand de Chevaux, la somme de dix mille livres...

LA BARONNE.

De dix mille livres!

L I S E T T E.

La maudite Obligation!

M. F U R E T.

Pour un équipage fourni par ledit Poussif, consistant en douze mulets, quinze chevaux Normands sous poil roux, & trois bardots d'Auvergne, ayant tous crins, queue & oreilles, & garnis de leurs bâts, selles, brides & licols.

L I S E T T E.

Brides & licols! Est-ce à une femme à payer ces sortes de nippes-là?

M. T U R C A R E T.

Ne l'interrompons point. Achevez, mon ami.

M. F U R E T.

Au payement desquelles dix mille livres, lesdits débiteurs ont obligé, affecté & hypothéqué généralement tous leurs biens présents & à venir, sans division ni discussion, renonçant ausdits droits; & pour l'exécution des Présentes, ont élu domicile chez Innocent Blaise le Juste, ancien Procureur au Châtelet, demeurant rue du Bout du monde. Fait & passé, &c.

FRONTIN, à Monsieur Turcaret.

L'Acte est-il en bonne forme, Monsieur?

C O M E D I E.
M. TURCARET.

423

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, Monsieur ! Oh, il n'y a rien à redire à la somme ! Elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela est chagrinant.

LA BARONNE.

Comment, chagrinant ! Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé ?

L I S E T T E.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari ! Les femmes ne se corrigeront-elle jamais de ce défaut, là ?

LA BARONNE.

Quelle injustice ! N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet Acte-là, Monsieur Turcaret ?

M. TURCARET.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'Acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division, & de discussion, nous pourrions chicaner ledit Pouffif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez : Monsieur, je n'appelle pas de vos décisions.

FRONTIN, à Monsieur Turcaret.

Quelle déférence on a pour vos sentimens !

LA BARONNE.

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la destination que j'avois faite de certain billet au porteur, que vous sçavez.

TURCARET
LISSETTE.

Il n'importe ; payons , Madame : ne soutenons pas un procès contre l'avis de Monsieur Turcaret.

LA BARONNE.

Le Ciel m'en préserve ! Je vendrois plutôt mes bijoux , mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ses meubles , ses bijoux ! Et pour l'équipage d'un mari encore ! La pauvre femme !

M. TURCARET.

Non , Madame , vous ne vendrez rien ; je me charge de cette dette-là ; j'en fais mon affaire.

LA BARONNE.

Vous vous moquez : je me servirai de ce billet , vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non , Monsieur , non , la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus , Madame ; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle ame ! ... Suis-nous , Sergent , on va te payer.

LA BARONNE.

Ne tardez pas au moins : songez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela , & puis je reviendrai des affaires aux plaisirs.

S C E N E V I I I.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

LE T nous vous renvoyérons des plaisirs aux affaires, sur ma parole. Les habiles frippons que Messieurs Furet & Frontin! & la bonne dupe que Monsieur Turcaret!

LA BARONNE.

Il me paroît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sçais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscrete. Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore tems d'en avoir, & il vaut

mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.



S C E N E I X.

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN.

J A S M I N.

Cest de la part de Madame Dorimene.

L A B A R O N N E.

Faites entrer... elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir... Mais...



S C E N E X.

LA BARONNE, LISETTE, Mde. JACOB.

Mde. J A C O B.

JE vous demande pardon, Madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, & je me nomme Madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles & toutes sortes de pommades à Madame Dorimene. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hazard, mais elle n'est point en argent, & elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

COMEDIE.
LA BARONNE.

427.

Qu'est-ce que c'est?

Mde. JACOB.

Une garniture de quinze cens livres, que veut revendre une Fermiere des Regrats: elle ne l'a mise que deux fois, la Dame en est dégoûtée; elle la trouve trop commune, elle veut s'en défaire.

LA BARONNE.

Je ne ferois pas fâchée de voir cette coëffure.

Mde. JACOB.

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, Madame, je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE.

Vous n'y perdrez pas; Madame est généreuse.

Mde. JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne; & j'ai; Dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE.

Vous en avez la mine.

Mde. JACOB.

Hé, vraiment! Si je n'avois pas d'autres ressources, comment pourrois-je élever mes enfans aussi honnêtement que je fais? J'ai un mari, à la vérité; mais il ne sert qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire,

TURCARET
LA BARONNE.

Hé, que faites-vous donc, Madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille?

Mde. JACOB

Je fais des mariages, ma bonne Dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes, ils ne produisent pas tant que les autres; mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

Mde. JACOB.

J'ai marié depuis quatre mois un jeune Mousquetaire avec la veuve d'un Auditeur des Comptes. La belle union! Ils tiennent tous les jours table ouverte; ils mangent la succession de l'Auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE.

Ces deux personnes-là sont bien assorties.

Mde. JACOB.

Oh! Tous mes mariages sont heureux; & si Madame étoit dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet.

LA BARONNE.

Pour moi, Madame Jacob?

Mde. JACOB.

C'est un Gentilhomme Limousin. La bonne pâte de mari! il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE.

Voilà encore un bon hazard, Madame.

LA BARONNE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter; je ne veux pas si-tôt me marier, je ne suis point encore dégoûtée du monde.

L I S E T T E.

Oh bien, je la suis, moi, Madame Jacob: mettez-moi sur vos tablettes.

Mde. J A C O B.

J'ai votre affaire. C'est un gros Commis qui a déjà quelque bien; mais peu de protection: il cherche une jolie femme pour s'en faire.

L I S E T T E.

Le bon parti! Voilà mon fait.

L A B A R O N N E.

Vous devez être riche, Madame Jacob?

Mde. J A C O B.

Hélas! Hélas! Je devrois faire dans Paris une figure; je devrois rouler carrosse, ma chere Dame, ayant un frere, comme j'en ai un, dans les Affaires.

L A B A R O N N E.

Vous avez un frere dans les Affaires?

Mde. J A C O B.

Et dans les grandes Affaires encore: je suis sœur de Monsieur Turcaret, puisqu'il faut vous le dire: il n'est pas que vous en ayez oui parler.

L A B A R O N N E, *d'un air étonné.*

Vous êtes sœur de Monsieur Turcaret?

Mde. J A C O B.

Oui, Madame, je suis la sœur de pere & de mere même.

L I S E T T E, *d'un air étonné.*

Monsieur Turcaret est votre frere, Madame Jacob?

Mde. J A C O B.

Oui ; mon frere , Mademoiselle , mon propre frere , & je n'en suis pas plus grande Dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées ; c'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne.

L I S E T T E.

Hé , oui , c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

Mde. J A C O B.

Il fait bien pis , le dénaturé qu'il est , il m'a défendu l'entrée de sa maison , il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

L A B A R O N N E.

Cela crie vengeance.

L I S E T T E.

Ah , le mauvais frere !

Mde. J A C O B.

Aussi mauvais frere que mauvais mari : N'a-t'il pas chassé sa femme de chez lui ?

L A B A R O N N E.

Ils faisoient donc mauvais ménage ?

Mde. J A C O B.

Ils le font encore , Madame ; ils n'ont ensemble aucun commerce , & ma belle sœur est en Province.

L A B A R O N N E.

Quoi , Monsieur Turcaret n'est pas veuf ?

Mde. J A C O B.

Bon ! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme à qui il fait tenir une pension à Valogne , afin de l'empêcher de venir à Paris.

C O M E D I E.
LA BARONNE.

431

Lisette ?

L I S E T T E.

Par ma foi, Madame, voilà un méchant homme.

Mde. J A C O B.

Oh! le Ciel le punira tôt ou tard, cela ne lui peut manquer; j'ai déjà oui dire dans une maison qu'il y avoit du dérangement dans ses affaires.

L A B A R O N N E.

Du dérangement dans ses affaires ?

Mde. J A C O B.

Hé, le moyen qu'il n'y en ait pas ? c'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne; il jette tout par les fenêtres dès qu'il est amoureux; c'est un panier percé.

L I S E T T E, *bas.*

A qui le dit-elle ? qui le sçait mieux que nous ?

Mde. J A C O B.

Je ne sçais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelque Demoiselle qui le plume, qui l'attrape, & il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot ? qu'en dites-vous, Madame ?

L A B A R O N N E, *déconcertée.*

Oui, cela n'est pas tout à fait...

Mde. J A C O B.

Oh, que j'en suis aise ! il le mérite bien, le malheureux; il le mérite bien. Si je connoissois sa maîtresse, j'aurois lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abymer. N'en feriez-vous pas autant, Mademoiselle ?

L I S E T T E.

Ah! le vieux fourbe... Mais, qu'est-ce donc que cela?... Qu'avez-vous?... Je vous vois toute chagrine. Merci de ma vie, prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de Monsieur Turcaret.

L A B A R O N N E.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser? Le scélérat! il a une femme; il faut que je rompe avec lui.

L I S E T T E.

Oui, mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, Madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre fort, saisissons les billets, mettons Monsieur Turcaret à feu & à sang, rendons-le enfin si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié même à sa femme, & redevenir frère de Madame Jacob.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

L I S E T T E *seule.*

LA bonne maison que celle-ci pour Frontin & pour moi! Nous avons déjà soixante pistoles & il nous en reviendra peut-être autant de l'Acte

Tom. X.

E e

F L A M A N D.

Doucement, Mademoiselle, doucement; on ne doit pas, s'il vous plait, m'appeller Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de Monsieur Turcaret, non; il vient de me faire donner un bon emploi. Oui, je suis présentement dans les Affaires, dà! & par ainsi il faut m'appeller Monsieur Flamand, entendez-vous?

L I S E T T E.

Vous avez raison, Monsieur Flamand; puisque vous êtes devenu Commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

F L A M A N D.

C'est à Madame que j'en ai l'obligation, & je viens ici tout exprès pour la remercier: C'est une bonne Dame, qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne Commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, & qui est dans un bon pays encore, car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, & où il y a, dit-on, de si bonnes gens!

L I S E T T E.

Il y a bien du bon dans tout cela, Monsieur Flamand.

F L A M A N D.

Je suis Capitaine Concierge de la porte de Guibrai; j'aurai les clefs, & pourrai faire entrer & sortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

L I S E T T E.

Peste!

**TURCARET
FLAMAND.**

Oh ! ce qu'il y a de meilleur , c'est que cet Emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont ; car ils s'y enrichissent tre tous. Monsieur Turcaret a , dit-on , commencé par-là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous , Monsieur Flamand , de marcher ainsi sur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons , pour votre bien , à être honnête homme comme lui.

FLAMAND.

Je vous enverrai , Madame , de petits présens de fois à autres.

LA BARONNE.

Non , mon pauvre Flamand ; je ne te demande rien.

FLAMAND.

Ho , que si fait ! Je sçais bien comme les Commis en usent avec les Demoiselles qui les plaçont : mais tout ce que je crains , c'est d'être révoqué ; car dans les Commissions , on est grandement sujet à ça , voyez-vous.

LISETTE.

Cela est désagréable.

FLAMAND.

Par exemple. Le Commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place , a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine Dame que Monsieur Turcaret a aimée & qu'il n'aime plus. Prenez bien garde , Madame , de me faire révoquer aussi.

J'y donnerai toute mon attention, Monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à Monsieur Turcaret, Madame.

LA BARONNE.

Je ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND.

Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue...

LISETTE, *repoussant Flamand.*

Allez, Monsieur le Capitaine Concierge, allez à votre porte de Guibrai. Nous sçavons ce que nous avons à faire. Oui, nous n'avons pas besoin de vos conseils. Non, vous ne ferez jamais qu'un sot, c'est moi qui vous le dis, dà, entendez-vous?

S C E N E IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Voilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE.

Il y a pourtant long-tems qu'il est laquais; il devrait bien être déniaisé.



S C E N E V.

LA BARONNE, LISETTE, JAŞMIN.

J A S M I N.

C'Est Monsieur le Marquis, avec une grosse & grande Madame.

LA BARONNE.

C'est sa belle conquête ; je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous ; je m'en fais une plaisante image.



S C E N E V I.

LA BARONNE, LISETTE, LE MARQUIS,
Mde. TURCARET.

LE MARQUIS.

JE viens, ma charmante Baronne, vous présenter une aimable Dame ; la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant de bonnes qualités qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime & d'amitié.

LA BARONNE.

Je suis très-disposée à cette union... (*bas à Lisette...*) C'est l'original du portrait que le Chevalier m'a sacrifié.

Mde. TURCARET.

Je crains, Madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentimens. Une personne du grand monde, du monde brillant comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de Province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, Madame; & nos Dames le plus de mode n'ont pas des manieres plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah, pafsambleu, non; je m'y connois, Madame, & vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille & ce vifage-là, que je fuis le Seigneur de France du meilleur goût.

Mde. TURCARET.

Vous êtes trop poli, Monsieur le Marquis; ces flatteries-là pourroient me convenir en Province où je brille affez, fans vanité. J'y fuis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles font inventées, & je puis me vanter d'être la premiere qui ait porté des prétintailles dans la ville de Valogne.

LISÉTTE, *bas*.

Quelle folie!

LA BARONNE.

Il eft beau de fervir de modele à une ville comme celle-là.

Mde. TURCARET.

Je l'ai mife fur un pied! J'en ai fait un petit Paris, par la belle jeunefse que j'y attire.

E e 4

TURCARET
LE MARQUIS.

Comment ! un petit Paris ? Sçavez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de Cour ?

Mde. **TURCARET.**

Ho ! je ne vis pas comme une Dame de campagne, au moins ; je ne me tiens point enfermée dans un Château, je suis trop faite pour la société : je demeure en ville, j'ose dire que ma maison est une école de politesse & de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE.

C'est une façon de College pour toute la basse Normandie.

M. TURCARET.

On joue chez moi, on s'y rassemble pour médire, on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lo, à Courance, & qui valent bien les ouvrages de Vire & de Caën. J'y donne aussi quelquefois des Fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne sçavent faire aucun ragoût, à la vérité : mais ils tirent les viânes si à propos, qu'un tour de broche de plus où de moins elles seroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chere. Ma foi, vive Valogne pour le rôti.

Mde. **TURCARET.**

Et pour les bals, nous en donnons souvent : Que l'on s'y divertit ! cela est d'une propreté : les Dames de Valogne sont les premières Dames du monde pour sçavoir l'art de se bien masquer,

& chacune a son déguisement favori : Devinez quel est le mien.

L I S E T T E.

Madame se déguise en amour, peut-être.

Mde. T U R C A R E T.

Oh, pour cela, non.

L A B A R O N N E.

Vous vous mettez en Déesse apparemment, en Grace :

Mde. T U R C A R E T.

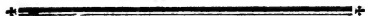
En Venus, ma chère, en Venus.

L E M A R Q U I S.

En Venus! ah, Madame, que vous êtes bien déguisée!

L I S E T T E, *bas.*

On ne peut pas mieux.



S C E N E V I I.

LA BARONNE, Mde. TURCARET, LE MAR-
QUIS, LISETTE, LE CHEVALIER.

L E C H E V A L I E R.

MAdame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert ... (*apercevant Mde. Turcaret.*)
Mais, que vois-je?

Mde. T U R C A R E T.

O Ciel!

L A B A R O N N E, *bas à Lisette.*

Je m'en doutois bien.

TURCARET
LE CHEVALIER.

Est-ce là cette Dame dont tu m'as parlé, Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, c'est ma comtesse : pourquoi cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

Ho, parbleu, je ne m'attendois pas à celui-là.

Mde. **TURCARET**, *bas.*

Quel contre-tems !

LE MARQUIS.

Explique-toi, Chevalier ; est-ce que tu connois ma Comtesse ?

LE CHEVALIER.

Sans doute, il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je ? ah, l'infidelle ! l'ingrate !

LE CHEVALIER.

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment diable, elle a donc des portraits à donner à tout le monde ?



S C E N E V I I I.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHE-
VALIER, M. TURCARET, LISETTE,
Mde. JACOB.

Mde. J A C O B.

M Adame , je vous apporte la garniture que
j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre tems, Madame
Jacob ! vous me voyez en compagnie...

Mde. J A C O B.

Je vous demande pardon, Madame, je revien-
drai une autre fois ... Mais, qu'est ce que je vois ?
Ma belle-sœur, ici ! Madame Turcaret !

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret !

LA BARONNE.

Madame Turcaret !

LISETTE.

Madame Turcaret !

LE MARQUIS.

Le plaissant incident !

Mde. J A C O B.

Par quelle aventure, Madame, vous rencon-
trai-je en cette maison ?

Mde. T U R C A R E T.

(*Bas.*) Payons de hardiesse. (*haut.*) je ne vous
connois pas, ma boi

Mde. JACOB.

Vous ne connoissez pas Madame Jacob ! Tre-dame : est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frere , qui n'a pu vivre avec vous , que vous feignez de ne me pas connoître ?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas , Madame Jacob : sçavez-vous bien que vous parlez à une Comtesse ?

Mde. JACOB.

A une Comtesse ! hé , dans quel lieu , s'il vous plait , est son Comté ? ha , vraiment , j'aime assez ces gros airs-là.

Mde. TURCARET.

Vous êtes une insolente , ma mie.

Mde. JACOB.

Une insolente , moi , je suis une insolente ! Jour de Dieu , ne vous y jouez pas , s'il ne tient qu'à dire des injures , je m'en acquitterai aussi-bien que vous.

Mde. TURCARET.

Ho , je n'en doute pas : la fille d'un Maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

Mde. JACOB.

La fille d'un Maréchal ! Pardi , voilà une Dame bien relevée pour venir me reprocher ma naissance. Vous avez apparemment oublié que Monsieur Briochais votre pere étoit Patissier dans la ville de Falaise. Allez , Madame la Comtesse , puisque Comtesse y a , nous nous connoissons toutes deux : mon frere rira bien quand il sçaura que vous avez pris ce nom burlesque , pour venir

vous requinquer à Paris: je voudrois par plaisir qu'il vint ici tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, Madame; nous attendons à souper Monsieur Turcaret.

Mde. TURCARET.

Ayhe!

LE MARQUIS.

Et vous souperez ici avec nous, Madame Jacob; car j'aime les soupers de famille.

Mde. TURCARET.

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

L I S E T T E.

Je le crois bien.

Mde. TURCARET.

J'en vais sortir tout à l'heure.

(Elle veut sortir, le Marquis l'arrête.)

LE MARQUIS.

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plait, que vous n'ayez vu Monsieur Turcaret.

Mde. TURCARET.

Ne me retenez point, Monsieur le Marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Ho, pafsambleu, Mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point, comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Hé, Marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien : pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoissance, Monsieur Turcaret; vous voyez une belle Comtesse dont je porte les chaînes : vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier Madame Jacob.

Mde. JACOB.

Ah, mon frere!

M. TURCARET.

Ah, ma sœur! Qui diable les a amené ici?

LE MARQUIS.

C'est moi, Monsieur Turcaret; vous m'avez cette obligation-là; embrassez ces deux objets chéris. Ah, qu'il paroît ému! j'admire la force du sang & de l'amour conjugal.

M. TURCARET, *bas*.

Je n'ose la regarder, je crois voir mon mauvais génie.

Mde. TURCARET, *bas*.

Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux! laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONNE.

Vous ne vous attendiez pas, Monsieur, à rencontrer ici Madame Turcaret; & je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il étoit veuf? Hé, parbleu, sa femme m'a dit aussi qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET, tout interdit.

J'ai cru, Madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyois être veuf... Vous croiriez que... je n'aurois point de femme... (*bas*)... J'ai l'esprit troublé, je ne sçais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, Monsieur, & je vous pardonne une tromperie que vous avez cru nécessaire pour vous faire écouter: je passerai même plus avant; au-lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoier avec Madame Turcaret.

M. TURCARET.

Quoi? moi, Madame! oh, pour cela, non. Vous ne la connoissez pas, c'est un démon; j'aimerois mieux vivre avec la femme du grand Mogol.

Mde. TURCARET.

Ho, Monsieur, ne vous en défendez pas tant, je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; & je ne viendrois point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites, pour me tenir en Province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en Province! Ah, Monsieur Turcaret, vous avez tort; Madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

Mde. TURCARET.

Il m'en est dû cinq; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager, j'irai chez ses maîtresses faire un charivari;

charivari ; & je commencerai par cette maison-ci , je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah , l'insolente !

LISETTE, *bas.*

La conversation finira mal.

LA BARONNE.

Vous m'insultez , Madame.

Mde. TURCARET.

J'ai des yeux , Dieu merci , j'ai des yeux , je vois bien tout ce qui se passe en cette maison ; mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET.

Quelle impudence ! Ah , ventrebleu , coquine , sans le respect que j'ai pour la compagnie...

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point , Monsieur Turcaret ; vous êtes avec vos amis , usez en librement.

LE CHEVALIER, *se mettant au-devant*
de Monsieur Turcaret.

Monsieur...

LA BARONNE.

Songez que vous êtes chez moi.



S C E N E X.

LA BARONNE, M. & Mde. TURCARET,
Mde. JACOB, LISETTE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, JASMIN.

JASMIN, à M. Turcaret.

IL y a dans un carrosse, qui vient de s'arrêter à la porte, deux Gentilshommes qui se disent de vos associés; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET, à Mde. Turcaret.

Ah! je vais revenir: je vous apprendrai, impudente, à respecter une maison...

Mde. TURCARET.

Je crains peu vos menaces.

S C E N E X I.

LA BARONNE, Mde. TURCARET, Mde.
JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE
CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

CAlmez votre esprit agité, Madame; que Monsieur Turcaret vous retrouve adoucie.

Mde. TURCARET.

Ho, tous ses emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONNE.

Nous allons l'appaiser en votre faveur.

Mde. TURCARET.

Je vous entens, Madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que par reconnaissance je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE.

La colere vous aveugle; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs, je vous abandonne Monsieur Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie.

Mde. TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS.

Puisque Madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme. Allons, renonces-y aussi, Chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

S C E N E X I I.

LA BARONNE, Mde. TURCARET, Mde. JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

O

Malheur imprévu! O disgrâce cruelle!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t'il, Frontin?

F f a

**TURCARET
FRONTIN.**

Les associés de Monsieur Turcaret ont mis garnison chez lui, pour deux cent mille écus que leur emporte un Caissier qu'il a cautionné. Je venois ici en diligence pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé trop tard; ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

Mde. JACOB.

Mon frere entre les mains de ses créanciers! Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur: je vais employer pour lui tout mon crédit; je sens que je suis sa sœur.

Mde. TURCARET.

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme.



S C E N E X I I I.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MAR-
QUIS, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Nous envisageons le plaisir de le ruiner; mais la Justice est jalouse de ce plaisir-là: elle nous a prévenus.

LE MARQUIS.

Bon, bon, il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaires.

FRONTIN.

J'en doute; on dit qu'il a follement dissipé des

biens immenses: mais ce n'est pas ce qui m'embarasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étois chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

FRONTIN.

Hé bien, Monsieur, ils m'ont aussi arrêté & fouillé; pour voir si par hazard je ne serois point chargé de quelque papier qui put tourner au profit des créanciers. Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de Madame que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entens-je? juste Ciel!

FRONTIN.

Ils m'ont pris encore un autre de dix mille francs, que M. Turcaret avoit donné pour l'acte solidaire, & que Monsieur Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé pourquoi, maraud! n'as-tu pas dit que tu étois à moi?

FRONTIN.

Ho, vraiment, Monsieur, je n'y ai pas manqué; j'ai dit que j'appartenois à un Chevalier: mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me possède plus, je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que

vous aviez chez-vous l'argent de mon billet; je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gage; & je sçais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah, Chevalier! je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chassé Marine à cause qu'elle n'étoit pas dans vos intérêts, & je chasse Lifette parce qu'elle y est. Adieu, je ne veux de ma vie entendre parler de vous.



SCENE XIV. & *Derniere.*

LE MARQUIS, LE CHEVALIER;
FRONTIN, LISETTE.

LE MARQUIS, *riant.*

AH, ah, ma foi, Chevalier, tu me fais rire ;
 ta consternation me divertit ; allons souper chez
 le Traiteur, & passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au Chevalier.*

Vous suivrai-je, Monsieur ?

LE CHEVALIER, à *Frontin*.

Non ; je te donne ton congé. Ne t'offre plus jamais à mes yeux.

(Le Marquis & le Chevalier sortent.)

LISE TTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous ?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon

enfant ! Je viens de payer d'audace ; je n'ai point été fouillé.

L I S E T T E.

Tu as les billets ?

F R O N T I N.

J'en ai déjà touché l'argent ; il est en sûreté : j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune , nous allons faire souche d'honnêtes gens.

L I S E T T E.

J'y consens.

F R O N T I N.

Voilà le regne de Monsieur Turcaret fini ; le mien va commencer.

Fin du Dixième Volume.



23982

T A B L E
DES PIÈCES CONTENUES
Dans ce Dixième Volume.

ALEXANDRE LE GRAND, Tragédie par
Mr. Racine.

LES HORACES, Tragédie par Mr. Pierre
Corneille.

ANDRONIC, Tragédie par Mr. Campistron.

DÉMOCRITE AMOUREUX, Comédie par
Mr. Regnard.

TURCARET, Comédie par Mr. le Sage.

N.^o d' invent: ~~679~~





